

Université de Montréal

**Lire la lettre dans le *Roman d'un inverti-né* et
la *Suite du roman d'un inverti-né* (1889-1896)**

Par
Vincent Laurin

Département des Littératures de langue française
Faculté des Arts et des sciences

Mémoire présenté aux Études supérieures et postdoctorales
en vue de l'obtention du grade de Maître ès arts (M. A.)
en Littératures de langue française

Août 2022

© Vincent Laurin, 2022

Université de Montréal
Département des Littératures de langue française, Faculté des Arts et sciences

Ce mémoire intitulé

Lire la lettre dans le *Roman d'un inversé* et
la *Suite du roman d'un inversé* (1889-1896)

Présenté par
Vincent Laurin

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes

M. Stéphane Vachon
Président-rapporteur

Sophie Ménard
Directrice de recherche

M. Benoît Melançon
Membre du jury

RESUME

Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, la médecine génésique et la psychiatrie s'intéressent à l'homosexualité, appelée inversion sexuelle à l'époque. Les médecins tentent de comprendre cette tare qui ronge la société. C'est pourquoi ils ont recueilli plusieurs témoignages provenant de ceux qu'ils considéraient comme « malades » pour valider leurs thèses scientifiques. Parmi plusieurs documents de nature autobiographique, le *Roman d'un inverti-né* (1889) et la *Suite du roman d'un inverti-né* (1896) sont particuliers, adressés sous l'impulsion de leur auteur à un romancier naturaliste, Émile Zola, et à un médecin, le Dr Lauppts. Publiées dans des revues médicales (les *Archives d'anthropologie criminelle*) et dans un recueil (*Tares et poisons*), ces lettres ont été lues et analysées en tant que cas médical, autobiographie ou roman. Ces documents n'ont curieusement pas été encore lus comme appartenant au genre de la correspondance, important au XIX^e siècle : c'est cet oubli révélateur que ce mémoire cherche à combler. Après un récapitulatif des différentes éditions (chapitre 1), les caractéristiques épistolaires seront examinées (chapitre 2). Les travaux de Brigitte Diaz (2002) et de Judith Lyon-Caen (2006) seront exploités pour souligner l'utilisation par l'auteur du *Roman d'un inverti-né* des codes épistolaires et de l'univers romanesque zolien. Enfin, l'analyse de l'histoire d'amour entre l'auteur des lettres et le sergent est au cœur du dernier chapitre qui accorde une attention particulière à la manière dont l'épistolier narre ce récit de l'amour entre hommes, en utilisant des codes érotiques et initiatiques. Ainsi, l'originalité du *Roman d'un inverti-né* et de la *Suite du roman d'un inverti-né* réside à la fois dans l'histoire particulière de sa publication, dans la nature ambivalente de son genre épistolaire et dans l'histoire d'amour, narrée à un médecin et un écrivain. C'est cette triple originalité qui est étudiée dans ce mémoire.

Mots-clés : Roman d'un inverti-né, Épistolarité, Autobiographie, Confessions, Lettre à l'écrivain, Homosexualité, XIX^e siècle, Ethnocritique, Émile Zola.

ABSTRACT

In the second half of the Nineteenth century, psychiatrists and doctors studied homosexuality, male and female inverts. They tried to understand this bane that afflicts society. Hence, they collected multiple testimonies from those they considered “sick” to validate their scientific theories. Amongst these numerous autobiographic documents, the *Novel of an Invert* (1889-1896) is the most peculiar. While most of these documents exist under the impulse of doctors and judges, this one was sent to naturalist novelist Émile Zola by a young man. Published in medical journals (the *Archives d'anthropologie criminelle*) and books (*Tares et poisons*), the literary genre of this text has been distorted; instead of being called letters, this text has been named novel, medical case, autobiography or confession. Peculiarly, these documents were never studied as a correspondence, an important genre in the Nineteenth century. After going through the different editions and modifications of these letters (chapter 1), we examine the epistolary characteristics of this text (chapter 2). To do so, we used Brigitte Diaz's (2002) works, along with those of Judith Lyon-Caen (2006), underlining the use by the writer of both epistolary codes and the zolian universe. Finally, the last chapter focuses on the love story between the Italian and the sergeant, with a particular attention to the way the letter writer uses erotic and ritualistic codes to narrate the story. The *Novel of the Invert*'s originality resides in the peculiar publication history, in the ambivalence of its genre and in the narration of a love story to a novelist and a doctor. This thesis shall study this triple originality.

Keywords: Novel of the Invert, Epistolarity, Autobiography, Confession, Letter to a writer, Homosexuality, 19th century, ethnocriticism, Émile Zola.

TABLE DES MATIERES

<i>RESUME</i> _____	<i>iii</i>
<i>ABSTRACT</i> _____	<i>iv</i>
<i>TABLE DES MATIERES</i> _____	<i>v</i>
<i>INTRODUCTION</i> _____	1
Une préface qui prend toute la place _____	5
Un parcours éditorial, épistolaire et ethnocritique pour un texte complexe _____	7
<i>CHAPITRE PREMIER LE PARCOURS EDITORIAL DU ROMAN D’UN INVERTI-NÉ ET DE LA SUITE DU ROMAN D’UN INVERTI-NÉ, D’HIER À AUJOURD’HUI</i> _____	9
1.1. Parcours éditorial _____	10
1.1.1. Les publications de Laupts (Saint-Paul) _____	10
i. La criminalisation de l’inverti : Archives d’anthropologie criminelle de criminologie et de psychologie normale et pathologique (1894-1895) _____	10
ii. La pathologisation de l’inverti : Tares & poisons, perversion & perversité sexuelles (1896) et L’homosexualité et les types homosexuels (1910) _____	12
iii. Thèmes psychologiques : Invertis et homosexuels (1930) _____	16
iv. Synthèse des publications de Laupts (Saint-Paul) _____	17
1.1.2. Publications contemporaines _____	18
i. Une édition militante : Nos ancêtres les pervers de Pierre Hahn _____	18
ii. Au tournant du XXI ^e siècle : un intérêt renouvelé _____	20
iii. Le Roman d’un inverti-né en tant qu’autobiographie _____	21
iv. L’entrée de l’Italien dans la critique universitaire : Confessions d’un homosexuel à Émile Zola de Michael Rosenfeld _____	22
1.2. Le texte et ses variations _____	23
1.2.1. Titres _____	24
1.2.2. Variations textuelles _____	25
1.2.3. Censure _____	28
1.3. Diverses lectures et réceptions du roman d’un inverti-né _____	30
<i>CHAPITRE SECOND LE ROMAN D’UN INVERTI-NE... UNE LETTRE ?</i> _____	36
2.1. Genre de la lettre _____	37
2.1.1. Marqueurs épistolaires — Communication _____	40
2.1.2. Vagabondage scriptural _____	41
i. La causerie _____	42
ii. L’autoportrait _____	45
2.1.3. « Miroir de soi », portrait de l’autre _____	50
2.2. La lettre à l’écrivain _____	54
2.2.1. Un roman naturaliste ? _____	55
i. Le roman expérimental de Zola _____	56
ii. Le cas médical _____	59
iii. La réponse au médecin _____	61
iv. Posture de l’écriture _____	63
<i>CHAPITRE TROISIÈME L’ÉPISTOLIER, PASSEUR CULTUREL</i> _____	68
3.1. Une correspondance perdue – la lettre d’amour homosexuelle _____	69

3.1.1. La lettre d'amour : espace de rencontre _____	70
3.1.2. La lettre d'amour dans <i>le Roman d'un inversé</i> et la <i>Suite du roman d'un inversé</i> _____	72
3.2. Érotisme, pour les amants ou pour autrui ? _____	75
3.2.1. Se dire à l'autre _____	79
3.3. Le récit de soi – ou comment les rites permettent de dévoiler l'amour malheureux _____	80
3.3.1. Amour et service militaire : des rites de passage _____	80
3.3.2. Une mauvaise mort... _____	86
3.3.3. Statut du sergent dans <i>Le Roman d'un inversé</i> et <i>La Suite du roman d'un inversé</i> _____	90
<i>CONCLUSION</i> _____	94
<i>BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE</i> _____	98

REMERCIEMENTS

J'aimerais d'abord remercier ma directrice Sophie Ménard qui a su m'appuyer à travers les épreuves, les modifications et les changements. Ses lectures attentives, son soutien et sa confiance m'ont permis de progresser et de déposer un mémoire dont je suis très fier.

L'équipe de la BLSH, et plus particulièrement la bibliothécaire du programme, Valérie Rioux, se mérite d'amples remerciements. Leurs conseils, l'aide à la recherche et les commandes rapides de livres ont grandement accéléré le travail de recherche bibliographique, parfois fastidieux.

Un remerciement tout particulier va à Michael Rosenfeld, qui a pris le temps de répondre à plusieurs questions, malgré les nombreux fuseaux horaires qui nous séparent. Ses connaissances pointues sur ce texte ont permis d'éclaircir plusieurs détails.

Merci également à Jean-Christophe, pour les nombreuses conversations, les cafés et le soutien dans mes nombreux moments de découragement. Je n'aurais pas terminé sans toi.

Un dernier merci pour ma famille, qui m'a soutenu financièrement et moralement, au cours des dernières années, durant mon baccalauréat et ma maîtrise.

À Mme Che

INTRODUCTION

Exaspéré par le manque de reconnaissance des identités différentes et minoritaires, un jeune homosexuel envoie des lettres à Émile Zola en 1889 pour lui faire part de ce besoin vital d'être visible dans la société. Il lui écrira à trois reprises pour exprimer son désir d'exister dans la littérature, de s'y reconnaître et, plus globalement, parler de lui-même en toute honnêteté. Son parcours dans l'homosexualité, que l'on nommait à l'époque « inversion sexuelle » ou encore « unisexualité¹ » n'est pas unique, mais ses écrits le sont, tant ils posent un regard perçant sur sa position d'exclu de la société. Ce constat ayant été fait, l'explication du choix de Zola en tant que correspondant se justifie tout aussi aisément : le romancier naturaliste tente de peindre les travers de la société et de les manifester dans ses romans. Les connaissances que l'on a sur Zola dépassent celles sur l'auteur des lettres ; celui qui a été nommé l'*inverti-né* tient à conserver l'anonymat, pour protéger sa réputation et celle de sa famille. Les documents épistolaires de l'aristocrate possèdent une valeur littéraire non négligeable, comme le souligne Zola dans sa préface : « Il [le document] me toucha par sa sincérité absolue, car on y sent la flamme, je dirai presque l'éloquence de la vérité². » Cette capacité qu'a le jeune Italien de toucher autrui par ses mots (maux) démontre une maîtrise de la langue et des procédés discursifs que l'on retrouve dans les œuvres des grands écrivains et écrivaines. Ce sont ces mêmes qualités qui ont justifié les multiples publications de cette confession plutôt qu'une autre. Pour preuve, il existait d'autres d'autobiographies d'homosexualité masculine en langue française vers la fin du XIX^e siècle, dont *Confidences et aveux d'un Parisien*, d'Arthur W., écrite vers 1870, et publiée à deux reprises avec le *Roman d'un inverti-né*³.

La publication des lettres de l'aristocrate italien par le Dr Laupt, ami de Zola, en 1896, a provoqué l'écriture et l'envoi à ce médecin de plusieurs lettres d'homosexuels⁴ d'un peu partout

¹ Marc-André RAFFALOVICH, *Uranisme et unisexualité ; étude sur différentes manifestations de l'instinct sexuel*, Lyon, A. Storck Éditeur, 1896.

² Émile ZOLA, « Préface d'Émile Zola », dans Michael ROSENFELD, *Confessions d'un homosexuel à Émile Zola*, Paris, Nouvelles éditions Place, 2017, p. 245.

³ Ce texte d'ARTHUR W. a effectivement été publié avec le texte de l'aristocrate italien dans les éditions de Daniel Grojnowski et de William A. Peniston et Nancy Erber. Daniel GROJNOWSKI (éd.), *Confessions d'un inverti-né : suivies de Confidences et aveux d'un Parisien*, Paris, José Corti, 2007 ; Nancy ERBER ET William A. PENISTON (dir.), *Queer Lives : Men's Autobiographies from Nineteenth-Century France*, Lincoln, Nebraska University Press, 2007.

⁴ Michael ROSENFELD, « Dossier génétique des *Confessions* », dans Michael ROSENFELD (dir.), *Confessions d'un homosexuel à Émile Zola*, Paris, Nouvelles éditions Place, 2017, p. 181-185.

en Europe (Angleterre, Pologne, France), sans oublier la réponse de l'Italien. Il n'est donc pas déraisonnable de penser que la publication de ce texte d'apparence authentique ait motivé d'autres hommes à faire part de leurs pensées sur le sujet, en toute honnêteté et transparence. Ces textes autobiographiques, Philippe Lejeune en a recensé huit, tous écrits et publiés en français dans la deuxième moitié du XIX^e siècle⁵. Le petit nombre de résultats ne s'explique pas en raison de contraintes sévères. Lejeune déplore que la majorité des textes trouvés ne correspondent pas à la définition d'autobiographie ; les « autobiographies » homosexuelles se trouvent principalement « du côté de la médecine légale⁶ ». Effectivement, certains des textes sont écrits ou modifiés par des médecins après des entrevues avec les « malades ». L'authenticité attendue des textes est donc moindre que celle souhaitée. Le *Roman d'un inverti-né* n'échappe pas à cette problématique : étant anonyme, il est difficile de déterminer la véracité des lettres de l'Italien. Personne n'a jamais, selon les connaissances disponibles à ce jour, revendiqué la paternité du *Roman d'un inverti-né*. Pour l'étude de ce mémoire, le choix a été fait de supposer l'authenticité des confidences, parce que l'impact de celle-ci ne change pas les conclusions de ce travail ; que ces lettres soient fictives ou non, elles peuvent être analysées au même titre que des romans ou des correspondances.

De plus, la publication de ce document a eu des retombées vérifiables, tels qu'attestés par Michael Rosenfeld dans son dossier génétique sur le *Roman d'un inverti-né* et sur la *Suite du roman d'un inverti-né*. Ces réactions se classent en deux catégories, soit de la part de revues scientifiques ou de la part d'autres homosexuels. Raffalovich affirme en 1897 l'importance du texte de l'Italien et du recueil de Lauptz : « Le livre de M. Lauptz, qui débute par une préface de M. Zola, contient aussi, communiquée par ce dernier, la confession d'un inverti-né. Ces sortes de documents sont d'un intérêt très grand à étudier attentivement [...] »⁷. L'année suivante, le Dr Dumas commente le *Roman d'un inverti-né*, le qualifiant de « très curieux document, sorte de confession⁸ ». Rosenfeld conclut en rappelant que

l'avis scientifique sur l'ouvrage de 1896 est donc partagé selon les écoles idéologiques sur l'homosexualité dans la France de la fin du XIX^e siècle. Ceux qui voient l'homosexualité comme une maladie et un danger social jugent favorablement les théories de Saint-Paul, les autres, qui ne voient aucune tare dans l'homosexualité, s'opposent à la majorité de ses conclusions⁹.

⁵ Philippe LEJEUNE, « Autobiographie et homosexualité en France au XIX^e siècle », *Romantisme*, n° 56, 1987, p. 79.

⁶ *Ibid.*, p. 80.

⁷ Marc-André RAFFALOVICH, *La Tribune médicale*, 24 février 1897, cité par Michael ROSENFELD, *op. cit.*, p. 178.

⁸ Dr DUMAS, *La Revue philosophique*, février 1898, cité par Michael ROSENFELD, *op. cit.*, p. 180.

⁹ Michael ROSENFELD, *op. cit.*, p. 181.

La remarque de Rosenfeld explique les commentaires de l'Italien et les réactions des lecteurs contemporains, alors que les mœurs ont grandement changé. Quant aux réactions d'homosexuels, Rosenfeld note, outre la réponse de l'Italien de 1896, les lettres de cinq hommes : William Robertson, Gabriel Le Most, Athan Lechmitzky, M. Ettinger et Georges Hérelle¹⁰. Ces lettres, que nous avons découvertes par l'entremise du recueil de Rosenfeld, partagent plusieurs caractéristiques :

Elles montrent d'abord la connaissance qu'ont ces homosexuels de leur propre situation et du rôle important que les sciences médicales jouent dans leurs tentatives d'autodéfinition et dans la compréhension de leur perception de soi à la fin du XIX^e siècle. Le désir de recevoir un diagnostic médical leur importe, car la science justifie et explique leur cas. Un autre élément qui frappe est la franchise de leurs propos ; ils n'ont pas honte de qui ils sont et ne demandent pas à être guéris. Au contraire, ils demandent souvent d'être mis en relation avec leurs semblables ou de recevoir des conseils¹¹.

Il est fort probable que d'autres homosexuels se soient adressés au médecin ou à l'éditeur, et des recherches futures pourraient permettre de les retrouver. Ces lettres laissent suggérer que la lecture de l'ouvrage de Laupts et de la confession de l'Italien mène ces hommes à coucher sur papier ce qu'ils vivent ; les homosexuels étant habitués à se cacher, peu d'entre eux sont enclins à écrire ou s'avouer dans leur unicité.

Un mot maintenant sur les différentes nomenclatures utilisées dans ce mémoire. Le texte étudié a été publié pour l'essentiel sous le titre *Le Roman d'un inverti-né*. Ce titre, par souci de cohérence critique, sera conservé pour l'ensemble de ce mémoire. De plus, l'auteur des lettres, dont le nom n'est pas connu, aura le plus souvent comme désignation les épithètes « l'Italien », « l'aristocrate », « l'épistolier » ou « le jeune homme ». Par ces termes, nous tenons à nous distancer le plus possible du terme précédemment accolé d'« inverti », puisque jamais l'Italien ne se désigne comme tel. La présence de l'inversion sexuelle ou de l'homosexualité ne peut toutefois être occultée, mais il nous semble important, en tant que chercheur contemporain, de ne pas restreindre l'auteur du *Roman d'un inverti-né* à sa seule caractéristique identitaire, surtout considérant l'impact épistémologique de choisir l'un ou l'autre de ces termes : Sedgwick explique

¹⁰ Robertson, 24 ans, est originaire de Londres et adresse une longue lettre à Saint-Paul le 19 janvier 1897. Le Most, d'origine française, utilise probablement un pseudonyme, a quarante ans et écrit à Laupts le 13 mai 1903. Le Polonais Lechmitzky s'adresse au médecin par l'entremise de l'éditeur Georges Carré en 1905 (les 29 septembre et 20 octobre). Ettinger, 25 ans, est originaire de Paris et adresse sept lettres au médecin entre 1910 et 1913. Finalement, George Hérelle, dans une lettre datée du 30 avril 1987, refuse d'être considéré en tant que malade. Cette lettre a été analysée par Clive Thomson en 2014.

¹¹ *Ibid.*

bien, dans l'*Épistémologie du placard*, les différentes conséquences de deux modèles de compréhension de l'homosexualité : le trope de l'inversion et son opposé, le trope du séparatisme des genres¹². Le premier, que nos lectures placent en tant que trope dominant au XIX^e siècle, tente de protéger une « *hétérosexualité* essentielle, nichée au cœur même du désir¹³ », ou dit autrement, « *anima muliebris in corpore virili inclusa* – une âme de femme prisonnière d'un corps d'homme¹⁴. » Les personnes qui en aiment d'autres du même sexe n'appartiennent pas à leur genre biologique, et de ce fait doivent traverser les frontières du genre. Le second affirme plutôt la naturalité d'un désir pour les personnes du même sexe : il est logique que « des personnes groupées ensemble sous la marque diacritique la plus déterminante de l'organisation sociale, des personnes dont les besoins et les savoirs économiques, institutionnels, émotionnels et physiques pourraient avoir tant en commun, se lient sur l'axe du désir sexuel [...] ce trope tend à assimiler de nouveau identification et désir, là où le modèle de l'inversion de genre reposait au contraire sur leur distinction¹⁵. » La précision apportée vise justement à être prudent dans la caractérisation de l'Italien, car les conséquences épistémologiques d'un terme ou d'un autre peuvent changer la signification d'une phrase. Affirmer que l'Italien est un « inverti » n'est pas forcément faux (et même cela est conforme avec les épistémès de l'époque où le texte est rédigé), considérant le titre de la série de lettres, soit le *Roman d'un inverti-né* (titre non démenti par le jeune homme dans la *Suite du roman d'un inverti-né*) et certaines affirmations faites par l'aristocrate¹⁶. Toutefois, par respect pour le vocabulaire contemporain, le terme « homosexualité » sera privilégié encore une fois par souci de cohérence critique : au XX^e et XXI^e siècle, l'utilisation des mots « inverti » et « inversion » a diminué jusqu'à presque disparaître¹⁷.

¹² Sedgwick place cette opposition à partir du début du XX^e siècle, sans exclure qu'elle puisse commencer avant. Eve Kosofsky SEDGWICK, *Épistémologie du placard*, Paris, Éditions Amsterdam, 2008 [1990], p. 103-104.

¹³ *Ibid.*, p. 103.

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ *Ibid.*, p. 104.

¹⁶ « J'aurais pu être une femme adorable et adorée, une mère et une épouse irréprochable, et je ne suis qu'un être incomplet, monstrueux » (*RI*, 47). Nous proposons une analyse plus complète de cette phrase dans un prochain chapitre.

¹⁷ Le Robert définit le terme « inverti » en tant que « vieilli ». Le ROBERT, « Inverti », [En ligne], URL : <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/inverti>.

Une préface qui prend toute la place

« Seule expression publique du romancier concernant l’homosexualité masculine¹⁸ », la lettre-préface signée par Zola a permis de légitimer le *Roman d’un inverti-né* et d’expliquer les raisons pour lesquelles le romancier n’a pas publié lui-même le texte de l’Italien. Sans avoir longuement commenté le document anonyme, Zola a démontré, par de nombreuses réécritures, l’importance accordée tant au *Roman d’un inverti-né* qu’à la préface¹⁹. Plusieurs de ces variations, soulignées par Michael Rosenfeld, sont de nature stylistique, alors que d’autres permettent au romancier « de se distancer de la publication d’un texte homosexuel²⁰. » Dans une courte lettre faisant moins de deux pages, le romancier exprime d’abord « son admiration pour le courage du jeune Italien qui ose se dévoiler ainsi devant un étranger²¹. » Il déplore n’avoir pu publier ce texte avant, sous cette forme ou une autre, en raison de ses déboires avec la critique littéraire, qui le « [traite] journallement en criminel, capable de tous les vices et de toutes les débauches²². » Il associe au hasard la chance d’avoir pu partager ce récit avec le Dr Saint-Paul, surtout que ce dernier, depuis son siège de savant, ne sera pas accusé de « chercher le scandale²³ ». Il témoigne donc de la sincérité du document, affirmant qu’un « simple écrivain comme [lui]²⁴ » n’aurait pas osé publier cette « confession totale, naïve, spontanée²⁵ », et remercie le savant de bien le faire. Il accueille l’étude de ces « cas physiologique[s] », sachant que l’enquête pourrait mener à un remède²⁶.

L’aspect le plus intéressant, depuis notre point de vue contemporain, demeure toutefois le regard naturaliste que l’écrivain porte sur l’origine de ces hésitations de la nature, de l’inversion sexuelle et des réalités transgenres (qui ne sont jamais nommées ainsi). Les préoccupations de Zola rejoignent celles des chercheurs contemporains, s’interrogeant sur le sexe et l’hermaphrodisme :

Dans le mystère de la conception, si obscur, pense-t-on à cela ? Un enfant naît : pourquoi un garçon, pourquoi une fille ? on l’ignore. Mais quelle complication d’obscurité et de misère, si la nature a un moment d’incertitude, si le garçon naît à moitié fille, si la fille naît à moitié garçon²⁷ !

¹⁸ Michael ROSENFELD, « Genèse d’une pensée sur l’homosexualité : la préface de Zola au *Roman d’un inverti* », *Genesis*, 44, 2017, p. 213.

¹⁹ *Ibid.*, p. 214-216.

²⁰ *Ibid.*, p. 216.

²¹ *Ibid.*, p. 216.

²² Émile ZOLA, *op. cit.*, p. 245.

²³ *Ibid.*, p. 246.

²⁴ *Ibid.*, p. 245.

²⁵ *Ibid.*

²⁶ *Ibid.*, p. 246.

²⁷ *Ibid.*

En dépit de cette apparente pensée progressiste, son dernier paragraphe condamne vertement l'homosexualité masculine, en aucun terme incertain²⁸ : « Un inverti est un désorganisateur de la famille, de la nation, de l'humanité. L'homme et la femme ne sont certainement ici-bas que pour faire des enfants, et ils tuent la vie le jour où ils ne font plus ce qu'il faut pour en faire²⁹. » Ces phrases concluent la préface de Zola. Ces propos, teintés idéologiquement, de même que l'utilisation du vocabulaire péjoratif comme « répugnants instincts », « amours abominables » et « mal humain et social des perversions sexuelles³⁰ », condamnent l'homosexualité masculine et s'expliquent par l'adhésion du romancier à l'Alliance nationale pour l'accroissement de la population³¹. Le portrait est cependant nuancé par une demande de compassion envers ceux qui souffrent de ce mal social, et constitue, paradoxalement, une défense intéressante de l'homosexualité au XIX^e siècle : « On ne condamne pas un bossu de naissance parce qu'il est bossu. Pourquoi mépriser un homme d'agir en femme s'il est né femme à demi³² ? » Zola semble partagé entre un sentiment de « pitié pour ces misérables³³ » et une réprobation de l'homosexualité. Ces réflexions précèdent directement la lecture du *Roman d'un inverti-né* dans la majorité des éditions, instaurant chez le lecteur un angle de lecture biaisé.

L'intérêt que l'on porte pour la lettre-préface de Zola est limité, dans le cadre de ce mémoire, à cette introduction. Bien qu'intéressant, ce court texte occupe une place plus importante dans la recherche universitaire que le *Roman d'un inverti-né*. Rosenfeld, dans un article sur les variations

²⁸ Christopher RIVERS, « Improbable Prescience : Emile Zola and the Origins of Homosexuality » *Excavatio*, vol. XIV, n° 1-2, 2001, p. 51.

²⁹ Émile ZOLA, *op. cit.*, p. 246.

³⁰ Émile ZOLA, *op. cit.*, p. 245 ; Cité par Michael ROSENFELD, « Genèse d'une pensée sur l'homosexualité... », p. 217.

³¹ Cette alliance, fondée en 1896 par le docteur Jacques Bertillon, milite, comme son nom l'indique, pour l'accroissement de la population en France. Le faible nombre de naissances en 1896 et 1897 en France (les décès dépassent alors les naissances) et la défaite de 1870 contre l'Allemagne (en raison d'une infériorité numérique des Français) figurent parmi les raisons qui ont motivé la création de cette alliance. L'alliance, qui distribue des pamphlets pour encourager les naissances et les familles nombreuses, est associée à la naissance du natalisme en tant que doctrine démographique. L'impact de cette alliance s'est fait sentir au niveau politique : la loi de 1920 prohibe « toute information relative à la contraception et [renforce] les sanctions contre l'avortement. Les premières actions de l'alliance (avant 1910) ne sont pas clairement identifiées dans la documentation trouvée ; il ne va pas de soi que Zola aurait été en accord avec l'ensemble des actions de l'alliance à travers le temps. Rosenfeld note toutefois qu'il s'oppose à la stérilité réclamée par l'Italien. Michael ROSENFELD, « Genèse d'une pensée sur l'homosexualité... », p. 217 ; Hervé LE BRAS, « Natalisme », *Encyclopædia Universalis* [En ligne], sans date. [URL : <https://www.universalis.fr/encyclopedie/natalisme/>].

³² *Ibid.*, p. 246.

³³ *Ibid.*

de la lettre-préface, donne plusieurs exemples de travaux universitaires sur le *Roman d'un inverti-né* dans lesquels Zola occupe la place prépondérante : des articles de René Ternois³⁴, de Philippe Lejeune³⁵, de Karl Rosen³⁶, de Vernon A. Rosario³⁷, de Christopher Rivers³⁸ et de Andrew J. Counter³⁹. Ces travaux sont légion, comparés aux recherches portant sur l'écriture de l'aristocrate anonyme : les articles d'Owen Heathcote⁴⁰, Brandon Carroll⁴¹, de Michael Rosenfeld⁴² et de Vernon A. Rosario⁴³ constituent la presque totalité des études consacrées uniquement aux écrits de l'aristocrate. Le souhait de ce mémoire est non pas de rendre cette confession homosexuelle plus accessible, mais bien de concevoir les qualités littéraires et esthétiques du texte en accordant une place plus importante à l'épistolier, pour le mettre ensuite en lien avec la pensée et les écrits de Zola. L'on aimerait également souligner la complexité de la pensée épistolaire dans la présentation de l'identité de l'aristocrate.

Un parcours éditorial, épistolaire et ethnocritique pour un texte complexe

En détail, ce mémoire aborde l'épistolarité trop souvent oubliée de ce document unique. Il s'intéressa aux différentes lectures qui ont été faites des lettres de l'aristocrate. Analysé comme un document médical par le Dr Lauptz, ce document autobiographique a aussi été lu à l'aune des codes stylistiques, descriptifs et narratifs propres au roman naturaliste (l'étude de l'hérédité, le vocabulaire spécialisé, etc.). Or, depuis leur publication dans un ouvrage scientifique, ces lettres n'ont curieusement pas été lues comme appartenant au genre de la correspondance, important au

³⁴ René TERNOIS, « Mélanges – ce que Zola n'avait pas osé dire », *Les Cahiers naturalistes*, n° 36, 1968, p. 156-160.

³⁵ Philippe LEJEUNE, *loc. cit.*

³⁶ Karl ROSEN, « Émile Zola and Homosexuality », *Excavatio*, vol. 2, 1993, p. 111-116.

³⁷ Vernon A. ROSARIO, « Inverts : Pointy Penises, Hysterical Mollies, and Literary Homosexuals », dans Vernon A. ROSARIO (dir.), *The Erotic Imagination : French Histories of Perversity*, New York, Oxford University Press, 1997, p. 89-97.

³⁸ Christopher RIVERS, *op. cit.*, p. 41-62.

³⁹ Andrew J. COUNTER, « One of Them, Homosexuality and Anarchism in Wilde and Zola », *Comparative Literature*, 2011, vol. 63, n° 4, p. 345-365.

⁴⁰ Owen HEATHCOTE, « Not I ? Framing Gay Identity in *Confessions d'un inverti-né* and *Moi, Pierre Seel, déporté homosexuel* », *French Studies Bulletin : A Quarterly Supplement*, vol. 114, 2010, p. 6-10.

⁴¹ Brandon CARROLL, « “The insidious presence that speaks” : The Monster's Confession in the *Roman d'un inverti-né* » dans Margot IRVINE et Jeremy WORTH, *The unknowable in Literature and Material Culture : Essays in Honour of Clive Thomson*, Newcastle-upon-Tyne, Cambridge Scholars, 2019, p. 38-53.

⁴² Michael ROSENFELD, « Dossier génétique des *Confessions* », dans Michael ROSENFELD (dir.), *op. cit.*, p. 149-201.

⁴³ Vernon A. ROSARIO, « Histoires d'inversion : Novelizing Homosexuality at the Fin de Siècle », dans Dominique D. FISCHER et Lawrence R. SCHEHR. (dir.), *Articulations of Difference : Gender Studies and Writing in French*, Stanford, Presses de l'Université Stanford, 1997, p. 100-118.

XIX^e siècle, malgré le fait qu'elles aient été adressées au célèbre écrivain naturaliste. C'est cet oubli révélateur que ce mémoire voudrait combler en interrogeant les codes épistolaires (formules de politesse, qualité de l'expression, organisation de l'information, etc.) à l'œuvre dans cette confession et en faisant l'hypothèse que l'écriture de l'inverti est informée par le destinataire, Émile Zola. Le premier chapitre fera donc un état critique des travaux portant sur le *Roman d'un inverti-né* et la *Suite du roman d'un inverti-né*, tout en soulignant les nombreuses modifications opérées sur le texte par ses différents éditeurs (depuis *Tares et poisons* édité par le Dr Lauppts en 1896 jusqu'aux *Confessions d'un homosexuel à Émile Zola*, édité par Michael Rosenfeld en 2017). Fort de ces constats, le second chapitre portera sur les logiques épistolaires, réunissant les réflexions de Brigitte Diaz⁴⁴, de Judith Lyon-Caen⁴⁵ pour proposer une lecture nouvelle de ces textes, en réfléchissant à l'impact de l'épistolarité sur la réception critique des lettres. Ce chapitre tentera de démontrer que le mélange générique dans *Le Roman d'un inverti* et *La Suite du roman d'un inverti* provient de quelques « emprunts », faits à Zola et donc à l'écriture naturaliste, par un lecteur singulier qui crée à partir de l'œuvre zolienne une triple identité (homosexuelle, romanesque et scripturale). Ainsi écrire au grand homme, c'est *faire* une identité complexe, construite par des associations avec les personnages tirés des lectures de l'Italien tout autant que par la mise en mots de l'expérience vécue. Finalement, le troisième chapitre interrogera la part sur l'éros dans la correspondance de l'Italien. Les lettres échangées entre le sergent et l'aristocrate – qui sont perdues – constituent un prétexte pour réfléchir sur l'amour et l'érotique, deux thèmes importants dans le *Roman d'un inverti-né* et sa suite. Seul amour de l'aristocrate, le sergent occupe une place de choix dans ce dernier chapitre, qui s'intéresse, dans la perspective ethnocritique, aux rites de passage à l'œuvre dans les lettres de l'Italien, rites qui initient à l'amour entre hommes.

Concrètement, c'est l'ensemble des outils de l'appareil épistolaire qui sont mis de l'avant dans ce mémoire. La lettre est une forme générique malléable, qui s'adapte aux besoins des épistoliers. Ce mémoire tente de démontrer les conséquences qu'a la lettre sur la réception critique (littéraire et médicale), sur le récit narré par l'Italien et sur l'ambivalence de ses propos à travers le temps. À terme, ce mémoire permettra de reconsidérer ce document littéraire en tant que lettre, respectant les codes particuliers à ce genre, tout en soulignant l'historique d'une certaine fierté homosexuelle précédant l'apparition de mouvements pro-gay dans les années 1960.

⁴⁴ Brigitte DIAZ, *L'épistolaire ou la pensée nomade*, Paris, Presses universitaires de France, « Écriture », 2002.

⁴⁵ Judith LYON-CAEN, *La lecture et la vie. Les usages de roman au temps de Balzac*, Paris, Tallandier, 2006.

CHAPITRE PREMIER

LE PARCOURS EDITORIAL DU *ROMAN D'UN INVERTI-NÉ* ET DE LA *SUITE DU ROMAN D'UN INVERTI-NÉ, D'HIER À AUJOURD'HUI*

Entre roman-feuilleton et cas médical, entre lettre et autobiographie, le *Roman d'un inverti-né* et la *Suite du roman d'un inverti-né* sont parsemés d'indications contraires, d'indices divergents sur leur généricité et leur authenticité. Les publications en français, entre 1894 et 2017, des écrits de l'épistolier ne visent pas toutes le même lectorat et ne possèdent pas le même paratexte. Ainsi, faire l'historique du parcours éditorial de ce rare texte permet de comprendre sa généricité multiple, et ses divers discours associés au texte et à l'espace de publication (revue, recueil médical, anthologie, etc.). Ces discours cantonnent la personne de l'Italien dans la seule case d'inverti, pour reprendre le terme du médecin Laupt, oubliant souvent l'unicité des propos de l'épistolier, ses désirs et ses autres caractéristiques.

Ce rejet de la personnalité unique de l'Italien s'exprime aussi dans une forme de censure des propos de ce dernier, que ce soit par des modifications, des ajouts ou des coupures des lettres. Ces changements imposés au manuscrit, de façon unilatérale par l'aliéniste, seront explorés pour tenter de comprendre les impacts des réécritures et de la parution différée des lettres (dans les *Archives d'anthropologie criminelle*). Une attention particulière sera portée aux titres donnés dans les diverses éditions, de même qu'aux sous-titres attribués par Laupt lors du découpage des premières lettres en plus petites parties. Finalement, les différentes lectures réalisées jusqu'à aujourd'hui seront interrogées. Les analyses du médecin, entre 1894 et 1930, de même que celles mises de l'avant dans les avant-propos et les dossiers des éditions plus récentes du *Roman d'un inverti-né* seront présentées, tout comme celles, académiques, de chercheurs s'intéressant aux écritures de soi homosexuelles.

Ces interrogations pourront, à terme, permettre de comprendre comment les éditions et les différentes lectures qui les ont suivies, ont confiné le texte au rang d'autobiographie, de cas médical ou de roman, au lieu d'accorder aux lettres de l'épistolier le rang d'œuvre littéraire, titre qui lui revient en raison de la nature hautement stylistique de l'écriture, ainsi que des thématiques, nouvelles pour l'époque, suggérant une naturalisation de l'homosexualité, voire une fierté d'une telle différence.

1.1. Parcours éditorial

1.1.1. Les publications de Lauptz (Saint-Paul)

i. La criminalisation de l'inverti : *Archives d'anthropologie criminelle de criminologie et de psychologie normale et pathologique* (1894-1895)

Les lettres composant le *Roman d'un inverti-né* ont d'abord été envoyées depuis l'Italie¹ en 1889, par la poste, à Émile Zola. Ce dernier transmettra le texte au Dr Georges Saint-Paul (1870-1936) en 1893, pour ajouter aux résultats d'une enquête sur l'inversion sexuelle, réalisée par le médecin². Celle-ci est présentée, en 1894 et 1895 dans les *Archives d'anthropologie criminelle de criminologie et de psychologie normale et pathologique*, où Saint-Paul, sous le pseudonyme du Dr Lauptz³, y publie également le *Roman d'un inverti* à la manière d'un roman-feuilleton (en plusieurs livraisons). Cette revue est créée à l'initiative du chercheur lyonnais Alexandre Lacassagne (1843-1925), le mentor de Saint-Paul, dont l'objectif est de permettre un dialogue scientifique critique sur la criminologie⁴. Il s'intéresse également à ces questions médico-légales de l'inversion sexuelle⁵.

Conjointement publiés par A. Storck et G. Masson, éditeurs lyonnais et parisien, les neuvième et dixième volumes (respectivement ceux de 1894 et 1895⁶) du périodique renferment les lettres de l'aristocrate italien. La « confession » de ce dernier s'y retrouve donc intercalée entre divers

¹ Le jeune épistolier indique dans un des documents adressés à Émile Zola être à Rome : « Hier, lorsque j'ai remis à la poste la longue lettre que je vous avais adressé, j'ai été frappé de la bonne mine de l'employé des postes ; les Romains sont en vérité bien beaux ! » Michael ROSENFELD (dir.), « Le Roman d'un inverti-né » et « La Suite du roman d'un inverti-né », *Confessions d'un homosexuel à Émile Zola*, Paris, Nouvelles éditions Place, 2017, p. 50. Désormais, les références à la version non censurée du *Roman d'un inverti-né* et à la *Suite du roman d'un inverti-né* seront indiquées par les sigles *RI* ou *SRI* suivi de la page. Les phrases tirées du manuscrit écrit par l'Italien sont toujours retranscrites avec les indications graphiques ajoutées par le jeune aristocrate.

² Ce terme d'« inversion sexuelle », préféré par Saint-Paul, correspond au concept d'« homosexualité » (Kertbeny) de même qu'à des mots comme « uranisme » (Ulrichs) ou « unisexualité » (Raffalovich).

³ Les raisons entourant l'utilisation d'un pseudonyme sont soulignées par Saint-Paul dans une lettre adressée à Zola en 1895 : « Je ne m'attribue aucun mérite, ou aucun droit en toute cette affaire, et que seule la prudence m'oblige à demander discrétion complète pour la personnalité réelle de "Lauptz" » (cité par Michael ROSENFELD, *Confessions d'un homosexuel à Émile Zola*, Paris, Nouvelles éditions Place, 2017, p. 156).

⁴ Clive THOMSON, « Le Dr Georges Saint-Paul, homme de science », dans Michael ROSENFELD, *op. cit.*, p. 205.

⁵ Philippe ARTIÈRES, « Lacassagne : Le professeur et l'inverti », *Criminocorpus. Revue d'histoire de la justice, des crimes et des peines*, n° 1, janvier 2005, en ligne : <https://journals.openedition.org/criminocorpus/120>.

⁶ Alexandre LACASSAGNE (dir.) *Archives d'anthropologie criminelle*, tome 9, 1894 ; Alexandre LACASSAGNE (dir.) *Archives d'anthropologie criminelle*, tome 10, 1895. Cette revue est consultable en ligne sur le site de *Criminocorpus* : <https://criminocorpus.org/fr/bibliotheque/collections/archives-de-lanthropologie-criminelle-1886-1914/>.

articles sur la criminalité. Attentats à la pudeur, tatouages maritimes, anomalies physiques chez des aliénés, autopsie de décapités, mariages consanguins, dégénérescence, syphilis sont quelques-uns des sujets abordés dans la livraison de 1894 où paraissent pour la première fois les lettres sous le titre « Roman d'un inverti adressé à M. Zola⁷ ». Dans le dixième volume (1895), ce sont des textes sur les tatouages des criminels, le sperme et ses taches en médecine légale, la sexualité pathologique féminine, l'affaire Oscar Wilde et le sadisme qui coexistent avec les lettres. Bref, les travaux de cette revue portent sur divers problèmes sociaux et constituent un véritable discours critique sur la criminalité de l'époque. L'association entre les crimes étudiés dans la revue et la vie de l'Italien⁸ est, pour le lecteur de l'époque, logique et porte préjudice aux propos tenus par l'épistolier⁹ ; rappelons que les actes homosexuels (c'est-à-dire la sodomie) ne sont plus criminalisés en France à partir de 1792¹⁰.

Dans l'objectif de contribuer aux avancées scientifiques produites sur l'inversion sexuelle, Lauppts publie les lettres de l'Italien qu'il qualifie du « plus complet et [du] plus attachant document de ce genre¹¹ » dans un article intitulé « Enquête sur les fonctions cérébrales normales ou déviées¹² ». Cet article contient deux enquêtes, la première sur « le langage intérieur » et la seconde sur « l'inversion sexuelle ». Remerciant M. Émile Zola pour l'envoi du document, le Dr Lauppts apprend aux lecteurs que d'autres écrits sont promis par le romancier, bien que ces derniers soient « épars dans l'énorme correspondance de l'illustre écrivain¹³ », créant ainsi l'attente d'une suite (qui viendra quelques années plus tard). L'importance de Zola, plusieurs fois soulignée, apporte une légitimité aux lettres de l'aristocrate italien. Faut-il rappeler que le romancier naturaliste, qui vient tout juste de terminer, en 1893, les *Rougon-Macquart*, est alors le plus célèbre écrivain de son temps ? Cette première parution des mots de l'épistolier italien dans la

⁷ Dr LAUPTS, « Le Roman d'un inverti », *Archives d'anthropologie criminelle*, tome 9, 1894, p. 212.

⁸ Sur la criminalisation et la judiciarisation des personnes homosexuelles malgré la légalité des pratiques dites homosexuelles, voir Julie MAZALEIGUE-LABASTE, « De l'amour socratique à l'homosexualité grecque », *Romantisme*, vol. 159, n° 1, avril 2013, p. 35-46.

⁹ À ce jour, les archives administratives de cette revue n'ont pas été retrouvées ce qui rend difficile de connaître le nombre d'abonnés, les tirages ou le lectorat spécifique. La préface de la 25^e édition indique toutefois que les *Archives d'anthropologie criminelle* sont grandement lues à l'étranger, où on les nomme simplement *Archives Lacassagne*. Les sujets abordés mènent également à comprendre que ceux qui s'intéressent à cette revue sont des spécialistes « d'anthropologie, de psychiatrie médico-légale, de psychologie normale ou pathologique. » Étienne MARTIN, « Préface à la 25^e année », *Archives d'anthropologie criminelle*, tome 25, 1910, p. 5-7.

¹⁰ Julie MAZALEIGUE-LABASTE, *loc. cit.*, p. 38.

¹¹ Dr LAUPTS, *loc. cit.*, p. 212.

¹² Dr LAUPTS, « Enquête sur les fonctions cérébrales normales ou déviées », *Archives d'anthropologie criminelle*, tome 9, 1894, p. 209.

¹³ Dr LAUPTS, « Le Roman d'un inverti », p. 211.

presse écrite se fait dans une perspective purement savante, pour cerner les diverses difficultés et maladies auxquelles sont soumis ceux atteints par ces maux.

ii. La pathologisation de l'inverti : *Tares & poisons, perversion & perversité sexuelles* (1896) et *L'homosexualité et les types homosexuels* (1910)

En 1896, Laupts publie un traité sur l'inversion sexuelle dans lequel se situe le « roman » de l'Italien. Intitulé *Tares & poisons, perversion & perversité sexuelles*, ce recueil a failli ne pas paraître et a été finalement édité par le parisien et éditeur scientifique Georges Carré, après le retrait de l'éditeur présumé, Adrien Storck, ce dernier jugeant que « l'anonymat ou le pseudonymat de l'auteur [fait] retomber toute la responsabilité sur l'éditeur, qui est [lui], [Storck] renonce à l'affaire, le jeu n'en valant pas la chandelle¹⁴ ». Le livre, préfacé par Émile Zola, sera disponible en librairie¹⁵ et accessible à tous, moyennant l'argent nécessaire pour l'achat du bouquin¹⁶. La page titre contiendra effectivement la mention « Préface par ÉMILE ZOLA¹⁷ ». Cette lettre-préface accorde l'autorisation de publier les lettres de l'Italien, bien que l'aliéniste ait globalisé la bénédiction du romancier à l'ensemble de la publication : cette lettre, qui « conte simplement l'histoire du manuscrit¹⁸ », est reprise par le médecin pour son recueil entier, ses théories scientifiques et le *Roman d'un inverti-né*.

Comme le suggère le titre, le livre du Dr Laupts aborde l'inversion sexuelle et les conséquences de celle-ci à partir d'un parti-pris important, soit en considérant les perversions sexuelles en tant que problèmes psychologique et criminel : en cela, Laupts est de son époque et s'inscrit dans les épistémès sur l'homosexualité et sur l'inversion sexuelle de la fin du siècle. Se concentrant sur l'inversion sexuelle et les conséquences de celle-ci, l'ouvrage renferme l'enquête sur l'inversion précédemment publiée par le médecin dans les *Archives d'anthropologie criminelle*, de même qu'une « observation-type d'un inverti-né féminiforme¹⁹ ». Cette observation, entièrement basée sur le narrateur du *Roman d'un inverti-né*, affirme que l'Italien est un « inverti-né féminiforme [...] le type classique du malformé, du malade²⁰. » Laupts tente

¹⁴ Adrien STORCK, cité dans Michael ROSENFELD (dir.), *op. cit.*, p. 156.

¹⁵ Michael ROSENFELD (dir.), *op. cit.*, p. 67.

¹⁶ Malgré des recherches importantes, il a été impossible de trouver le prix auquel ce livre était vendu en 1896.

¹⁷ Dr LAUPTS, *Tares et Poisons, perversion et perversité sexuelles*, Paris, Georges Carré, 1896.

¹⁸ Émile ZOLA, cité dans Michael ROSENFELD (dir.), *op. cit.*, p. 155.

¹⁹ Dr LAUPTS, *op. cit.*, p. 46-103.

²⁰ *Ibid.*, p. 96.

d'expliquer la psychologie du narrateur pour extrapoler sur une figure typique de l'inverti-né fémininiforme :

La vanité extraordinaire, le manque d'affectivité, le peu d'amour filial de l'auteur du roman, la douleur aigüe ni très tenace ni vraiment trop profonde de se sentir un anormal, souvent le plaisir d'être vicieux et l'orgueil du vice, enfin le besoin de conter son histoire, de se livrer entièrement, mille autres détails encore, tout pour l'observateur, pour le médecin qui a étudié l'inversion, doit contribuer à ranger ce personnage parmi ceux que [l'on] appelle *invertis-nés fémininiformes*. Le manque d'équilibre dans le caractère, la psychologie spéciale du personnage, comme celle de tout inverti-né fémininiforme, s'expliquent aisément. L'appétit sexuel est de tous les instincts le premier, le plus puissant, le seul indispensable à la vie de l'espèce. C'est lui qui fait la psychologie du mâle et celle de la femelle, celle de l'homme et celle de la femme. Chez un être aussi complexe que l'inverti-né, il doit donc produire des formes tout à fait hétérogènes et bizarres, dominées par l'angoisse et le manque d'équilibre qui, à quelques rares exceptions près, marque d'une empreinte formelle l'être dont le but, le but primordial de l'existence, la reproduction, est ou aboli ou entravé. Tout ce qui supprime, abolit, détériore la sexualité d'un individu entraîne chez lui des perturbations dans sa vie cérébrale. Nul doute que, de nos jours, le nombre de dégénérescences, des détraquements cérébraux, se traduisant par des tendances au suicide, par des phobies, etc., ne provienne en grande partie de ce que, dans notre nation, les fonctions génitales ne s'accomplissent souvent pas comme elles devraient selon la normale²¹.

Laupps s'intéresse à l'Italien dans la mesure où ce dernier semble instable : la longue description des caractéristiques dans la personnalité du jeune homme s'explique ainsi. Le médecin met l'accent sur ce dérèglement de l'identité, sur « la psychologie spéciale du personnage » pour justifier la catégorisation d'*inverti-né fémininiforme*. Ce déséquilibre complet explique, pour Laupps, le dérèglement sexuel qui affecte l'épistolier : « la psychologie spéciale du personnage » justifie donc l'échec total d'un appétit sexuel sain. Laupps fait plutôt ressortir ce qu'il considère le plus important : « le but primordial de l'existence, la reproduction ». De façon intéressante, le médecin indique que ces dérèglements de la « vie cérébrale » proviennent forcément d'une détérioration ou d'une suppression de la sexualité normale d'un individu. De ce fait, tout écart à la norme s'impose comme un problème de santé mentale, repérable par un déséquilibre de la personnalité. Cette conception de l'inversion sexuelle et de la personnalité ne possède, à notre avis, qu'une seule faille théorique : l'aristocrate exhibe déjà ces comportements en tant qu'enfant, avant que la sexualité ne fasse partie de sa vie.

Le recueil se termine par deux chapitres : un chapitre autour d'Oscar Wilde, intitulé « Observation type d'un inverti paidophile²² » et un sur une enquête sur l'inversion sexuelle : « L'inversion devant les philosophes et devant les savants contemporains — résultats de

²¹ *Ibid.*, p. 103-104.

²² *Ibid.*, p. 105.

l'enquête²³ ». Le premier rappelle les péripéties entourant le procès de cet auteur polémique : Laupts construit son argumentation médicale à partir d'extraits de l'œuvre phare de Wilde²⁴, le *Portrait de Dorian Gray* (1890). Le chapitre retrace le procès de Wilde, depuis le procès pour diffamation contre le marquis de Queensberry²⁵ jusqu'à sa condamnation à deux années de travaux forcés²⁶, s'intéressant aux commentaires des journaux anglais. Laupts conclut le chapitre sur une analyse du roman de Wilde, jugeant que l'égoïsme et la vanité dépeints dans *Le portrait de Dorian Gray* sont également des caractéristiques de Wilde, caractéristiques qui peuvent appartenir aux invertis, comme ce fut démontré dans le chapitre précédent²⁷. Le dernier chapitre réfléchit à l'homosexualité à travers le prisme des penseurs contemporains, dont Krafft-Ebing, Lacassagne et Raffalovich. Laupts fait un état critique des recherches sur l'inversion sexuelle, inscrivant sa pensée dans la lignée de ces travaux. Il souligne la distinction entre perversion et perversité²⁸ de Krafft-Ebing et de Moll, distinction qu'il partage (voir le titre de son recueil : *Tares et poison, perversion et perversité sexuelles*). Il commentera l'aspect problématique du concept de « normalité », que Raffalovich propose, rappelant que cette notion n'est que « schématique et irréaliste ; [...] tout individu, par quelque caractère, est une déviation du type de l'espèce²⁹ ». Alors que les réflexions de ces auteurs sont présentées globalement, elles sont comparées à celles de Laupts, qui construit sa théorie autour de l'« inverti-né ». Il devient alors difficile, voire impossible, de lire les textes de l'épistolier sans les associer à l'une des formes de perversité mise de l'avant.

²³ *Ibid.*, p. 189.

²⁴ Alors que l'Art ne s'embarrasse pas de considérations utilitaires, la psychologie d'un auteur peut être révélée par ses textes : Laupts indique que l'on sent dans le roman le plaisir qu'à Wilde de « s'étendre sur certains points ; ainsi l'amour du bavardage, du marivaudage prétentieux et assez lourd qui remplissent l'œuvre et la rendent ennuyeuse. » Les multiples crimes de Dorian Gray, qui transparaissent sur son tableau, démontrent pour Laupts un signe de la corruption de Wilde. Celle-ci ne sera que guérie, corrigée, par un séjour en prison et par l'élément du travail, qui pourra sauver les tendances destructrices de l'auteur. *Ibid.*, p. 176-188.

²⁵ *Ibid.*, p. 106-107.

²⁶ *Ibid.*, p. 124.

²⁷ *Ibid.*, p. 187-188.

²⁸ Pour Laupts, l'inversion acquise (qui caractérise une personne qui accomplit un acte pédérastique sans nécessairement y être prédestiné) « est une des formes de la *perversité*. » L'inversion innée (et toutes ses déclinaisons, dont inverti-né) définit quant à elle la *perversion*. Ainsi, dans le cas du *Roman d'un inverti-né*, il apparaît clair que l'épistolier serait classifié du côté de la perversion, alors que certains de ses amants, dont le sergent, sont rangés du côté de la perversité. *Ibid.*, p. 197.

²⁹ *Ibid.*, p. 277.

En passant devant une librairie, le jeune épistolier aperçoit l'ouvrage médical et y répond : « j'adressais autrefois une **confession**³⁰ à un écrivain de grand talent, j'écris aujourd'hui à un **savant** ; j'envoyais jadis à M. Zola ce qu'il vous a plu de nommer un **roman** [...] j'adresserai à présent à **vous**, Monsieur, quelques observations sur moi-même. » (*RI*, 69). Cette dernière lettre sera intégrée, sous le titre de la *Suite du roman d'un inverti-né*, à la seconde édition de *Perversion et perversité sexuelles*, en 1910³¹. Ce titre, accordé par Saint-Paul, suppose que la nouvelle lettre de l'Italien, envoyé près de sept ans après les premières, s'inscrit dans les mêmes épistémès que le *Roman d'un inverti-né*. Cette *Suite* est pourtant plus revendicatrice et audacieuse³² ; elle sera d'ailleurs censurée dans le recueil médical de Laupts *L'homosexualité et les types homosexuels* (1910). Pour cette nouvelle édition (1910), les éditeurs, Vigot frères font le choix d'utiliser les mêmes pages du premier recueil pour économiser sur les frais d'impression ; cela permet, par le fait même, d'épuiser la première édition³³. Un supplément sera ajouté, dans lequel la *Suite du roman d'un inverti-né* sera insérée³⁴. Celle-ci, longue de près de quarante pages manuscrites, n'occupera que neuf pages dans l'ouvrage médical.

Malgré la similitude entre les deux ouvrages, certaines différences méritent d'être mentionnées. Outre l'ajout d'un nouveau chapitre « Sur les variations sexuelles et parasexuelles³⁵ », l'on peut lire pour la première fois le nom de Saint-Paul associé à celui de Laupts : la page titre indique que l'auteur est « Le Docteur LAUPTS (G. Saint-Paul)³⁶ ». Le risque envers la réputation de Saint-Paul³⁷, par l'association avec l'inversion sexuelle, justifiant l'usage

³⁰ Les citations reprises des lettres de l'épistolier italien sont reprises avec les accentuations initialement insérées dans les lettres manuscrites, reprises par souci d'authenticité par Rosenfeld dans son édition critique du *Roman d'un inverti-né* et de la *Suite du roman d'un inverti-né*. Les mots en gras dans ce mémoire, qui reprend la graphie utilisée dans *Confessions d'un homosexuel à Émile Zola*, étaient soulignés dans le manuscrit de l'aristocrate. D'autres indications graphiques n'ont pas été reproduites dans ce mémoire ; celles-ci notaient principalement des changements éditoriaux (retraits, traductions, déplacements, etc.). Ces particularités se retrouvent avant le texte de l'Italien dans l'édition de Rosenfeld. Michael ROSENFELD (dir.), *op. cit.*, p. 12.

³¹ Dr LAUPTS (G. SAINT-PAUL), *L'homosexualité et les types homosexuels*, Paris, Vigot Frères, 1910.

³² Michael ROSENFELD (dir.), *op. cit.*, p. 165.

³³ « L'édition de 1896 et celle de 1910 sont identiques jusqu'à la page 337, ensuite elles divergent légèrement jusqu'à la fin du chapitre V. L'édition de 1896 a 370 pages et cinq chapitres, celle de 1910 a 446 pages et six chapitres. » *Ibid.*, p. 161.

³⁴ *Ibid.*

³⁵ Dr LAUPTS (G. SAINT-PAUL), *op. cit.*, p. 371.

³⁶ *Ibid.*, p. iii.

³⁷ Publiant sous deux pseudonymes distincts, soit Laupts et G. Espé de Metz, Saint-Paul fait paraître sous son propre nom ses articles et recueils scientifiques centrés autour du langage intérieur, et plus tard, de l'inversion sexuelle (après 1910). Il utilise le nom du Dr Laupts pour quelques résumés critiques dans les *Archives d'anthropologie criminelle*, de même que pour l'ensemble de ses publications sur l'inversion sexuelle. Le nom de G. Espé de Metz est

du pseudonyme, est maintenant disparu, de même que la mention des « tares et poisons ». Le nouveau titre retire la connotation péjorative³⁸, préférant le terme médical plus neutre d'« homosexualité³⁹ », récemment popularisé par la communauté savante. Ce changement dans la nomenclature de l'ouvrage ne modifie pas les valeurs qui le sous-tendent : l'homosexualité est toujours perçue comme une maladie transmissible et perverse, dangereuse pour la société.

iii. Thèmes psychologiques : *Invertis et homosexuels* (1930)

Quelque vingt années plus tard, Saint-Paul publiera sous son propre nom une série de recueils sur diverses pratiques psychologiques dans la collection « thèmes psychologiques », publiée par Vigot frères. Le quatrième fascicule de cette suite se centrera autour des aspects sociaux et médicaux de l'inversion sexuelle, de nouveau avec les mots de l'Italien entre ses pages. Le titre de ce livre intègre deux visions de l'homosexualité, soit la terminologie préférée au XIX^e siècle d'« inverti » et celle préférée au XX^e siècle d'« homosexuel ». Ces deux termes correspondent à deux façons de concevoir le phénomène d'amour entre hommes⁴⁰ :

La qualification d'*inverti* ou d'*inverti sexuel* serait attribuée à l'individu qui, pour autant que nous puissions juger, éprouve constitutionnellement et de naissance, l'attirance sexuelle vers l'individu du même sexe que le sien.

Le mot *homosexuel* serait réservé aux sujets qui paraissant normaux et de naissance éprouvent cependant, durablement ou non, des sentiments et des attirances sexuelles ou d'amour envers les individus du même sexe que le leur⁴¹.

Paru en 1930, *Invertis et homosexuels* s'établit en filiation avec les deux autres tomes que Laupps (Saint-Paul) a écrits sur le même sujet : la page titre porte la mention « Nouvelle édition du

principalement utilisé pour ses publications plus littéraires et musicales. Parmi celles-ci, notons *Plus fort que le mal, essai sur le mal innommable, pièce en 4 actes* (1907), *En avant pour l'honneur : Chanson de route du groupe des Brancardiers de la 55^e Division de Réserve* (1915) et *Ludibria venti* (1935).

³⁸ Une mention à l'ancien titre demeure toutefois présente : « NOUVELLE ÉDITION de PERVERSION ET PERVERSITÉ SEXUELLES ». *Ibid.*

³⁹ En 1869, Karl-Maria Kertbeny (1824-1882) crée le terme *Homosexualität* à partir de bases gréco-latines. Écrivain hongrois d'expression allemande, Kertbeny utilise ce néologisme dans un libelle anonyme réclamant la décriminalisation des relations sexuelles entre hommes. L'expression est peu populaire jusqu'à son appropriation par Krafft-Ebing qui l'utilise « en 1884 dans la seconde édition de son encyclopédie médicale des déviations sexuelles. » Le mot conquerra lentement différents publics jusqu'à figurer dans le titre d'un roman en 1911 (*Les homosexualités d'un prince*, par Aimecoups). Le mot « *homosexualité* » sera peu employé jusqu'au début du XX^e siècle, au détriment de désignations comme « inversion sexuelle » (terme médical daté), « uranisme » (proposé par Karl Heinrich Ulrichs), « unisexualité » (Marc-André Raffalovich). Éric BORDAS fait l'historique plus complète du mot dans son article « Introduction. Comment en parlait-on ? » *Romantisme*, vol. 159, n° 1, avril 2013, p. 3-17.

⁴⁰ Pour des raisons de cohérence et par respect pour la nomenclature contemporaine, ce mémoire utilise le terme « homosexualité » pour parler de l'amour entre hommes.

⁴¹ Georges SAINT-PAUL, *Invertis et homosexuels*, Paris, Vigot Frères, « Thèmes psychologiques », 1930, p. 8.

“LAUPTS⁴²” », dans une curieuse métonymie entre l’auteur et son recueil *Tares et poisons, perversion et perversité sexuelles*. L’indication d’une préface par Émile Zola demeure toujours présente.

Invertis et homosexuels est beaucoup plus court que les éditions précédentes, n’ayant que 153 pages alors que *L’homosexualité et les types homosexuels*, en 1910, en possédait près du triple, soit 446 pages. Saint-Paul parvient à synthétiser ses écrits passés et ses recherches nouvelles, sans toutefois manquer de référer aux éditions précédentes pour plus d’information détaillée⁴³. Il supprime notamment le passage sur Oscar Wilde et sa pédophilie, chapitre associant faussement homosexualité et amour des enfants. Moins incendiaire pour notre œil contemporain, ce livre de la collection des « thèmes psychologiques » s’attache à une approche qui s’apparente plus à la méthode scientifique, exposant d’abord les définitions, les causes et d’autres conditions d’ordre générales, dont le malthusianisme et l’aspect religieux⁴⁴. Il conserve néanmoins plusieurs amalgames douteux, comme l’association – matérielle – de l’étude sur l’inversion sexuelle à un essai sur la prostitution ; en reliant les deux enquêtes dans un même ouvrage, Saint-Paul tend à faire de l’une le complément logique de l’autre.

iv. Synthèse des publications de Laupts (Saint-Paul)

Bien que certains de ces textes soient accessibles à un public plus large (l’aristocrate italien a vu le livre en librairie), ces trois ouvrages médicaux, de même que la revue des *Archives d’anthropologie criminelle*, s’adressent majoritairement à des chercheurs et à des médecins, quoique Saint-Paul (Laupts) tient compte de la possibilité que son livre puisse se trouver entre les mains d’un lecteur non averti, d’où la précaution linguistique suivante : « J’ai cru devoir mettre en latin certains passages ; ce n’était point nécessaire dans un ouvrage sur l’inversion ; mais je l’ai fait par égard pour les personnes, non habituées aux études médicales, sous les yeux desquelles pourrait tomber ce document⁴⁵. » Le docteur Laupts, par ses publications (leurs lieux, leurs matérialités), oriente la lecture des lettres de l’Italien vers l’idée de la psychiatrisation de la pédérastie et de l’homosexualité, tout en associant l’inversion sexuelle à d’autres pathologies et réalités (dont la pédophilie et la prostitution). Les médecins et savants, intéressés par les

⁴² Cette formule particulière suggère une prise de distance entre le recueil de 1896 et celui de 1930, possiblement en raison d’égarements présents dans la première édition. Il appert que Saint-Paul souhaitait éviter d’utiliser les mots « tares et poisons », compris dans le titre du recueil de 1896.

⁴³ « Je conseille à ceux qui étudient l’homosexualité à ne pas négliger de le [le Laupts] consulter. » *Ibid.*, p. 6.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 62-68.

⁴⁵ Dr LAUPTS, *op. cit.*, p. 47.

différentes pratiques et avancées scientifiques entourant le traitement de l'homosexualité, consultent alors des documents comme celui de Lauppts, dont la lecture force ces présupposés.

L'on remarque, par l'entremise des titres choisis, une évolution des mentalités associées à l'homosexualité masculine. Le titre des traités, depuis *Tares et poisons, perversion et perversité sexuelle*, teinté idéologiquement, devient *L'homosexualité et les types homosexuels*. On peut observer la suppression des « perversion et perversité », voilés par le terme médical relativement nouveau d'« homosexualité ». Finalement, *Invertis et homosexuels* rappelle la double nomenclature acceptée par Saint-Paul, qu'il départagera selon le moment d'acquisition de cette homosexualité. Ce changement, bien que partiel, démontre une certaine évolution des mentalités associées à l'homosexualité, qui s'éveille durant le XX^e siècle.

1.1.2. Publications contemporaines

i. Une édition militante : *Nos ancêtres les pervers* de Pierre Hahn

Quelque quarante ans plus tard, en 1979, reparaît le *Roman d'un inverti-né* dans un essai de Pierre Hahn *Nos ancêtres les pervers*, publié chez Olivier Orban, une maison d'édition de littérature historique. Hahn, un historien ayant reçu le premier doctorat en France sur l'histoire de l'homosexualité⁴⁶, a précédemment publié deux autres livres, *Français, encore un effort, l'homosexualité et sa répression* (1970) et *Les déviations sexuelles* (1974) dans lesquels l'histoire de l'épistolier italien est brièvement mentionnée. L'essayiste retrace, comme l'indique le sous-titre de son dernier ouvrage, « la vie des homosexuels sous le Second Empire » en analysant les discours policiers et médicaux de cette époque, puis cède la parole aux principaux intéressés. Cet « ouvrage assez peu rigoureux⁴⁷ » s'éloigne parfois des sources et des faits établis en raison d'une lecture teintée par le militantisme de son auteur. S'adressant aux militants de l'époque, l'ouvrage cerne d'abord les différents discours des autorités médico-légales, explicitant la répression vécue par les homosexuels. Comprenant que médecins et policiers ont contribué à peindre l'inverti sexuel en tant que danger social, Hahn démontre que les figures du pouvoir avaient une perception négative des hommes qui aiment les hommes. Ce cadre théorique et idéologique légitime la parole

⁴⁶ Il s'agit d'un « doctorat d'université », selon Sibalis. Ce doctorat ne confère pas au titulaire des droits d'ordre public ou professoral. Michael D. SIBALIS, *Hahn, Pierre (1936-1981)*, GLBTQ Archives, [En ligne], 2015 [2006]. [URL : http://www.glbqtarchive.com/ssh/hahn_p_S.pdf]

⁴⁷ Régis REVENIN. « Les études et recherches lesbiennes et gays en France. 1970-2006 », *Genre & histoire*, 2007, p. 7.

de deux invertis, soit l'aristocrate italien et la *Comtesse Arthur W*⁴⁸. Un lecteur ne pourra lire ces textes sans considérer la pathologisation imposée à ces malades par la société européenne de l'époque, en raison du travail sur la perception des homosexuels par les corps policiers et juridiques.

Les deux premiers chapitres respectivement intitulés le « regard du policier » et la « parole de l'expert » placent les notions théoriques essentielles pour bien comprendre l'oppression vécue durant le XIX^e siècle : les enquêtes systémiques contre les gens différents ; les nouvelles méthodes de persécution de l'homosexualité, pourtant décriminalisée ; la pathologisation et la psychiatrisation de l'inversion sexuelle ; le tout se traduisant par incarcérations, internements, suicides et chantage. Cette réflexion sur le pouvoir détenu par ces personnes en position d'autorité permet d'introduire le dernier chapitre : les « tranches de vie ». C'est dans cette dernière partie que les lettres de l'Italien revivent aux côtés d'une autre confession, les *Splendeurs et misères d'une courtisane mâle* par Arthur W., dit la comtesse (1874), loin de l'influence de Saint-Paul. La dernière section de ce recueil est introduite par deux citations, extraites de *Monsieur de Phocas* (1901) de Jean Lorrain (1855-1906)⁴⁹ et de *Akados* de Guy Delbrouze (1908-1909)⁵⁰. Les deux confidences sont précédées de quelques paragraphes, commentaires principalement bibliographiques, où l'historique des textes et leur parcours éditorial et biographique seront brièvement évoqués. Hahn indique de quelles façons les textes en sont venus à exister, sous l'impulsion de leur auteur (*Roman d'un inverti-né*) ou recueillis par un médecin (*Splendeurs et misères d'une courtisane mâle*). Hahn retrace les nombreuses insultes utilisées pour désigner l'infamie homosexuelle : « la folle, l'uraniste, l'inverti, l'homosexuel (1869) et l'unisexual (Raffalovich)⁵¹ ». Le militant fait allusion à la publication de plusieurs textes savants

⁴⁸ Les confessions des deux hommes ont toujours été soumises aux rigueurs scientifiques et médicales, analysées en tant que pathologie. Le travail de Hahn, malgré toutes ses imperfections (cadre théorique trop militant, manque de rigueur dans le travail de références), permet à ces textes d'être lus pour leur propre qualité, et non pour les analyses qu'en ont faites de savants médecins.

⁴⁹ « Je suis un anormal et un fou, je n'ai jamais été la proie que d'ignobles instincts ; et toutes les ordures de basses parties de mon être, magnifiées par l'imagination, ont fait de mon existence une suite de cauchemars » Jean Lorrain, *Monsieur de Phocas* (1901), cité par Pierre HAHN, *Nos ancêtres les pervers. La vie des homosexuels sous le Second Empire*, Paris, Olivier Orban, 1979, p. 229.

⁵⁰ « En résumé, il demeure prouvé aux yeux de tout homme impartial et réfléchi que l'homosexualité physique [...] est universellement répandue comme elle a toujours été connue. Elle est [...] un atavisme, un geste ancestral, vénérable entre tous par son antiquité, une tradition en un mot. » Guy Delbrouze, *Akados* (1908-1909), cité par HAHN, *ibid.*

⁵¹ *Ibid.*, p. 231.

contemporains à la publication du recueil du Dr Lauptz comme Hirschfeld et Brand⁵², soulignant que les mentalités changent. L'«inverti-né est né trop tôt pour avoir l'insouciance scandaleuse des folles du Second Empire ; trop tard [...] pour ne pas éprouver le sentiment d'être atteint d'un mal inguérissable⁵³ ». Comme dans chacune des publications précédentes, Émile Zola occupe une place de choix dans la présentation qui est faite du *Roman d'un inverti-né* : « Mais, avant d'écouter cette voix de silence, voici les réflexions que ce douloureux problème a inspirées à Émile Zola⁵⁴ ». Chapeautant de nouveau les mots de l'épistolier, la lettre-préface obscurcit l'expérience de l'épistolier, orientée par les mots du romancier naturaliste. Suit la première lettre⁵⁵ du *Roman d'un inverti-né*, soit seulement la moitié du *Roman d'un inverti-né* (sans compter la *Suite du roman d'un inverti-né*), reprise directement depuis le recueil de Dr Lauptz.

ii. Au tournant du XXI^e siècle : un intérêt renouvelé

Le texte reviendra dans l'actualité littéraire en 2005, alors que les éditions À rebours font paraître le texte anonyme *Roman d'un inverti-né*, mentionnant explicitement (sur la couverture) la préface d'Émile Zola. Cette maison d'édition lyonnaise s'intéresse à ce texte figurant dans l'histoire de la ville (rappelons que les éditeurs des *Archives d'anthropologie criminelle* étaient de Lyon, au cœur de l'anthropologie criminelle à l'époque). Le tout petit recueil de 171 pages présente d'abord les préfaces de Zola et de Lauptz (1896) avant de laisser la parole à l'Italien. Un court extrait des *Tares et poisons, perversion et perversité sexuelles* de 1896 intitulé « valeur de l'observation au point de vue scientifique⁵⁶ » est inséré dans le livre. L'entièreté du *Roman d'un inverti-né* qui sera imprimé dans cette nouvelle publication est reprise, de nouveau, depuis la version publiée par Lauptz dans l'ouvrage de *Tares et poisons, perversion et perversité sexuelles*.

Une nouvelle publication suivra en 2007, alors que Daniel Grojnowski⁵⁷, professeur émérite de l'Université Paris VII et historien de la littérature, établit une nouvelle édition des *Confessions*

⁵² Ces deux savants ont respectivement édité *Particulier (Der Eigene)*, une revue homosexuelle et publié *Sapho et Socrate* (1896).

⁵³ *Ibid.*

⁵⁴ *Ibid.*, p. 232.

⁵⁵ Cette lettre, première d'une série de trois lettres et d'une carte postale, correspond aux pages 15 à 40 de l'édition de Rosenfeld. À titre de référence, le *Roman d'un inverti-né* comporte cinquante pages (p. 15-65) et la *Suite du roman d'un inverti-né* en compte quarante (p. 66-145, dont la moitié sont des fac-similés).

⁵⁶ Anonyme, *Roman d'un inverti-né. Préface d'Émile Zola, extrait de Perversion et perversité par le Dr Lauptz*, Lyon, A rebours, 2005, p. 143.

⁵⁷ Grojnowski a édité de nombreuses œuvres, dont celles de Jules Laforgue (dont il est spécialiste), de Huysmans, et d'Apollinaire). Il est également l'auteur d'études sur la photographie, sur le comique « moderne » de la fin du XIX^e siècle et le rire.

d'un *inverti-né* suivies de *Confidences et aveux d'un Parisien*⁵⁸. Ce choix éditorial respecte la décision de Pierre Hahn de publier ensemble ces deux confessions. Paraissant chez José Corti, libraire et éditeur parisien, les *Confessions d'un inverti-né* sont précédées d'un avant-propos et d'une présentation de Georges-Saint-Paul, écrites par Grojnowski. Il rappelle, dans l'avant-propos, le projet artistique de Zola, celui du roman naturaliste, et le place en relation avec ses origines médicales (*l'Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* de Claude Bernard, 1865)⁵⁹. Grojnowski utilise cet espace paratextuel pour faire une brève histoire de la perversité sexuelle au cours du XIX^e siècle, dans les sphères littéraires et savantes. Ce rappel permet de faire la transition vers le traitement réservé au texte par Lauppts, puis vers la lettre-préface de Zola. Une note de Grojnowski présente le choix – une première – de retraduire les passages autrefois imprimés en latin⁶⁰.

iii. Le Roman d'un inverti-né en tant qu'autobiographie

La même année, en 2007, William A. Peniston et Nancy Erber font paraître en anglais un recueil d'autobiographies homosexuelles⁶¹ ; ces dernières ont été recensées par Philippe Lejeune dans un article portant sur ce sous-genre en 1987⁶², et qui inclut le *Roman d'un inverti-né*. Traduit et publié en français en 2012 par ErosOnyx, une maison d'édition queer indépendante, sous le titre *Bougres de vies*⁶³, ce livre introduit plusieurs confessions oubliées et exprime les difficultés entourant la production de ces écritures de soi en rappelant que plusieurs des homosexuels témoignent dans un cadre coercitif et médical, et leur confession seront parfois utilisées pour les condamner. Un premier texte est présenté pour la mise en scène de soi, le seul texte à se conformer au genre textuel de l'autobiographie, les *Confidences et aveux d'un Parisien : La Comtesse*. Cette confession d'un jeune travesti démontre la grande compréhension qu'avait son auteur des codes de la sous-culture homosexuelle et des discours et théories des médecins de l'époque, appliquant

⁵⁸ Ce texte est le même que *Splendeurs et misères d'une courtisane mâle*, par Arthur W.

⁵⁹ Daniel GROJNOWSKI (éd.), *Confessions d'un inverti-né : suivies de Confidences et aveux d'un Parisien*, Paris, José Corti, 2007, p. 11.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 51.

⁶¹ Nancy ERBER ET William A. PENISTON (dir.), *Queer Lives : Men's Autobiographies from Nineteenth-Century France*, Lincoln, Nebraska University Press, 2007.

⁶² Philippe LEJEUNE, « Répertoire des autobiographies écrites en France au XIX^e siècle (1789-1914), section 4 : vies », *Romantisme*, vol. 17, n° 56, 1987, p. 95-100.

⁶³ William A. PENISTON et Nancy ERBER (dir.), *Bougres de vies (Queer Lives) : huit homosexuels du XIX^e siècle se racontent*, Cassaniouze, ErosOnyz, 2012.

la mise en scène nécessaire pour sa survie dans un milieu souvent hostile à la différence⁶⁴. Une seconde partie, consacrée aux études de cas de plusieurs médecins influents du XIX^e siècle (Tardieu, Charcot, Magnan, Garnier, Lacassagne) contient six autobiographies, initialement publiées entre 1845 et 1905, qui sont généralement des réécritures d'entrevues réalisées par les savants. Peniston et Erber soulèvent l'impossibilité de savoir ce qui relève de la véracité⁶⁵. Ces courtes biographies permettent de soulever cette difficulté d'analyse tout en soulignant les nombreux liens existants entre patients et médecins⁶⁶.

La dernière section du recueil, intitulée « Littérature, médecine et expression du moi », reproduit le *Roman d'un inverti-né*, dans une version graphiquement épurée⁶⁷, incluant la *Suite du roman d'un inverti-né*. Une courte notice introduit les lettres de l'Italien en se concentrant sur le parcours éditorial du texte, entre Zola et Laupps. ErosOnyx avertit également le lecteur du choix d'une traduction française des passages en latin dans l'édition de Laupps de même que le choix, audacieux, de faire suivre le texte de l'épistolier par la lettre-préface de Zola, et non l'inverse. Les mots de l'épistolier auront donc pour la première fois préséance sur ceux du romancier et du médecin. Le traitement réservé par Peniston et Erber contribue à changer le paratexte entourant le *Roman d'un inverti-né* et lui donne une voix nouvelle. Ce choix crucial contribue à légitimer l'écriture de l'aristocrate pour ce qu'elle est : un récit authentique.

iv. L'entrée de l'Italien dans la critique universitaire : *Confessions d'un homosexuel à Émile Zola* de Michael Rosenfeld

Finalement, en 2017 paraît la plus récente et complète édition du *Roman d'un inverti-né* sous le titre des *Confessions d'un homosexuel à Émile Zola* (de 283 pages). Présentée et annotée par Michael Rosenfeld⁶⁸, cette version de l'écriture épistolaire de l'Italien est fidèle aux intentions de

⁶⁴ *Ibid.*, p. 22.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 76.

⁶⁶ Harry OOSTERHUIS, « Richard von Krafft-Ebing's 'Step-Children of Nature' », *Science and Homosexualities*, p. 67-88 ; Philippe ARTIÈRES, « Présentation » dans George APITZSCH, *Lettres d'un inverti allemand*, Paris, EPEL, 2006, p. 12-13.

⁶⁷ La note de l'éditeur indique le retrait d'un nombre important d'italiques, par souci d'uniformité.

⁶⁸ Michael Rosenfeld est chercheur au centre d'étude sur Zola et le naturalisme. Sa thèse, soutenue en 2020 en cotutelle à l'Université Paris 3 – Sorbonne Nouvelle & Université catholique de Louvain, s'intitule « Formes et figures de l'homosexualité dans le discours social, les écrits personnels et la littérature en Belgique et en Belgique de 1870 à 1905. » Il est également récipiendaire d'une bourse de traduction pour financer la traduction des *Confessions*, parue aux éditions Columbia University Press en juillet 2022. Cette nouvelle édition ajoute à l'édition française en incluant notamment des commentaires sur les trois recueils que George Saint-Paul/Laupps a fait paraître. Inclus dans

ce dernier ; plusieurs documents manuscrits ayant été retrouvés dans les archives de Laupps permettent de restituer le texte à son état d'origine⁶⁹. Bien que le livre porte un titre différent et nouveau, le *Roman d'un inverti-né* est conservé pour le texte littéraire. La couverture indique qu'il s'agit de la « Première édition non censurée du “ Roman d'un inverti-né ” ». Même si la lettre-préface de Zola se trouve après les mots de l'homosexuel, l'écrivain est à l'avant-plan de cette nouvelle édition, comme son titre l'indique.

Non seulement cette publication offre-t-elle une version non censurée des confessions de l'Italien, mais le livre de Rosenfeld propose un dossier comportant une fine analyse du *Roman d'un inverti-né*. Le chercheur interroge le texte pour y découvrir les propos de l'Italien sur son orientation inhabituelle, sur ses pensées et opinions, dévoilant également quelques liens entre l'écriture anonyme et l'écriture zolienne⁷⁰. Le dossier sera complété d'un dossier sur le médecin Georges Saint-Paul, préparé par Clive Thomson, professeur de littérature à l'Université de Guelph. Ces dossiers proposent un regard d'actualité sur la question homosexuelle au XIX^e siècle, tout en conservant le cadre historique propre à l'écriture des lettres. Ce livre universitaire, accompagné d'un riche appareil critique (le texte de l'aristocrate est accompagné de notes explicatives), est désormais l'édition de références des confessions de l'Italien.

1.2. Le texte et ses variations

Depuis sa publication initiale à la fin du XIX^e siècle, le *Roman d'un inverti-né* possède un nombre impressionnant de versions établies qui exposent des différences éditoriales. Celles-ci ont fortement influencé la réception des lettres de l'Italien ; les ajouts et les censures imposés à ce texte à travers les éditions suggèrent des lectures particulières. Cyrille Zola-Place, directeur éditorial des Nouvelles éditions Place et descendant d'Émile Zola, souligne certaines de ces différences textuelles dans l'édition de 2017 du *Roman d'un inverti* et apprend au lecteur que « près de 10 % du *Roman d'un inverti-né* et près des trois quarts de la *Suite* » ont été déplacés, supprimés ou remaniés par Laupps⁷¹. Ce sont ces variations éditoriales dans la nomenclature de la confession homosexuelle qui seront maintenant abordées pour tenter de comprendre tout à la fois

la seconde partie, ces réflexions sur les éditions et sur l'homme de science sont écrites par Michael Rosenfeld et Clive Thomson. Michael ROSENFELD et William A. PENISTON (dir.), *The Italian Invert : A Gay Man's Intimate Confessions to Émile Zola*, New York, Columbia University Press, 2022.

⁶⁹ Michael ROSENFELD (dir.), *op. cit.*, p. 150.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 186-197.

⁷¹ *Ibid.*, p. 7.

les effets de sens occasionnés par ces changements significatifs imposés par les éditeurs et les formes de censure qui en résulte. Toutes ces modifications imposées unilatéralement, soit sans le consentement de leur auteur, représentent une dénaturation de ses propos.

1.2.1. Titres

Les lettres envoyées d'abord à Émile Zola puis au Dr Lauphs élaborent une pensée sur l'homosexualité et sur la construction identitaire dans un contexte minoritaire. Elles ne sont porteuses ni d'un nom d'auteur ni d'un genre fixe. Le choix que fait Lauphs de les nommer *Roman d'un inverti (-né)* trahit de nombreuses conceptions historiquement datées. Émile Littré définit le premier terme, « roman », en tant qu'« histoire feinte, écrite en prose, où l'auteur cherche à exciter l'intérêt par la peinture des passions, des mœurs, ou par la singularité des aventures⁷². » Ce qualificatif est donc un curieux choix face à un texte pourtant annoncé par Lauphs comme une « histoire **vraie** [...] exacte comme une observation scientifique ». Or, il rajoute que l'histoire « vraie » est « intéressante comme un roman, sincère comme une confession⁷³ » dans un mélange des genres romanesques et autobiographiques. Le second mot important de ce titre est « inverti », utilisé pour définir le jeune aristocrate italien, que le Larousse définit en tant qu'« état d'un individu, homme ou femme, qui n'éprouve d'affinité sexuelle que pour une personne de son propre sexe⁷⁴. » Ce terme médical et scientifique décrit le jeune homme, bien que ce dernier n'ait jamais utilisé un tel mot dans ses lettres⁷⁵. Les lettres de l'aristocrate se retrouvent donc accolées à deux mots qui pourtant s'éloignent de la forme utilisée (la correspondance) et des qualifications choisies (aristocrate, Italien) par leur auteur.

Ce titre, donné par Lauphs, ne représente pas bien ce que l'épistolier a écrit et il trahit l'essence du texte de l'aristocrate. D'abord nommé *Roman d'un inverti* en 1894-1895, dans les *Archives d'anthropologie criminelle*, il change pour *Roman d'un inverti-né* en 1896, dans le recueil *Tares*

⁷² Émile LITTRÉ (dir.), « Roman », *Dictionnaire de la langue française*, tome 4, Paris, Librairie Hachette, 1874, p. 1749.

⁷³ Dr LAUPHS, *op. cit.*, p. 212.

⁷⁴ Claude AUGÉ (dir.), « Inversion », *Le Larousse pour tous*, tome 1, Paris, Librairie Larousse, 1907-1910, p. 914. Cette référence constitue, à notre connaissance, la première apparition de cette définition dans les grands dictionnaires encyclopédiques. Celle-ci ne se trouve pas dans le *Nouveau Larousse illustré* (1897-1904), ni dans le *Dictionnaire de la langue française* de Littré (1873), ni dans le *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle* de Larousse (1866-1877) ni dans le *Dictionnaire universel des sciences, des lettres et des arts* de Bouillet (1854).

⁷⁵ Jamais l'épistolier ne s'accolera de mots comme « homosexuel », « inverti » ou « unisexuel », tant dans le *Roman d'un inverti-né* que dans la *Suite du roman d'un inverti-né*.

et poisons, perversion et perversité sexuelle. Le titre sera conservé pour l'édition de 1910 du *Laupts*, avec l'ajout de la *Suite du roman d'un inverti-né*. En 1930, alors que paraît le recueil *Invertis et homosexuels*, Saint-Paul choisit le titre *Portrait d'inverti. Silhouettes de bisexuels* pour nommer les lettres de l'Italien. Il s'agit alors de la première fois que l'on qualifie l'épistolier de bisexuel, lui qui craint pourtant d'envisager une femme en tant que partenaire sexuel ou romantique.

Le titre « Roman d'un inverti-né » sera conservé pour les éditions de Hahn (1979) et celle de la maison d'édition À rebours (2005). Grojnowski, dans l'édition de 2007, remplace le terme « roman » par les « confessions » d'un inverti-né. L'impact est donc différent, la confession suggérant davantage d'authenticité que le roman. Le recueil *Bougres de vies* conserve le titre original, ce que l'édition de Rosenfeld fait également, malgré un choix de titre différent pour la publication. Cette nouvelle édition, non censurée, prend alors la liberté fort similaire à celle prise lors de la première publication des lettres de l'Italien, à savoir celle de renommer le texte.

1.2.2. Variations textuelles

Dès la publication initiale, Laupts ajoute une quantité importante de sous-titres aux premières lettres de l'Italien. Il s'agit -là d'une modification que s'est permise le médecin, probablement en raison de la parution en « feuilleton ». Créés de toute pièce par le médecin, ces sous-titres, laissant entrevoir ce que l'épistolier révèle dans les pages qui suivent, ont été conservés dans toutes les éditions de ces textes, qui sont pourtant des lettres. Non uniformes, ils modifient la perception que le lecteur ou la lectrice peut avoir sur les lettres de l'aristocrate, transformant ce qui était un texte continu en une série de chapitres. Certains des sous-titres, numérotés, permettent de penser ceux-ci en tant que titres de sections, alors que d'autres ne semblent qu'avoir une valeur bibliographique, présentant des changements tels que l'arrivage des documents : « I. Adressé [sic] à M. Émile Zola — antécédents, première enfance » (*RI*, 15), « II. Enfance – premières déviations » (*RI*, 19), « III. Jeunesse – premiers actes » (*RI*, 25), « Post-scriptum – deuxième document » (*RI*, 40) « IV. Nouvelles confessions » (*RI*, 40), « V. Troisième document » (*RI*, 49), « Post-scriptum » (*RI*, 64) et « Dernier document » (*RI*, 65).

Ce découpage des lettres de l'Italien, à la frontière entre le cas médical et le feuilleton, relève de choix éditoriaux ; ceux-ci se sont faits *a posteriori*, dans le cas du *Roman d'un inverti-né*, « selon des critères qui ne sont pas (nécessairement) ceux que suggère le roman lui-même, ou

qu'aurait autrement favorisés le romancier⁷⁶. » Ces considérations, autour de « la taille, la forme, le contenu même des livraisons, plus encore que ceux de l'unité dispositive [seront déterminées] par des impératifs économiques⁷⁷. » Le choix de Lauppts de différer la publication du cas de l'épistolier et de nommer ces nouvelles parties contribue à créer une nouvelle œuvre, différente de celle produite de l'Italien. L'ajout de ces sous-titres au *Roman d'un inverti-né* est d'autant plus intéressant que la *Suite du roman d'un inverti-né* n'en contiendra aucun. Attribués par l'aliéniste, ces sous-titres semblent résumer la section à venir, tout en ajoutant des indications sur les déviations du jeune aristocrate. Ne contenant aucune mention des émotions et des questionnements de l'épistolier, ils relèvent davantage du cas médical, comme si ces ajouts permettaient au médecin de conduire, de narrer ce récit dont il ne fait pas partie. En offrant un cadre au *Roman d'un inverti-né*, Lauppts le surplombe et y ajoute sa griffe. Ce faisant, il tente de créer un cas, un dialogue différent de celui de l'aristocrate⁷⁸. Un doute persiste toutefois, l'intégralité du texte étant nommée « roman ».

Ces ajouts ne sont pas les seuls réalisés par le Dr Lauppts : dès l'édition de *Tares et poisons, perversion et perversité sexuelles*, le médecin affirme avoir manipulé le texte dans l'objectif de préserver ceux qui ne sont pas « habitués aux études médicales⁷⁹. » Le dossier génétique, réalisé par Rosenfeld dans les *Confessions d'un homosexuel à Émile Zola*, révèle toutefois que ces modifications ne sont pas les seules qui ont été imposées aux lettres de l'aristocrate italien : « Si certaines adaptations que Saint-Paul apporte aux textes du *Roman d'un inverti-né* [...] sont purement stylistiques, d'autres remaniements changent le sens original du texte pour l'adapter à ses théories⁸⁰ ». Des détails autour de l'histoire d'amour, des phrases créées de toute pièce, dont plusieurs « recréent une hétéronormativité⁸¹ », assignent un rôle féminin à l'Italien, comme

⁷⁶ Ugo DIONNE, *La voie aux chapitres*, Paris, Seuil, 2008, p. 88.

⁷⁷ *Ibid.*

⁷⁸ Jacqueline Carroy indique que le cas relève davantage de « la relation du patient à son thérapeute. [...] Le thérapeute ne peut se contenter de faire de pures et simples observations et de consigner les dires du sujet : il doit conduire un récit psychologique différent de celui du patient. Le psychologue-exorciste devient ainsi un personnage à part entière d'un récit dans lequel il est impliqué et s'implique et dont il est le narrateur engagé. » Jacqueline CARROY, « L'étude de cas psychologique et psychanalytique (XIX^e siècle-début du XX^e siècle) », dans Jean-Claude PASSERON et Jacques REVEL, *Penser par cas*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2005, p. 201-228.

⁷⁹ Dr LAUPTS, *op. cit.*, p. 47.

⁸⁰ Michael ROSENFELD (dir.), *op. cit.*, p. 163.

⁸¹ *Ibid.*

l'insertion de détails sur des parfums et de l'eau de lilas, ou l'ajout d'attributs féminins⁸². Rosenfeld précise que « l'image de l'Italien en homme-femme perdurera⁸³. » Les travaux récents sur le *Roman d'un inverti-né* s'extirpent lentement de cette influence durable qu'ont eue ces informations modifiant le texte de l'épistolier.

D'autres modifications, principalement dans la *Suite du roman d'un inverti-né*, retirent à l'épistolier sa défense de l'homosexualité. Laupts retranche près des trois quarts de la dernière longue lettre, supprimant les longues tirades de l'épistolier, dans lesquelles il raconte les plaisirs infinis qu'il trouve avec d'autres hommes de même que sa conception *naturelle* de l'homosexualité : « J'ai joui avec ces hommes de la façon la plus entière et me suis donné corps et âme. Il n'y a pas un pouce de mon corps qui n'ait servi la volupté la plus raffinée [...] Pour ma part j'y contribue et n'en veux ressentir aucun remords⁸⁴ ! » Ces passages sont remplacés par des adresses au destinataire écrites par Laupts, qui valorisent l'étendue du savoir médical : « Je vous ai dit les **causes** et les **effets**, à vous de les étudier et d'en faire profiter la science et l'humanité. C'est une belle chose que de rendre le monde meilleur ou au moins d'en avoir le désir. Quant à moi, tel que je suis né je vivrai et tel je mourrai⁸⁵. » Il y a là une complète opposition entre ce qu'affirme le jeune homosexuel et ce qu'écrit Laupts. C'est que le médecin considère ces propos comme dangereux pour la société, notamment en « [exagérant] l'importance de l'homosexualité⁸⁶ ». L'intensité des émotions vécues par l'Italien est la preuve, pour le médecin, du danger d'une telle inclination. Ainsi, selon l'aliéniste, l'aristocrate contribue, par la magnification de l'homosexualité, à exposer davantage d'hommes et de femmes à des dangers psychologiques.

⁸² Une note, insérée à la fin de la *Suite du roman d'un inverti-né* indique une erreur dans les attributs physiques du jeune épistolier : « un mot au sujet d'une erreur dont je n'ai pu éclaircir l'origine avec précision. Dans *Le Roman d'un inverti-né* (Ch. II, p. 61), il convient de supprimer ce qui a trait à l'exagération des hanches et du bassin. Vérification faite, il y a eu adjonction d'une ligne qui ne se trouvait pas dans le manuscrit. L'erreur ne peut provenir que d'un copiste ou d'un typographe. » Le Dr Laupts, dans Michael ROSENFELD (dir.), *op. cit.*, p. 145.

⁸³ *Ibid.*, p. 164.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 143-144.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 166.

⁸⁶ Dr LAUPTS (G. SAINT-PAUL), *op. cit.*, p. vii.

1.2.3. Censure

Ces nombreux changements (ajouts, suppressions, réécritures, titrages, retranscriptions latines⁸⁷, etc.) opérés par le Dr Lauptz contribuent à censurer le discours du jeune aristocrate, et plus globalement, le discours homosexuel présent dès 1889. En modifiant les écrits au-delà de la question de l'orthographe, le médecin réprime la parole du jeune homme. Ce travail éditorial, souvent idéologique, contribue activement à la marginalisation et à la répression des populations sexuelles et non hétéronormatives. Toutefois, dans sa réponse en 1896, l'épistolier se montre heureux du traitement reçu dans le recueil médical :

Je vous remercie, Monsieur, de votre discrétion, car j'aurais vivement regretté de voir publier **intégralement** la confession que, dans un moment d'exaltation et de détraquement, j'adressai jadis à un grand écrivain. [...] Vous auriez bien pu laisser de côté tout ce qui était trop **personnel**, le nom des villes par exemple et mainte autre chose inutile à la psychologie et fort dangereux pour ma personne, que quelque indiscret persévérant et audacieux pourrait parvenir à découvrir. (SRI, 69).

Ainsi, le médecin aurait-il agi par obligation déontologique ? Selon l'aristocrate, le médecin aurait pu camoufler davantage d'informations, mais l'aristocrate souligne son bonheur que sa confession n'ait pas été publiée *intégralement*. Les valeurs et motivations derrière ces changements faits par Lauptz demeurent inconnues aujourd'hui, mais d'autres éléments peuvent nous aider à cerner une réponse, soit le traitement des textes similaires par d'autres médecins et la déontologie médicale en vigueur à l'époque.

Ce sont d'abord les textes de nature autobiographique recensés par Lejeune⁸⁸ qui permettent de mieux saisir les droits qu'ont les médecins de révéler des informations compromettant l'identité d'une personne homosexuelle. Dans leur édition de ces huit écrits, Peniston et Erber indiquent que six autobiographies ont été recueillies et publiées par des médecins en tant qu'études de cas⁸⁹. Plusieurs ont pris des libertés de plus en plus grandes dans leur carrière dont Ambroise Tardieu, influent médecin légiste du milieu du XIX^e siècle⁹⁰ :

Pourtant, comme il continuait à revoir son œuvre à la lumière de nouveaux cas parvenus à son attention, il se mit à inclure des informations supplémentaires dans ses études de cas, par exemple, des histoires de famille, des notes biographiques, des comptes rendus de déclarations d'accusés, et parfois leurs réflexions écrites⁹¹.

⁸⁷ Pour une analyse complète des modifications imposées au *Roman d'un inverti-né*, voir Michael ROSENFELD (dir.), « Le Caviardage de Saint-Paul », *Confessions d'un homosexuel à Émile Zola*, p. 163-167.

⁸⁸ Philippe LEJEUNE, *loc. cit.*

⁸⁹ Nancy ERBER ET William A. PENISTON (dir.), *loc. cit.*, p. 13.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 71.

⁹¹ *Ibid.*, p. 72.

La confession publiée dans *Queer lives* est anonyme, mais d'autres de ses études de cas furent fort révélateurs de l'identité des autobiographes. Deux autres patients voient leurs informations personnelles et identifiantes publiées, soit Antonio (pseudonyme de Julio-Maria Malbranche) et Charles Double. Le récit de ces deux jeunes hommes est réalisé à la demande de docteurs, soit les docteurs Antheaume et Parrot pour le premier et le docteur Lacassagne pour le second⁹². Antonio est identifiable, entre autres, par son père, qui contacte le médecin et demande de l'aider à guérir son fils et Double, en prison pour le meurtre de sa mère, ne semble pas souhaiter se cacher, remplissant plusieurs cahiers qui éclairent le récit de la mort de sa mère, de son identité et de son analyse de la société inhospitalière à la différence⁹³.

Parallèlement, les docteurs Jean-Martin Charcot, Valentin Magnan et Paul Garnier publient leurs études de cas (rééditées dans *Queer lives*) soit en indiquant l'anonymat du patient ou en utilisant un pseudonyme. Le Dr Garnier publie des études de cas concernant un pédéraste accusé de tentative de meurtre, Gustave L⁹⁴, et sur le fétichisme de Louis X., inculpé d'outrage public à la pudeur⁹⁵. Garnier, en instruisant les lecteurs sur le passé *criminel* de ses patients, laisse énormément d'informations disponibles pour l'identification de ces malades. Par exemple, en indiquant que Louis X. est « âgé de vingt-six ans [et est un] homme de lettres⁹⁶ », et qu'il « s'est exposé nu à un “jeune bicycliste⁹⁷” » permet aux connaisseurs de l'actualité juridique de retrouver l'identité de celui que le médecin qualifie d'inverti. En retraçant les choix faits par d'autres médecins, on peut voir que l'usage est partagé entre une révélation importante des informations personnelles et un secret sur l'identité des scripteurs. Tous les médecins cités ont fait des sélections importantes, délaissant certains extraits au profit de ceux qui reproduisent « les passages les plus typiques⁹⁸. » Les récits de ces hommes sont souvent entrecoupés d'analyses médicales, qui expliquent et commentent ce qui précède ou ce qui suit, laissant souvent l'impression que la parole de ces invertis est inférieure à celle des médecins. Laupps ne fait que suivre les pratiques en vigueur pour la publication d'études de cas, et, malgré des modifications

⁹² *Ibid.*, p. 75.

⁹³ *Ibid.*, p. 76.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 85.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 89.

⁹⁶ *Ibid.*

⁹⁷ *Ibid.*, p. 74

⁹⁸ ANTHEAUME et PARROT, cité par Nancy ERBER et William A. PENISTON (dir.), *loc. cit.*, p. 75.

importantes au récit de l'épistolier, n'entrecoupe pas sa parole et celle de l'aristocrate dans ses recueils⁹⁹.

Ces deux approches différentes, entre secret et révélation complète, ne s'expliquent guère par les serments déontologiques prêtés par les médecins. Un de ces serments d'usage, en vigueur à Montpellier, indique que, « admis, dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe, ma langue taira les secrets qui me seront confiés et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs, ni à favoriser le crime¹⁰⁰. » Adaptée du serment d'Hippocrate, et faisant aujourd'hui partie de ce même serment¹⁰¹, cette phrase semble indiquer un devoir de confidentialité de la part des médecins. Plusieurs médecins, comme Laupt, Antheaume et Parrot, conçoivent ce devoir uniquement en lien avec leurs patients, et non pas pour l'ensemble de la population. Cette conception mène donc ces savants, le plus souvent des aliénistes, à révéler davantage d'informations sur les personnes qu'ils étudient, et ce, au détriment de leur sécurité personnelle. Fait intéressant, aucune information ne figure dans les précis déontologiques sur la publication d'informations sur des cas qui pourraient intéresser la communauté médicale.

1.3. Diverses lectures et réceptions du roman d'un inversé

Les principaux travaux réalisés sur le *Roman d'un inversé* et sa *Suite* se sont concentrés sur la sexualité de l'épistolier-narrateur. Laupt et Zola, dans leurs écrits autour de ces lettres, rappellent que l'inversion sexuelle mène à la déchéance et qu'il s'agit d'une plaie sociale¹⁰² ; les premières analyses de ce texte soulignent cet aspect problématique. Il est nécessaire de rappeler que cette dimension négative associée à l'inversion sexuelle a été ajoutée à grands traits par le

⁹⁹ La même chose ne peut être dite pour la première publication du *Roman d'un inversé*, dans les *Archives d'anthropologie criminelle*, où le texte est publié en feuilleton, avec un court commentaire de Laupt avant ou après.

¹⁰⁰ Étienne MARTIN, *Précis de déontologie et de médecine professionnelle*, Paris, Masson et Cie, « Précis médicaux », 1923 [1914], p. 3. Martin a publié un premier précis en 1914, qui est malheureusement inaccessible. L'édition de 1923 contient tout de même des informations sur l'époque pré-1892 (Loi sur l'exercice de la médecine), et sur les changements légaux qui ont suivi jusqu'en 1923.

¹⁰¹ Le docteur Martin fait état de deux serments, quoique similaire en contenu, différents par leur style. Le premier, le plus ancien, indique plutôt la phrase suivante : « Dans toute maison où je viendrai, j'y entrerai pour le bien des malades, me tenant loin de tout tort volontaire et de toute séduction, et surtout loin des plaisirs de l'amour avec les femmes et les hommes, soit libres, soit esclaves ». *Ibid.*, p. 2.

¹⁰² Zola affirme qu'« un inversé est un désorganisateur de la famille, de la nation, de l'humanité. L'homme et la femme ne sont certainement ici-bas que pour faire des enfants, et ils tuent la vie le jour où ils ne font plus ce qu'il faut pour en faire. » Laupt, quant à lui, se contente d'acquiescer : « Détraqués, dégénérés, inversés sont des malades : ils demandent à être considérés comme tel ». Dr LAUPTS, *op. cit.*, p. 4-5.

médecin, dès la première édition. Les études qui suivront celles de Saint-Paul seront plus nuancées, signe des temps qui changent.

Tout comme celles de Lauppts, les recherches de Carroll¹⁰³ tendent à démontrer que l’Italien est construit comme un monstre, au regard des théories psychiatriques du XIX^e siècle et en tant que cadre discursif. L’article écrit par ce spécialiste des écritures sidéennes de soi entreprend une fine analyse qui lie monstruosité et inversion sexuelle dans la littérature fin-de-siècle. L’étude dénote la fracture dans le binarisme sexe/genre, causée par le désordre social et moral que sème l’inverti : « The monster [...] is the bearer of an ideological message, who speaks the unspeakable, and manifests a resistance to social injustices¹⁰⁴. » Reprenant les recherches de Grivel¹⁰⁵, Carroll parvient à démontrer le danger que posent les pédérastes, en tant que perturbateurs, à la société française du XIX^e siècle : « The monster’s predilection to digest or contaminate a victim reinforces his ability to disrupt social order, in spite of his social exclusion¹⁰⁶ ». Le médecin, nouveau directeur de conscience, en fait son devoir d’avertir la population des dangers que pose l’inverti, « a bellwether of social and moral disorder¹⁰⁷ ». C’est sous ce cadre théorique que Carroll analyse le *Roman d’un inverti-né*, montrant tout d’abord, à partir de la lettre-préface de Zola, que l’auteur naturaliste croyait fermement, en adéquation avec la majorité des médecins de l’époque, que le pédéraste était un monstre. Ces croyances se situent dans les écrits de l’épistolier : « J’aurais pu être une femme adorable et adorée, une mère et épouse irréprochable, et je ne suis qu’un être incomplet, monstrueux, désirant seulement ce qui ne lui serait pas permis. » (*RI*, 47). Cette non-conformité qualifiée aujourd’hui de dysphorie de genre provoque chez le jeune homosexuel une exclusion de la société, puisque le corps masculin qu’il arbore empêche son accès à la vie qu’il désire¹⁰⁸. Illustrant une internalisation du discours médical, sans jamais y avoir de référence directe, l’épistolier adopte la position dominante dans ce discours : la pathologisation de la différence. Les conclusions de Carroll, sous forme de questions rhétoriques, sont révélatrices des

¹⁰³ Brandon CARROLL, « “The Insidious Presence That Speaks” : The Monster’s Confession in the Roman d’un inverti-né (1896) » dans Margot IRVINE et Jeremy WORTH, *The Unknowable in Literature and Material Culture : Essays in Honour of Clive Thomson*, Newcastle-upon-Tyne, Cambridge Scholars Publishing, 2019, p. 38-53.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 42.

¹⁰⁵ L’étude de Charles Grivel, *Fantastique-fiction*, sur le monstre dans la littérature est ici exploitée pour approfondir la réflexion mise de l’avant par Carroll. Charles GRIVEL, *Fantastique-fiction*, Paris, Presses Universitaires de France, 1992.

¹⁰⁶ Brandon CARROLL, *op. cit.*, p. 42.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 39.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 51.

conceptions de l'homosexualité de la fin du XIX^e siècle : « is the “inverti-né” a monster of nature or of science¹⁰⁹ ? »

Cette création du monstre par la science est attestée par Vernon Rosario, dans son article sur la « création » de l'inverti à partir des concepts de pédérastes, d'hystériques et de neuro-dégénérés¹¹⁰. Ces théories biomédicales permettent la création du pervers sexuel, qui hante la société du XIX^e siècle. Rosario montre comment ces choix médicaux et intellectuels ont été forgés à partir de préoccupations culturelles et politiques pour en faire une arme idéologique¹¹¹. La fiction et le documentaire sont ici brouillés, entremêlés ; les confessions transformées en faits scientifiques. Comme ce fut mentionné précédemment, ce cas de figure s'est produit avec le *Roman d'un inverti-né*. En effet, l'Italien, dans ses écrits, émet le souhait de devenir un personnage de roman, pour renaître en tant que héros : « À chaque nouveau roman de M. Zola, j'espérais trouver enfin un personnage qui fût la reproduction de moi-même. » (*SRI*, 67). Malgré ce souhait romanesque, le texte autobiographique adopte la forme du cas médical¹¹², commençant avec les antécédents familiaux, puis discutant des significations neurologiques et psychologiques en raison de son ascendance juive. L'ambivalence générique sera également soulignée dans la présentation réservée au *Roman d'un inverti-né* par Georges Saint-Paul : « Dr. Laupts introduced the “document” in a style more suited to the back cover of a racy “true crime” novella¹¹³ ». Rosario démontre clairement que les frontières génériques du *Roman d'un inverti-né* posent problème depuis sa première publication.

Cette valse-hésitation générique est remarquée dans tous les travaux qui suivront. Heathcote, dans un court article sur l'identité gay, établit que les *Confessions d'un inverti-né* sont « unusual and complex [...], defying categorization as either autobiography or autofiction¹¹⁴ ». Le chercheur tente de positionner les écritures homosexuelles du moi dans l'univers de l'autobiographie et de l'autofiction. Ces confessions, pour reprendre la terminologie utilisée par Heathcote, se reconnaissent aisément dans le modèle narratif du « coming-out », la sortie du placard. Cette sortie

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 52.

¹¹⁰ Vernon ROSARIO, « Inverts : Pointy Penises, Hysterical Mollies, and Literary Homosexuals » dans Vernon ROSARIO, *The erotic Imagination : French histories of perversity*, Oxford, Oxford University Press, 1997, p. 70.

¹¹¹ *Ibid.*, p. 110.

¹¹² *Ibid.*, p. 90.

¹¹³ *Ibid.*, p. 94.

¹¹⁴ Owen HEATHCOTE, *loc. cit.*, p. 7.

échoue souvent, se terminant par un « coming-in », renforçant les dispositifs du placard duquel la parole devait libérer¹¹⁵. L'on explique cet effet en raison de la médiation à laquelle est soumis tout texte de coming-out, médiation aux autres, mais également à soi-même. La négociation de la relation entre soi et l'autre (incluant « the self as Other¹¹⁶ ») est explorée dans les *Confessions d'un inverti-né*. Après un court historique de publication du texte, mentionnant l'hybridité générique, Heathcote affirme que les *Confessions d'un inverti-né* transgressent tant le genre que le *gender*. L'Italien, selon lui, anticipe cette ambiguïté dans sa propre hésitation entre science et art¹¹⁷. Une seconde hésitation, plus importante, se situe au niveau de son identité sexuelle : « is his sexual attraction to men *innate* – the “inverti-né” of the later titre – or has he been conditioned by his environment and society¹¹⁸ ? ». Son attitude vis-à-vis de son orientation sexuelle alterne entre le regret et le plaisir, changeant graduellement d'une admission difficile de perversion vers une acceptation heureuse et positive. Ce changement est possible par la médiation qu'oblige l'écriture, modifiant l'aliénation ressentie en une nouvelle identité¹¹⁹.

Rosenfeld, dans son édition de 2017, analyse finement le texte, commençant par un dossier génétique, qui rappelle l'historique du texte, les liens avec Zola et Laupps. Il analyse le texte sous l'angle de la sexualité, tentant de comprendre qui est l'auteur des confessions, comment il vit avec sa sexualité. Rosenfeld répond à une question longtemps laissée en suspens. Alors que plusieurs chercheurs pensent et affirment que Zola ne s'est jamais servi de la confession de l'Italien dans ses romans, le chercheur avance que *La Débâcle* (1892) reprend certains éléments clés de la vie de l'homosexuel, notamment le baiser avec le sergent, pour les réintroduire dans la relation entre Maurice et Jean¹²⁰. Bien que le chercheur consacre au *Roman d'un inverti-né* une analyse

¹¹⁵ L'avertissement de Foucault sur la parole, soumise aux mêmes contrôles internes et externes que le silence, résonne ici dans l'étude de Heathcote. *Ibid.*, p. 6.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 7.

¹¹⁷ *Ibid.*

¹¹⁸ *Ibid.*

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 9.

¹²⁰ « Maurice pleurait à gros sanglots, tandis que des larmes lentes ruisselaient sur les joues de Jean. C'était la détente de leur long tourment, la joie de se dire que la douleur allait peut-être avoir pitié d'eux. Et ils se serraient d'une étreinte éperdue, dans la fraternité de tout ce qu'ils venaient de souffrir ensemble ; et le baiser qu'ils échangeaient alors leur parut le plus doux et le plus fort de leur vie, un baiser tel qu'ils n'en recevraient jamais d'une femme, l'immortelle amitié, l'absolue certitude que leurs deux cœurs n'en faisaient plus qu'un, pour toujours. » Émile ZOLA, *La Débâcle*, Paris, Livre de poche, 2003 [1892], p. 567. Pour un article plus complet sur les liens entre *La Débâcle* et le *Roman d'un inverti-né*, voir Michael ROSENFELD, « Zola et l'homosexualité, un nouveau regard », *Les Cahiers naturalistes*, vol. 89, 2015, p. 213 -228 ; Michael ROSENFELD (dir.), *Confessions d'un homosexuel à Émile Zola*, p. 190.

épistémocritique, il alloue quelques pages au caractère autobiographique ou autofictionnel du récit. Ne pouvant en prouver l'authenticité, Rosenfeld fait l'hypothèse de sa véracité, puisque « le désir de l'Italien de se voir publier ne s'oppose pas à la véracité du récit¹²¹ ». Soulignant les libertés prises par l'autobiographe, Rosenfeld est persuadé que le texte demeure un « témoignage historique sur l'homosexualité et un cri éloquent pour plus de compréhension¹²² ». Cette authenticité est appuyée par la posture de l'épistolier, qui affirme à plusieurs reprises que « tout dans mon récit est vrai¹²³ ».

Ces quelques articles constituent la majorité des travaux réalisés sur le *Roman d'un inverti-né* et ne se concentrent pas sur l'impact de celui-ci sur Émile Zola. Considérant les lettres de l'épistolier en tant que cas médical ou en tant qu'œuvre littéraire, les auteurs de ces travaux démontrent l'importance d'une analyse critique et renouvelée de ce texte de la fin-de-siècle, mais évacuent continuellement l'aspect le plus important de l'écriture du jeune aristocrate : l'épistolarité.

Que disent ces nombreuses rééditions du *Roman d'un inverti-né* ? Et les analyses des savants chercheurs, contemporains et passés ? Chaque édition dévoile une partie des mœurs, des épistémès et des discours entourant le traitement des hommes homosexuels dans la société et à des époques différentes. La perception de ces derniers est révélée par ces livres : parler « d'invertis » et parler « d'homosexuel » n'évoque pas le même cadre de pensée, et l'hésitation de Lauppts (Saint-Paul) le montre bien. Alternant entre inversion, homosexualité et bisexualité dans ses trois traités, Lauppts laisse transparaître les changements sociaux qui sont à l'œuvre dans la société française. La même chose peut être dite des éditions suivantes. Chacune d'elle propose un portrait nuancé différemment, plus militant, plus neutre, plus historicisant. Finalement, le livre de Erber et Peniston et celui de Rosenfeld tentent de montrer le texte dans son authenticité, retraçant le parcours du texte pour mieux le situer dans l'histoire de l'homosexualité et de la médecine, et le mettre en relation avec des discours scientifiques ou légaux et avec des discours littéraires. Ces articles dévoilent une compréhension contemporaine du texte, offrant parfois une lecture anachronique du texte. En parlant « d'autofiction », par exemple, Heathcote utilise un cadre

¹²¹ Michael ROSENFELD (dir.), *op. cit.*, p. 168.

¹²² *Ibid.*, p. 169.

¹²³ *Ibid.*

générique inexistant au XIX^e siècle. Ce brouillage des frontières, déjà présent par l'historique éditorial, permet de s'interroger plus encore sur l'authenticité des lettres de l'Italien.

Alors que la véracité du texte de l'aristocrate n'est toujours pas attestée, certains argumenteront que celle-ci n'a pas à l'être : « L'opposition entre histoire et fiction tend à s'estomper, ou plus exactement elle perd de sa pertinence, puisque ce que propose l'écriture d'un cas, c'est une construction qui prend la forme d'une "fiction vraie"¹²⁴. » Les changements réalisés par le Dr Lauppts sur ce texte, l'instrumentalisant en tant que cas, le transforme, modifiant la perception et la pertinence de cette authenticité. Cette distinction perd de sa valeur alors que le texte non censuré a été retrouvé, montrant un texte sans la médiation d'un romancier ou d'un médecin. Cette découverte justifie une nouvelle lecture, épistolaire et centrée sur l'épistolier, des lettres qu'il a écrites.

¹²⁴ Jean-Claude PASSERON et Jacques REVEL, « Penser par cas. Raisonner à partir de singularités » dans PASSERON, Jean-Claude et Jacques REVEL, *Penser par cas*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2005, p. 9-44.

CHAPITRE SECOND

LE ROMAN D'UN INVERTI-NE... UNE LETTRE ?

Le XIX^e siècle, que certains érigent en siècle des correspondances, souffre paradoxalement du manque apparent d'écrits épistolaires produits, parce que les échanges épistolaires publiés sont principalement ceux du siècle passé¹. Il génère une quantité phénoménale d'échanges postaux, instaure dans plusieurs institutions scolaires un apprentissage de l'art de la lettre et augmente de façon « industrielle » la production de secrétaires épistolaires². L'influence et « l'intervention des maîtres de la critique³ » (Sainte-Beuve, Barbey d'Aurevilly, Lamartine et les Goncourt) contribuent à transformer le style épistolaire en genre littéraire et même en un « nouveau paradigme intellectuel⁴ ». Cependant, à cause de son association « à l'image peu gratifiante d'une féminité sénile⁵ », le genre épistolaire est confiné au rang d'écriture familière « sans autre ornement ni autre artifice que celui des discours ordinaires⁶. » Le résultat de cette pratique est souvent considéré comme n'ayant que peu d'intérêt littéraire, soumis par « le geste de communication qui [l'a] fait naître⁷. »

Pourtant, tandis que certaines lettres relèvent du domaine du quotidien et des affaires, d'autres portent en elles un affranchissement et une individualité : c'est le cas du *Roman d'un inverti-né*. Ayant longtemps été perçu en tant que confession, autobiographie ou roman (ce que leur titre rappelle), ce « roman » est en fait une correspondance inachevée avec Émile Zola et le Dr Lauppts. C'est l'idée que nous voudrions défendre, car jamais, à notre connaissance, il n'a été reçu, lu, compris et étudié en tant que lettres. Comme tous les genres littéraires, l'épistolaire suit une série de codes, des pratiques normées, qui démontrent combien la lettre adressée à l'autre est constitutive du message transmis : dans le cas du *Roman d'un inverti-né*, le message envoyé est celui de la différence sexuelle de l'Italien. En somme, c'est le geste de l'affirmation identitaire au sein de la communication écrite qui retiendra notre attention. Ce texte, une lettre-confession,

¹ José-Luis DIAZ, « Le XIX^e siècle devant les correspondances », *Romantismes*, n° 90, 1995, p. 9.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*, p. 14.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*, p. 15.

⁶ Phrase tirée du *Parfait Secrétaire* (1646) de Paul JACOB, cité dans Brigitte DIAZ, *L'épistolaire ou la pensée nomade*, Paris, Presses Universitaires de France, 2002, p. 10.

⁷ *Ibid.*, p. 7.

s'adresse au romancier naturaliste et s'inscrit, selon nous, dans le sous-genre de la « lettre à l'écrivain ». L'historienne Judith Lyon-Caen s'est intéressée à cette forme particulière de communication et a montré qu'en plus d'obéir aux codes épistolaires, ce type de lettres renferment d'autres caractéristiques qui les rendent uniques, notamment l'appropriation des pratiques romanesques des auteurs visés⁸. L'éthos⁹ projeté par l'Italien sera révélé par l'étude de cette correspondance avec Zola et le docteur Lauppts. Ce nouvel angle permettra de soulever l'unicité de ce texte longtemps relégué à l'oubli en raison de son anonymat et enfermé dans une catégorie générique qui ne correspond pas à son identité discursive. L'analyse de l'épistolarité du texte à caractère autobiographique montrera le potentiel subversif des révélations que fait l'aristocrate italien tout en dissimulant habilement son identité civile.

2.1. Genre de la lettre

La lettre, comme l'autobiographie et la confession, constitue une écriture du moi. Tout texte à la première personne, où l'auteur s'exprime en son nom, fait partie de cette grande sphère des écritures personnelles¹⁰. Elle est « un texte adressé¹¹ » : en effet, le destinataire fait partie de la nature même de la lettre et est généralement indiqué par la suscription (« Monsieur », « Madame », etc.). Le destinataire signe normalement au bas de la missive et indique la date du jour. Les formules de politesse, tant dans l'adresse du texte épistolaire que dans sa conclusion, marquent le genre. Comme la correspondance est un dialogue écrit, il s'agit d'un discours, au sens où Émile Benveniste l'entend : une relation entre les personnes « je » et « tu » (*vous*)¹². Non seulement cette relation est-elle essentielle, mais elle modifie radicalement les modalités d'écriture : « le sujet s'énonce et s'annonce sur le mode du *pour autrui*¹³. » Ces quelques éléments formels de la lettre suffisent à l'identifier parmi la masse des écrits personnels (autobiographie, confession, journal, etc.).

⁸ Judith LYON-CAEN, *La lecture et la vie, Les usages de roman au temps de Balzac*, Paris, Tallandier, 2006.

⁹ Ruth AMOSSY, *La présentation de soi : Éthos et identité verbale*, Paris, Presses universitaires de France, 2010.

¹⁰ Georges GUSDORF, *Les écritures du moi. Lignes de vie 1*, Paris, Odile Jacob, 1991, p. 145.

¹¹ Gérard FERREYROLLES, « L'épistolaire, à la lettre », *Littératures classiques*, vol. 71, n° 1, 2010, p. 7.

¹² Émile BENVENISTE, *Problèmes de linguistique générale*, tome 1, Paris, Gallimard, 1966, p. 239.

¹³ Georges GUSDORF, *op. cit.*, p. 152.

Malgré tout, réfléchir à ces marqueurs épistolaires, c'est proposer un regard théorique sur l'épistolarité, soit une poétique de la lettre. Elle naît d'un désir de communication¹⁴ : c'est pourquoi nombre de théoriciens la placent du côté de la conversation et, incidemment, loin de la littérature¹⁵. Bien que de nombreuses missives relèvent de la vie quotidienne, celles qui ont été publiées et mises en recueil participent, au moins partiellement, d'une introspection, car elles « [supposent] une représentation de soi et de l'autre, et conséquemment la création de deux sujets textuels¹⁶. » Gusdorf, qui abonde dans le même sens, affirme que l'écriture de la lettre, sur ce mode du *pour autrui*, provoque et révèle une conscience de soi, qui n'aurait pas émergé si ce n'était de cette rencontre¹⁷. La lettre partage donc une forme d'autoréflexivité que l'on associe au littéraire. Ce constat est observable dans l'ensemble de l'épistolarité : « prolongement, reflet, écho, simulacre, la lettre, qu'elle le veuille ou non, est aussi littérature¹⁸. » L'effort communicationnel d'où naît la lettre ne peut exister sans l'absence de l'autre ; il s'agit même d'un lieu commun de l'épistolarité¹⁹, bien que cette absence ne soit que physique. Les correspondances (mais cela s'applique à la seule lettre) transgressent la distance et le temps pour créer une temporalité nouvelle, « dans laquelle l'absence n'existe plus, dans laquelle le dialogue, épistolaire ou métaphorisé, est immédiat²⁰. » Malgré l'existence bien réelle d'un décalage temporel, l'écriture de la lettre se fait avec l'autre en tête, comme si le destinataire était présent dans l'immédiat de la rédaction, dans une communion sensorielle entre les deux personnes.

Malgré l'apparence d'une profonde intimité, la lettre « garde en mémoire le souvenir de ses états antérieurs, selon un effet mémoriel qui affecte plus ou moins consciemment l'épistolier²¹. » Les écrits épistolaires recyclent et réutilisent les discours sociaux ambiants, de telle façon que « la boursoufflure de leurs mots [...] a déjà traîné dans toutes les lettres²² » ; celles-ci se retrouvent à exposer les mêmes clichés, les mêmes stéréotypes que celles des grands épistoliers qui ont

¹⁴ Gérard FERREYROLLES, *loc. cit.*, p. 14.

¹⁵ Brigitte DIAZ, *L'épistolaire ou la pensée nomade*, Paris, Presses universitaires de France, « Écriture », 2002, p. 7.

¹⁶ Benoît MELANÇON, « Diderot épistolier : pour une poétique de la lettre familière au XVIII^e siècle. Conclusions d'une thèse » dans Benoît MELANÇON et Pierre POPOVIC (dir.), *Les Facultés des lettres. Recherches récentes sur l'épistolaire français et québécois*, Montréal, Université de Montréal, « Centre universitaire pour la sociopoétique de l'épistolaire et des correspondances (CULSEC) », 1993, p. 23.

¹⁷ Georges GUSDORF, *op. cit.*, p. 153.

¹⁸ Brigitte DIAZ, *op. cit.*, p. 56.

¹⁹ Benoît MELANÇON, *loc. cit.*, p. 23.

²⁰ *Ibid.*, p. 25.

²¹ Brigitte DIAZ, *op. cit.*, p. 15.

²² *Ibid.*, p. 17.

précédé. Les états passés du modèle épistolaire s'incarnent dans ce que Brigitte Diaz nomme « le syndrome Sévigné », soit une manifestation des repères et des modèles de la sainte patronne du genre²³. L'écriture de cette autrice, que d'aucuns ont définie « comme le principe même d'une écriture vagabonde et insoucieuse des normes esthétiques²⁴ », devient la norme littéraire pour le genre épistolaire et sur laquelle les correspondances des deux siècles suivants se fondent en grande partie. Ce vagabondage, négligence idiosyncrasique, devient rapidement « l'impératif rhétorique d'un nouvel art de la lettre²⁵ ». Celle-ci, selon Diaz, possède un caractère oxymorique : « [elle] s'impose à la fois comme un champ d'invention langagier où chacun peut s'ébrouer à sa guise et comme une écriture des lieux communs²⁶. » Les épistoliers, dans leur pratique, tentent de s'éloigner de ces figures similaires à celles de leurs prédécesseurs, mais n'y parviennent jamais ; l'inventivité tant espérée est l'une des attentes mêmes de la lettre. Ce portrait du genre épistolaire en tant que genre féminin est nuancé par d'autres critiques contemporains, qui y voient plutôt l'apparition d'un « mythe de l'épistolière²⁷ ». Jovicic avance que, « selon les théories classiques, la nature intrinsèquement féminine du texte épistolaire correspond à la nature de la femme définie comme une essence atemporelle²⁸. » L'hypothèse, avancée lors du grand siècle, atteint son apogée, sa consécration, dans la figure de Mme de Sévigné. Ainsi est né le mythe de l'épistolière, confinée aux sphères domestique et familiale. Les manuels de style épistolaire de la seconde moitié du XIX^e siècle confirment la continuité de ce mythe, prescrivant les rôles sexuels des hommes et des femmes²⁹. Pourtant, les topiques retrouvées dans les lettres des écrivains du XIX^e siècle entretiennent « un rapport immédiat entre quotidien et écriture : [...] des nouvelles de la santé, de l'argent ou du loisir³⁰. » Ces sujets sont abordés par les épistoliers, tant masculins que féminins³¹. La lettre est donc nettement moins féminine que le suggère la perception populaire : Christine Planté « rappelle que seuls 2 % des ouvrages de nature épistolaire sont écrits par des

²³ *Ibid.*, p. 15.

²⁴ *Ibid.*

²⁵ *Ibid.*, p. 16.

²⁶ *Ibid.*

²⁷ Jelena JOVICIC, *L'intime épistolaire (1850-1900) : genre et pratique culturelle*, Newcastle upon Tyne, Publications Cambridge Scholars, 2010, p. 70.

²⁸ *Ibid.*

²⁹ *Ibid.*, p. 73.

³⁰ *Ibid.*, p. 73.

³¹ À ce sujet, voir le chapitre deux de Jovicic, sur les topiques épistolaires d'une dizaine d'écrivains de la seconde moitié du XIX^e siècle.

femmes au XVIII^e siècle et 8 % au siècle suivant³². » Ainsi, bien que Mme de Sévigné ait inspiré un modèle d'écriture épistolaire, il serait préférable de demeurer prudent sur la nature genrée de la lettre ; tous peuvent s'intéresser à l'univers domestique et familial d'un proche ou d'un ami, sans égard au genre.

2.1.1. Marqueurs épistolaires — Communication

Dans le *Roman d'un inverti-né*, l'épistolier respecte plusieurs des critères fondamentaux du genre épistolaire. Sa première lettre commence par un simple appel : « Monsieur Émile Zola, /Paris. » (RI, 15) Ce que Laupts indique en tant que « deuxième document » (RI, 40) ne contient pas d'adresse directe, commençant immédiatement par la suite de ce qui a été écrit la veille. Ce second document ne serait-il qu'une continuité du premier document, ayant été scindé par le médecin ou par Zola pour des fins éditoriales ? L'aristocrate réfère, dans le troisième document, à la longue lettre ayant été envoyée hier (RI, 50). Les « troisième document » (RI, 48) et « dernier document » (RI, 65) portent tous deux un simple « Monsieur » en guise d'adresse. Puisqu'aucune date, à notre connaissance, n'est indiquée par l'aristocrate, l'information laissée par l'Italien dans ses écrits permet d'approximer la rédaction de ces premières missives qu'il adresse à Zola par l'entremise des éditeurs du romancier, MM. Charpentier (RI, 65) : les quatre premiers documents (soit l'ensemble du *Roman d'un inverti-né*) semblent séparés d'une journée chacun. Ainsi, entre les premier et deuxième documents, le jeune épistolier insiste sur deux marqueurs temporels : « Je viens de relire, ce matin, les pages terminées hier au soir » (RI, 40). Ces organisateurs indiquent une proximité chronologique et mettent en évidence l'acte de relecture lié à celui de l'écriture. En effet, pour un épistolier, ce processus est essentiel avant l'écriture de nouvelles pages, en plus de démontrer le soin apporté à la rédaction des lettres destinées à Zola.

Cette insistance sur l'acte d'écriture (et sur celui de la lecture) se retrouve également dans d'autres passages clés permettant l'identification de la chronologie des lettres : « Hier, lorsque j'ai remis à la poste la longue lettre que je vous avais adressée » (RI, 50) et « Inutile de vous dire qu'à la poste où j'envoie mes lettres je donne un **faux** nom et une **fausse** adresse, et d'ailleurs, dans quelques jours, je ne serai plus ici. » (RI, 65). Il signe, à la fin de la seconde lettre, « [u] n de vos

³² Cité par Martine REID, « L'histoire littéraire au prisme du « genre », *Le français aujourd'hui*, 2016, n° 193, p. 25-32.

plus passionnés admirateurs. » (*RI*, 48) Pour entretenir une correspondance, la relecture, la mise à la poste et l'adresse, tant du destinataire que du destinataire, sont essentielles au bon fonctionnement de l'échange. Comme l'épistolier refuse de divulguer à la fois son nom et son adresse, la communication est forcément entravée et incomplète, car Zola est dans l'impossibilité de répondre au jeune homme. Finalement, la troisième missive indique, en clôture, l'heure de rédaction, soit « 7 heures du soir. » (*RI*, 65). En identifiant l'heure où il termine sa rédaction, l'épistolier fabrique, dans sa lettre, une image de lui-même pour clore les documents qu'il adresse au romancier naturaliste. L'Italien brosse son portrait en se peignant comme minutieux et attentionné : en notant l'heure ou les intempéries, il se présente à Zola dans l'immédiateté de l'écriture, tout en se référant à l'ensemble de sa vie pour parler de son mal. Cette figure de soi est renforcée dans ce même document, quand l'aristocrate indique avoir écrit à Zola « pendant une ennuyeuse et triste journée, tandis qu'il pleuvait à verse et que les teintes mélancoliques s'étendaient sur toutes choses » (*RI*, 48). Se présentant en tant que scripteur attentionné, guidé par la nécessité d'écrire son histoire, il s'empresse, pour cette dernière lettre au romancier naturaliste, de corriger le portrait « poussé trop en noir » (*RI*, 48) qu'il a dressé de lui-même. La dernière lettre adressée par l'aristocrate, au Docteur Laupps cette fois-ci, est datée « Septembre 96 » et indique « Monsieur le Docteur Laupps /Paris) » (*SRI*, 67). Aucune signature ne marque l'arrêt de la lettre ni ne permet l'identification du jeune homme. Enfin, une dernière forme de document épistolaire est la carte postale, envoyée peu de temps après le troisième document, « adressée à M. Émile Zola, homme de lettres, Paris » (*RI*, 65). Au meilleur des connaissances actuelles, cette carte postale n'avait pas d'image. Ce texte, court, indique notamment l'envoi de deux lettres pour le romancier par l'entremise de ses éditeurs.

2.1.2. Vagabondage scriptural

Le *Roman d'un inverti-né* possède un caractère unique en raison de son sujet original pour l'époque (l'aveu de l'homosexualité) ; cette différence s'inscrit dans un cadre programmatique typique du genre épistolaire repéré par Brigitte Diaz : « [d] eux gestes programmatiques », incarnés par les verbes pronominaux *s'épancher* et *s'exhiber*, « suggèrent incidemment que le va-et-vient qui s'instaure par la lettre est bien celui qui va de soi à soi, même si c'est en croisant l'autre sur son passage ; on ne s'épanche ni ne s'exhibe sans l'oreille et le regard d'un partenaire

complice³³. » L'épanchement se traduit par ce que Diaz nomme le protocole de la *causerie* : « entretien libre, digressif et rhapsodique, ouvert à tous les sujets, modulable sur tous les tons. [...] La causerie épistolaire n'est ni un débat, ni un dialogue différé au rythme des chassés-croisés de la lettre, mais quelque chose comme une " conversation qu'on aurait avec soi-même³⁴. » » L'exhibition s'articule plutôt dans l'*autoportrait*, soumis au mode fragmentaire qu'impose la lettre, créant une « collection d'éclats kaléidoscopiques dont la réunification en une identité harmonieuse est un des horizons de la radioscopie épistolaire³⁵. » Quelle que soit leur nature, les lettres entrent dans un modèle où l'épanchement et l'exhibition participent – qu'elles visent à s'informer sur l'état de santé d'un proche – à s'enquérir des difficultés financières d'amis ou de famille ou à confesser des comportements considérés comme déviants. Causant de ses goûts, de ses passions, de sa vie et de son passé, le jeune Italien dans ses lettres s'inscrit presque parfaitement dans ces mouvements. Le tout est centré autour de la révélation qu'il fait, mais rapidement se profile, dans un désir de grandeur et une volonté de reconnaissance, la personnalité de l'Italien.

i. La causerie

L'aristocrate, s'épanchant dans ses longues lettres, souscrit au principe même de la causerie. Cette libération de la parole, sans contraintes, est permise par le double contrat liant l'épistolier à son lecteur : « contrat de libre expression » et « contrat de réception³⁶ ». Le destinataire s'engage à laisser libre son écriture – pensons à l'écriture automatique – où « toute contrainte est bannie³⁷. » Cette liberté d'écriture porte principalement sur les sujets à aborder ; cela explique le travail important accordé au choix des mots. Le destinataire accueille la lettre avec ouverture, sans jugements et dans le respect de l'autre ; en d'autres mots, il accepte de ne rien divulguer. Cette confiance lie intimement les deux participants de cet échange, et garantit le dévoilement épistolaire, qui contribuera à former, à terme, un portrait de soi.

Dans le *Roman d'un inverti-né*, l'aristocrate évoque, dès les premières lignes de son texte, la nature privée de ce qu'il s'apprête à dévoiler : « Cette confession, qu'aucun directeur spirituel n'a

³³ Brigitte DIAZ, *op. cit.*, p. 164.

³⁴ *Ibid.*

³⁵ *Ibid.*, p. 165.

³⁶ *Ibid.*, p. 166.

³⁷ *Ibid.*, p. 167.

jamais apprise de ma bouche, vous révélera une affreuse maladie de l'âme » (*RI*, 15). En s'adressant à Zola comme il l'aurait fait à un prêtre, le jeune homme semble considérer que le romancier naturaliste est capable d'absoudre ses péchés et d'amoindrir les difficultés vécues en raison de son homosexualité. Par ses confidences, il accorde une confiance immense au romancier naturaliste, élisant le célèbre auteur – un homme qu'il ne connaît que de réputation – pour recevoir ses confessions. Renouvelée dans l'entièreté du *Roman d'un inverti-né*, cette confiance demeure présente après la publication du texte par le Dr Lauptz (1894-1896). Dans sa dernière lettre, la *Suite du roman d'un inverti-né*, l'aristocrate révèle davantage d'informations au médecin, tout en le remerciant de sa discrétion : « Je vous remercie, Monsieur, de votre discrétion » (*SRI*, 69). La révélation au monde de l'homosexualité de l'aristocrate, caché derrière son anonymat, ne dérange pas l'épistolier pour que cesse la correspondance particulière entretenue avec le médecin et Zola. L'anonymat du jeune homme modifie suffisamment le contrat épistolaire pour permettre une plus grande liberté au destinataire. Les libertés prises par le tandem romancier-médecin – la publication d'une lettre sans le consentement de son auteur, en contravention avec les codes épistolaires – ne tariront pas la source, discrète, qu'est le jeune Italien. Le double contrat demeure intact.

L'épanchement survient, dans un geste quasi programmatique, alors que l'Italien ne semble pas avoir de plan d'écriture. Les lettres se retrouvent parsemées de phrases toutes faites qui rappellent l'état brouillon et les possibles erreurs linguistiques ou orthographiques : « Je vous écris donc sans doute de façon bien incorrecte. [...] Veuillez donc excuser les incorrections et fautes qui fourmillent sans doute ces pages. » (*RI*, 16). L'éthos de l'Italien, bien que ses lettres soient écrites dans un français presque parfait, appelle à l'empathie de Zola sur les propos difficiles tenus, besoin d'autant plus important qu'il transmet au romancier une souffrance constitutive de son identité. De ce fait, l'aristocrate se remémore son enfance, des anecdotes qui lèvent le voile sur les difficultés qu'il a vécues, obligé qu'il était de se conformer aux normes imposées par ses parents : « Quand on m'eut habillé en garçon, j'éprouvai une véritable honte [...] et je courus bien vite me cacher et pleurer dans la chambre de ma bonne qui dut me r'habiller encore en fille. » (*RI*, 18). Par ailleurs, il exprimera, avec une simplicité désarmante, la naturalité de ses désirs qu'il qualifiera de « vice affreux » (*RI*, 23) : « je n'éprouvais aucun désir de faire cela [coucher avec des femmes] et aurais trouvé plus naturel de coucher avec un homme. » (*RI*, 23) Voici donc des

exemples de ce vagabondage, où l'épistolier alterne entre élans passionnés et critiques virulentes de sa déviation.

Ce mélange émotif est également mis de l'avant quand l'Italien dévoile les nombreuses expériences sexuelles qu'il a eues avec d'autres hommes, sur un mode de révélations par morceaux, à la manière d'un *patchwork*. Diaz décrit la correspondance en tant que tapisserie : « comme on retrouve les mêmes morceaux de tissus disséminés sur la surface d'une étoffe ainsi fabriquée, on repère les fragments évolutifs d'une pensée sous des formes et des volumes variés³⁸. » L'aristocrate dévoile d'abord ses premiers engouements pour d'autres garçons – le garçon d'écurie (*RI*, 22) et un domestique de la famille (*RI*, 24) – puis son premier amour, le sergent (*RI*, 31-39). Son histoire d'amour avec celui-ci, la seule qu'il ait véritablement connue, se conclut par la mort du militaire³⁹ :

Je n'ai connu qu'une **seule** fois la véritable passion avec ses délires et ses tourments, ses jalousies et ses transports, quand l'on est **deux** et pourtant l'on ne fait **qu'une** avec celui qu'on aime ! Par mes arts et mes séductions, je fis naître jadis dans un homme jeune et simple (mais si chevaleresque et si beau !) un sentiment que peut-être lui-même ne comprenait pas et qui se composait d'admiration et de gratitude, d'amour sensuel et de véritable amitié. (*SRI*, 85).

Le jeune homosexuel s'éloigne discursivement de ces relations, terminant sa première lettre par une demande pour Zola, celle d'inspirer la création d'un personnage littéraire : « Une si terrible maladie de l'âme ne méritait-elle pas d'être décrite ou du moins connue par le plus grand compilateur de documents humains de notre temps ? [...] De grâce, Monsieur, ne me rendez pas trop odieux. » (*RI*, 39) En implorant Zola, que l'on remarque notamment en raison de l'expression « de grâce », et en insérant l'incise « Monsieur », une forme de déférence, l'aristocrate marque l'importance que le romancier occupe, tant dans le cadre discursif de la lettre que dans l'aspect beaucoup plus général du rôle de Zola, soit de démocratiser des savoirs. L'épistolier tente d'amener le naturaliste à écrire sur l'homosexualité, et pour cette raison, il ajoute des informations sur son éducation sexuelle et sociale dans la seconde lettre, revenant sur de nombreux éléments auparavant camouflés : « Je vais remplir une lacune que j'ai volontairement laissée, par fausse honte, mais qui n'échapperait certainement pas à votre œil clairvoyant. » (*RI*, 40). Cette phrase permet de souligner le vagabondage qu'effectue l'Italien dans ses lettres, dans un mouvement de va-et-vient entre divers sujets (sa sexualité, sa personnalité, sa famille, etc.). Elle met en scène l'écriture de l'épistolier : la phrase le place dans l'acte d'écriture, accentuant l'aspect immédiat

³⁸ *Ibid.*, p. 172.

³⁹ Cette malheureuse relation sera analysée plus en profondeur dans le troisième chapitre de ce mémoire.

de la correspondance, en plus de révéler un bris dans le contrat de confiance, soit la transparence et l'honnêteté. La lacune (doublement difficile à avouer), que soulève le jeune aristocrate, concerne son initiation à la sexualité par un homme d'âge mûr, le Capitaine, un ami de son père. Décrivant la relation dans des termes qui ne relèvent pas de l'amour, une thématique pourtant chère au jeune Italien, il affirme être attiré par l'expérience et la masculinité du Capitaine : « Je n'avais pourtant aucune affection pour cet homme, mais il me semblait si mâle que je désirais vivement être à lui. » (*RI*, 42). L'on peut comprendre, alors, l'hésitation de l'Italien à partager cette histoire inhérente à son initiation, placée sous le sceau de la fausse honte. Cette autocensure initiale de cette partie de son histoire de vie s'explique en raison du dégoût que porte le jeune homme pour une sexualité basée non pas dans un amour de l'autre, mais bien dans un assouvissement des passions : « Cet homme-là [Baptiste] est ignoble, car la débauche à laquelle il se livre n'a rien à voir avec l'amour et n'est que chose absolument matérielle. » (*RI*, 15). Baptiste, le personnage zolien de *La Curée*, se procure effectivement un plaisir auprès d'autres hommes pour des raisons autres qu'amoureuses, de la même façon que l'attrait que le Capitaine a pour l'Italien est logé dans un sentiment d'admiration, mais jamais d'amour. La valse-hésitation entourant la confession de l'aristocrate s'explique donc par une difficulté d'avouer ses torts et les incohérences dans son approche de certains sujets. La confession que livre l'Italien révèle une « fausse honte⁴⁰ » (*RI*, 40), qui n'est pas celle que l'on attend. Effectivement, les lettres sont teintées d'une ambivalence face à l'homosexualité (qui n'est jamais nommée ainsi), et la honte mise de l'avant par le jeune épistolier montre un décalage entre les perceptions de la société de cette tare et les siennes. Ainsi, la problématique qu'éprouve l'Italien réside non pas dans la relation sexuelle avec un homme d'âge mûr, mais bien en raison de l'histoire sans amour.

ii. L'autoportrait

Ces dévoilements identitaires constituent le second volet du vagabondage scriptural, soit l'exhibition de l'épistolier. Il *s'exhibe*, détail par détail, devant son lecteur selon une « logique de la fragmentation et de la pluralité que la lettre impose⁴¹. » L'autoportrait, dans les correspondances, évolue au gré des lettres et des détails abandonnés ici et là, pour former une

⁴⁰ Je souligne.

⁴¹ *Ibid.*, p. 165.

« identité harmonieuse⁴² » une fois réunie. Tout comme la causerie, l'exhibition de soi se manifeste dans un désir contraire à l'esprit de synthèse que l'on retrouve dans l'autobiographie ou d'autres formes d'écritures de soi⁴³ ; le domaine de l'épistolaire évolue plutôt dans une logique de diffraction. Diaz affirme que « l'autoportraitiste se soucie peu de la cohérence d'ensemble du dessin qu'il produit de lui-même, préférant saisir son visage du jour qui n'est pas forcément celui de la veille ni celui du lendemain⁴⁴. » En procédant ainsi, les destinataires ont la tâche de reproduire le portrait global mis de l'avant par l'épistolier : « Ce sont des traits épars dont tu peux former le portrait de ton amie en les rassemblant⁴⁵. » Ce sont les indices, glissés ici et là, qui permettent aux lecteurs de cerner l'autoportraitiste-épistolier.

La présentation de soi est susceptible d'être modulée par un récit « anecdotique de [la] vie quotidienne⁴⁶. » L'autoportrait et le récit de soi, souvent être mêlés l'un à l'autre, créent une image révélatrice de l'épistolier. Comme dans l'autoportrait épistolaire, le récit est « bref, fragmentaire, endémique⁴⁷. » Ces récits sont généralement « peu étoffés, prétextes à des digressions intimes et autres anamnèses, [ces microrécits viennent combler] la curiosité du destinataire⁴⁸. » Les récits concentrent l'identité « à travers une construction narrative tout entière fondée sur la centralité du moi⁴⁹. » Ce mouvement centripète contrebalance alors la dissémination, caractéristique de l'épanchement épistolaire⁵⁰.

Ces réalités, longuement étudiées par Diaz dans les correspondances traditionnelles, où un échange de lettres se produit, ne peuvent toutefois se traduire complètement dans le cas du *Roman d'un inversi-né*. Le peu de lettres envoyées par l'Italien, de même que l'écart temporel important entre ces missives impose une réflexion sur les lettres ne faisant pas partie de correspondances. L'on peut voir se profiler, dans celles de l'aristocrate, de nombreux traits importants de l'autoportrait épistolaire, similaires à ceux présents dans un échange épistolaire réciproque. Que

⁴² *Ibid.*

⁴³ *Ibid.*, p. 172.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 174.

⁴⁵ Manon Phlipon, cité dans Brigitte DIAZ, *Ibid.*, p. 175.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 181.

⁴⁷ *Ibid.*

⁴⁸ *Ibid.*

⁴⁹ *Ibid.*, p. 183.

⁵⁰ *Ibid.*

ce soit dans une présentation laconique d'antécédents familiaux⁵¹ ou dans les descriptions qu'il fait de lui-même, l'autopportraitiste-épistolier tente de reconduire chez autrui la façon dont il désire être perçu. Bien que l'Italien se révèle porteur d'un « des plus affreux vices qui déshonorent l'humanité » (*RI*, 15), ses propos sont régulièrement nuancés, puisqu'il ne croit pas ses actions mauvaises et ne devrait donc pas en être tenu responsable : « Et pourquoi aurais-je donc honte de ce que j'ai fait ? N'est-ce pas la nature qui a fait la première faute et me condamne à une stérilité éternelle ? » (*RI*, 47). L'homosexualité est souvent reléguée à un défaut de la nature, une erreur biologique ou génésique par le jeune Italien (et plus largement dans les discours de l'époque). Les parents du jeune aristocrate sont effectivement de deux « races⁵² » (*SRI*, 71) différentes : son père est d'origine espagnole et sa mère est juive. Ce mélange des races, sur lequel l'inversion sexuelle du jeune homme est rejetée, expliquerait l'erreur : « La nature a créé un être où des éléments disparates se sont réciproquement corrompus. Mais n'est-ce pas plutôt du choc de deux civilisations **également** corrompues que je suis né ? » (*SRI*, 131). L'ambivalence ressentie par l'aristocrate est palpable ; d'un côté il considère son orientation sexuelle comme une abomination, mais de l'autre il ne « veut ressentir aucun remords » (*SRI*, 145) de cette situation.

Son autopportrait porte la trace de son ascendance aristocratique. Effectivement, plusieurs références historiques, mythologiques et littéraires parsèment les pages du *Roman d'un inverti-né* :

En regardant ma mère [...] je pense toujours à votre Angèle de *La Curée*. C'est la même douceur, le même manque d'énergie, une faiblesse de caractère étonnante (*RI*, 17).

J'eus une violente admiration pour la Révolution française, et un jour, ayant trouvé un résumé de l'*Histoire des Girondins* de Lamartine, je le dévorai en quelques heures. J'en rêvais la nuit et ne cessais de vouloir parler de cette époque grandiose de l'histoire de France. Marie-Antoinette, Mme Élisabeth, la princesse de Lamballe furent mes grandes passions ; j'aimais moins les héros et les héroïnes populaires, ayant toujours eu une admiration sans bornes pour les héroïnes et les femmes malheureuses, habillées de velours et traînant des manteaux d'hermine (*RI*, 19).

Toutes mes pensées, tous mes enthousiasmes étaient plus pour les **héros** que les **héroïnes**. J'admirais beaucoup Hélène, Vénus et Andromaque, mais mon grand amour, ma grande admiration étaient pour **Hector**, pour **Achille** et **Pâris**, mais surtout le premier (*RI*, 20).

Ses connaissances de plusieurs langues – l'anglais, le français et l'italien, pour ne nommer que celles se retrouvant dans le manuscrit – et son intérêt pour l'histoire, la littérature et les arts

⁵¹ L'aristocrate élabore effectivement sur ses antécédents familiaux, rappelant son ascendance tant paternelle que maternelle, les liens que sa famille entretient avec d'autres membres influents, les réussites et échecs économiques de son père, etc.

⁵² Ce terme est ici repris du *Roman d'un inverti-né* et ne constitue en aucun cas une croyance ou une valeur de l'auteur de ce mémoire.

témoignent de l'éducation qu'il a reçue en raison de la fortune de sa famille. Il adopte une posture de non-initié dans ses lettres, en affirmant qu'il « écrit [...] sans doute d'une façon bien incorrecte » (*RI*, 16), et pourtant, ses écrits sont exempts de fautes et possèdent une valeur littéraire fort intéressante, en raison de l'éloquence et du style du jeune homme⁵³. Le savoir livresque que possède le jeune Italien, qui fait intervenir des auteurs contemporains et des personnages historiques et mythologiques, montre d'abord l'importance qu'il accorde à l'érudition. L'ensemble des lettres de l'aristocrate est pétri de connaissances culturelles, démontrant le caractère essentiel de ces connaissances pour le jeune homme. De plus, bien que certains hommes soient présentés parmi ses « grandes admirations », davantage de femmes figurent parmi les références littéraires ou historiques (Marie-Antoinette, Mme Élisabeth, Angèle, Hélène, Vénus, Andromaque). Une affinité plus importante est ressentie par l'épistolier pour les femmes aux destinées malheureuses, probablement en raison de sa propre différence avec les autres garçons.

L'intérêt que porte l'aristocrate à l'art et à la beauté est identifiable par les descriptions physiques du sergent et de sa propre personne, souvent traduites par un filtre artistique, potentielle déformation professionnelle de son éducation avec un peintre (*RI*, 26) :

Il me semble vous avoir parlé de mes **mains** qui sont véritablement **superbes** ; peut-être la plus belle chose que j'aie, mon teint et mes cheveux exceptés. [...] Un grand sculpteur qui, malheureusement, vient de mourir, et que j'ai connu, a voulu les mouler, et j'ai une copie de ce moulage dans ma chambre, posée sur un coussin de velours. La forme est **parfaite**, quoique **étrange** ; elle est longue et fluette, sans apparence de nœuds ou de muscles. Les doigts sont longs, larges à leur naissance, se terminent en forme de fuseau. Quoique d'une délicatesse inouïe et d'une finesse extrême, ils se terminent en forme **carrée** et il a fallu que je coupe dans cette forme mes ongles, qui ressemblent du reste à des pierres précieuses et sont d'un rouge vif, comme vernis, et qui passent, depuis leur demi lune blanche, à travers toutes les nuances du rose. (*RI*, 61).

Cette peinture digne d'un artiste pourrait potentiellement se retrouver dans les cahiers d'un peintre, tant elle est précise et permettrait de recréer ses mains incomparablement. Le choix du vocabulaire, fouillé, et la présentation de la forme particulière (et « parfaite ») des doigts démontrent le caractère essentiel des descriptions de l'Italien, qui crée des images vives. L'usage du coordonnant « et » établit du reste un désir de minutie dans la description. En agençant tant d'éléments, l'épistolier forme de longues phrases, dans lesquelles il insère plusieurs métaphores (« se terminent en forme de fuseau », « qui ressemblent du reste à des pierres précieuses ») qui suggèrent la complexité de sa pensée. Cette profondeur artistique se retrouve également dans

⁵³ Michael ROSENFELD, « Dossier génétique des *confessions* », *op. cit.*, p. 150.

l'objet dépeint par l'aristocrate : la main. En insistant sur celle-ci, soit la main qui écrit, l'épistolier semble suggérer, métaphoriquement, que la beauté physique, presque par osmose, se rend aussi à l'écriture. Cette dernière, recherchée et juste, pose l'importance de la main qui tient la plume et, par extension, de ce que la main pose sur le papier.

Par ailleurs, d'autres informations sur l'apparence physique de l'aristocrate apparaissent dans sa dernière lettre : « Depuis [le service militaire], j'ai crû de deux centimètres environ et ma poitrine mesure à présent 88 centimètres. Mon poids actuel est de 65 kilogrammes environ. » (SRI, 137). Les renseignements qu'il donne de son apparence couvrent l'entièreté de son corps, depuis la couleur de ses cheveux jusqu'à ses organes génitaux. Cette confiance sans bornes pour le destinataire s'explique notamment en raison du statut du médecin, destinataire de la *Suite du roman d'un inverti-né*, à qui s'adresse l'épistolier dans la dernière lettre : « Vous êtes un **savant**, et à ce titre, je veux bien me montrer à vous dans toute ma grâce physique et ma laideur morale. » (SRI, 71). Cette façon de se présenter, sous toutes ses coutures, rappelle le style médical, qui pose dans ses études l'ensemble des caractéristiques des patients, tant celles qui sont positives que celles qui sont négatives.

Outre l'homosexualité qui le définit du point de vue de ses attirances et pratiques sexuelles et de son aspect physique, l'Italien insiste sur l'aspect psychologique de sa personne, un autre volet de son autoportrait. Il se décrit comme une personne égoïste, passionnée et audacieuse (SRI, 75). Ce dernier trait, qui n'est pas explicitement développé par l'épistolier, est découvert par les anecdotes qu'il dévoile, permettant au lecteur de saisir cet élément de sa personnalité : « Enfin je me décidai, et [...] dans notre excitation et dans la griserie causée par le vin et le bruit que nous venions de faire, je prodiguai comme par plaisanterie les plus douces caresses et les mots les plus flatteurs. » (RI, 34). Dans ce récit, il hésite à approcher le sergent, son seul amour, mais se lancera dans une aventure qu'il sait interdite. Cette tergiversation s'explique par des craintes sur la différence de statut social entre les deux hommes, et perdure longtemps après sa relation avec le militaire : « Je crains bien à présent que l'amour du jeune militaire n'ait été que très bien **calculé** : un moyen de jouir de mon argent. » (RI, 50). L'Italien se montre tant narcissique qu'extrêmement conscient des événements qui l'entourent, notamment du fait que l'homosexualité était perçue, socialement, comme une « tare », un « poison », pour reprendre le titre de l'ouvrage de Lauphts.

Le portrait que présente l'épistolier de sa propre personne explore plusieurs facettes de sa vie, de son physique et de sa personnalité. Pourtant, cet aspect de la lettre ne semble pas accomplir sa

fonction auprès du docteur Laupts, le premier à réellement proposer une analyse du récit. Le texte épistolaire doit normalement reconduire chez le lecteur une image assez claire de la figure de l'épistolier. Laupts s'inscrit plutôt en décalage, percevant l'aristocrate en tant que sordide personnage, responsable de la mort du jeune militaire, premier véritable amour de l'Italien. Le médecin perçoit, justement, la malformation du jeune homme : « Intellectuellement, moralement, plus encore que par l'habitus, il est femme. [...] Sa première grande douleur, déclare-t-il, est d'avoir été astreint à porter le costume des garçons⁵⁴. » Ainsi, la lecture que Laupts propose n'est pas entièrement erronée, c'est dans les écrits de l'Italien qu'il puise ces informations. Toutefois, quand l'aliéniste affirme que l'aristocrate « ne tarde pas à séduire un jeune homme [le sergent] », et que « la chute de ce jeune homme nous paraît [...] explicable⁵⁵ », il semble que le médecin erre du côté des préjugés et des fausses affirmations. Il suffit de rappeler la réciprocité entre le couple retrouvé dans le récit de l'Italien pour s'en convaincre : « Nous nous séparâmes enfin, en nous promettant de nous aimer toujours, et de faire le possible pour rester toujours ensemble. » (*RI*, 35). L'analyse proposée par Laupts, filée entre de longues tirades théoriques sur l'inversion sexuelle, présente un portrait défiguré de l'épistolier italien ; l'autoportrait proposé par ce dernier n'aura pas l'effet escompté chez le docteur Laupts, qui va plutôt inventer un « monstre⁵⁶ » à partir des lettres.

2.1.3. « Miroir de soi⁵⁷ », portrait de l'autre

La lettre, comme ce fut souligné précédemment, participe d'un échange entre deux ou plusieurs personnes. Les épistoliers écrivent sur leur propre personne, mais le « discours sur soi est toujours lié à l'adresse à autrui⁵⁸. » Diaz, GUSDORF et MELANÇON abondent tous dans le même sens : la lettre est écrite pour autrui, mais « n'est jamais simplement unilatérale, d'un destinataire

⁵⁴ Dr LAUPTS, *Tares et Poisons, perversion et perversité sexuelles*, Paris, Georges Carré, 1896, p. 97.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 100.

⁵⁶ À ce sujet, voir l'article de Brandon CARROLL, « “The Insidious Presence That Speaks” : The Monster's Confession in the Roman d'un inverti-né (1896) » dans Margot IRVINE et Jeremy WORTH, *The Unknowable in Literature and Material Culture : Essays in Honour of Clive Thomson*, Newcastle-upon-Tyne, Cambridge Scholars Publishing, 2019, p. 38-53.

⁵⁷ Cette tournure est adaptée du « miroir de l'âme », qualificatif de la lettre au XVI^e siècle, tel que présenté par Gérard FERREYROLLES, *loc. cit.*, p. 10. On m'indique toutefois que l'image est fréquente et l'expression se retrouve notamment dans un collectif sur l'épistolarité dans l'Occident latin et vernaculaire du V^e au XV^e siècles, dont la référence se trouve ici. Dominique DEMARTINI, Sumi SHIMAHARA et Christiane VEYRARD-COSME (dir.), *La Lettre-Miroir dans l'Occident latin et vernaculaire du V^e au XV^e s.*, Paris, Institut d'études augustiniennes, 2018.

⁵⁸ Benoît MELANÇON, *loc. cit.*, p. 23.

à un destinataire, puis dans l'ordre inverse⁵⁹. » L'absence dans laquelle s'écrit la lettre (on n'écrit jamais avec le destinataire devant soi) provoque la représentation, chez l'épistolier, du portrait de l'autre : « les lettres sont le lieu d'une intense production imaginaire, où le lecteur [l'Italien, dans le cas du *Roman d'un inverti-né*] tente de donner à son destinataire [l'écrivain] un visage, une identité⁶⁰. » L'image qu'a l'aristocrate de ses destinataires justifie et régule ce qu'il transmet à ces derniers. La façon dont il peint ses destinataires donne à cerner la compréhension qu'a le jeune homme des écrits et des travaux de Zola et du Dr Lauppts.

C'est tant le désir de *s'exhiber*, pour reprendre la terminologie de Brigitte Diaz, que le souhait de devenir un personnage romanesque qui mène le jeune aristocrate à écrire au romancier Émile Zola. Ce choix n'est pas anodin. Dans l'œil de l'épistolier, Zola recherche la vérité et écrit sur les gens autour de lui et sur les problèmes qui affectent la société ; il cherche notamment des documents humains pour étoffer ses romans. Le « document humain » est le plus souvent, au XIX^e siècle, compris en tant qu'écriture et présente des observations recueillies par soi ou par autrui⁶¹. Les romanciers utilisent ces textes par souci de réalisme historique, ce qui leur permet aussi de « valoriser le privé plutôt que le public, retrouver l'être dans le fait⁶². » Les traces du présent sont recueillies par et pour les romanciers, qui sont les premiers à revendiquer l'usage des documents humains dans un souci d'objectivité, « pour que le roman devienne à son tour un document pour les lecteurs à venir⁶³. » Zola reconnaît ces qualités, et les utilise pour fonder le naturalisme. Il établit dès 1876 une définition du naturalisme dans laquelle le document humain tiendra une place centrale :

Veut-on savoir ce que c'est que le naturalisme ? Dans l'histoire, c'est l'étude raisonnée des faits et des personnages, la recherche des sources, la résurrection des sociétés et de leurs milieux ; dans la critique, c'est l'analyse du tempérament de l'écrivain, la reconstruction de l'époque où il a vécu, la vie remplaçant la rhétorique ; dans les lettres, dans le roman surtout, c'est la continuelle compilation des documents humains, c'est l'humanité vue et peinte, résumée en des créations réelles et éternelles⁶⁴.

L'Italien présente un portrait flatteur du célèbre auteur : « avec l'œil du savant et de l'artiste, [vous] saisissez et peignez si puissamment **tous** les travers, **toutes** les hontes, **toutes** les maladies

⁵⁹ *Ibid.*

⁶⁰ Judith LYON-CAEN, *op. cit.*, p. 113.

⁶¹ Marie SCARPA, « Le "document humain", entre littérature et ethnographie », dans Daniel FABRE et Marie SCARPA (dir.), *Le moment réaliste, Un tournant de l'ethnologie*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, coll. « EthnocritiqueS », p. 104.

⁶² *Ibid.*, p. 113.

⁶³ *Ibid.*

⁶⁴ Émile ZOLA, *Revue dramatique*, Paris, Le bien public, 30 octobre 1876, cité par Henri MITTERAND, « Le naturalisme théorique » dans Zola et le naturalisme, Paris, Presses universitaires de France, « Que sais-je ? », 2002.

qui affligent l'humanité. » (RI, 15). Il complimente Zola d'abord en lui accordant les épithètes de « savant » et d'« artiste » et ensuite en insistant sur la globalité de la vision du romancier : l'anaphore qui clôt cette phrase attire l'attention sur la totalité que parvient à peindre Zola dans son œuvre. De plus, les itérations de « tout » ont été soulignées graphiquement dans le texte du jeune épistolier, accentuant l'impact de l'anaphore. L'Italien affirme également, dans le « deuxième document », avoir tenté de cacher des informations, « par fausse honte, mais qui n'échappera [ent] certainement pas à votre œil clairvoyant [celui de Zola]. » (RI, 40). Ce nouveau compliment rappelle la perspicacité et l'aisance intellectuelle du romancier, dont le regard pénètre même les plus opaques secrets. L'aristocrate fait intervenir le célèbre écrivain de nombreuses fois dans son récit, parfois pour le louer (« dans cette terre par vous si merveilleusement décrite » (RI, 16)), parfois pour appeler sur soi de la compassion : « Peut-être me plaindrez-vous, le don des grands esprits étant de connaître et de comprendre le bien et le mal. » (RI, 46). Cette compréhension du travail exhaustif de Zola témoigne de l'appréciation de la posture zolienne et de l'esthétique naturaliste, tout en informant sur la vision de l'épistolier sur sa propre vie⁶⁵.

La première lettre qu'adresse l'aristocrate à Zola exprime le désir d'une communication et d'un échange qui transparait dès les premières lignes : « C'est à vous, Monsieur, qui êtes le plus grand romancier de notre temps [...] que j'envoie ces **documents humains**⁶⁶ si recherchés par les lettrés de notre époque. » (RI, 15). La mise en relief du « Monsieur », ainsi que la subordonnée relative, complimente Zola, tout en s'inscrivant dans les logiques épistolaires de la politesse. La personnalité de l'aristocrate contribue à magnifier le portrait du romancier, d'où l'aspect hyperbolique de l'éloge. L'épistolier révèle son affreuse maladie similaire au cas de Baptiste dans *La Curée* (1872) de Zola. Il adresse du même coup une critique au romancier, celle de ne pas inclure de personnes aux orientations sexuelles différentes dans son œuvre, de façon que la société puisse connaître ce mal et tenter de le guérir. C'est donc mû par un besoin de se dévoiler au romancier que l'épistolier s'adresse à Zola.

Le même sentiment semble l'habiter lors de la rédaction de la *Suite du roman d'un inverti-né*. Le plaisir de se retrouver entre les pages d'un livre, bien que ce ne soit pas un roman (SRI, 71), mais un ouvrage médical, motive cet ajout, qui vient corriger les impressions du médecin : « je tiens à vous dire, Monsieur, que vous tombez dans l'erreur quand vous insinuez que j'aime à

⁶⁵ Ce point particulier sera élaboré ci-bas.

⁶⁶ L'on souhaite rappeler que l'utilisation du gras permet d'identifier les mots soulignés dans le manuscrit.

m'habiller en femme. [...] Je puis vous assurer que **vous vous trompez étrangement**, car j'ai les hommes déguisés en femme EN HORREUR. » (*SRI*, 101). Cette nouvelle lettre, proposée entre autres pour pallier les difficultés de lecture qui transparaissent dans l'analyse de Laupts, vise alors une correction de la psychologie de sa propre personne et permet de montrer les difficultés de bien se dire dans une lettre. Le transfert des lettres au médecin Georges Saint-Paul (Laupts), et la réponse, sous forme de recueil médical, de ce dernier provoquent, comme nous le savons déjà, l'écriture de la *Suite du roman d'un inverti-né*. Dans celle-ci, l'épistolier témoigne de la lecture de *Tares et poisons* (1896) et réplique à l'aliéniste. Il brosse alors un portrait empreint de bienveillance du médecin : « Vous êtes un savant, Monsieur, et (ce que je devine par votre façon d'écrire) un homme aimable et indulgent » (*SRI*, 69). Cette perception module les informations qu'il transmet dans cette nouvelle lettre, puisque cette amabilité et indulgence permettent de croire que le docteur est un ami (*SRI*, 69). L'admiration qu'éprouve l'Italien pour Saint-Paul (Laupts) est moindre que celle qu'il a pour Zola, mais cela ne l'empêche pas de se dévoiler plus encore, pour assouvir la curiosité du savant, et satisfaire son besoin de s'épancher et de s'exhiber (*SRI*, 73). La construction du discours demeure toutefois similaire, l'aristocrate ayant remplacé un savant par un autre ; le qualificatif « savant » est en effet été utilisé tant pour le naturaliste que pour le docteur. Le médecin est construit par l'aristocrate en tant qu'homme d'honneur, qui respectera la discrétion demandée par ce dernier. Alors que le savant condamne l'inversion sexuelle, l'épistolier voit dans les études sur le sujet une avancée, une source de réconfort, qui le mène à faire confiance au docteur. Cette confiance transparaît dans les nombreuses révélations faites par l'épistolier au médecin, l'homme qui a publié les premières lettres, en omettant peu de détails personnels : « Comme tout malade qui voit dans un médecin un ami [...] je cherche à leur rendre service en leur montrant ce qu'ils cherchent péniblement et ce que je connais au contraire si bien : **par science innée**. » (*SRI*, 69). L'Italien n'hésite pas à confier davantage d'informations au médecin, en ne lui demandant que de la discrétion dans ce qui sera publié.

Le *Roman d'un inverti-né* et la *Suite du roman d'un inverti-né* voient la création de trois sujets textuels distincts⁶⁷, soit l'auteur anonyme, le romancier et le médecin — tous créés par la plume du jeune épistolier. Les informations contenues dans les lettres sur l'écrivain naturaliste et l'aliéniste sont moindres que celles sur l'aristocrate. Ce dernier est certes plus volubile sur sa

⁶⁷ Benoît MELANÇON, *loc. cit.*, p. 23.

propre personne ; il dresse néanmoins un portrait des deux hommes, tout en démontrant une lecture particulière de leurs livres (romans et/ou recueils médicaux). L'aristocrate, en se construisant en figure de lecteur, légitime la conversation écrite qu'il a avec le romancier et le médecin : il s'instaure en tant qu'informant, instruit sur les travaux et recherches des deux hommes, et disposé à les renseigner sur des sujets qu'ils ne connaissent pas. De ce fait, il se place presque sur un pied d'égalité avec eux ; il est savant, par savoir inné, sur l'homosexualité (qu'il ne nommera pas comme tel) et eux sont savants dans la recherche médicale et sociale.

2.2. La lettre à l'écrivain

Les lettres qu'écrivent les lecteurs, anonymes et ordinaires, aux écrivains participent d'une traduction de l'expérience bouleversante de la lecture de leur roman⁶⁸. Elles sont le prolongement logique de cette nouvelle compréhension sociale proposée par le texte, qui « ausculte les plaies sociales⁶⁹ » du XIX^e siècle. Les diverses problématiques sur lesquelles les romanciers écrivent rejoignent leurs lecteurs, et les motivent à traduire les difficultés rencontrées dans le langage du roman. Judith Lyon-Caen⁷⁰, dans une fine analyse historique, examine ces récits de soi, constitués de centaines de lettres adressées à des écrivains du XIX^e siècle, pour montrer de quelles façons les épistoliers, souvent d'origine modeste et ordinaire, expriment leur vécu. Elle affirme que les vérités et pratiques révélées par les romans réalistes provoquent un besoin d'épanchement⁷¹, notamment en raison de « la manière dont le roman donne à ces individus des mots pour formuler l'expérience vécue — ou rêvée⁷². » Cette reprise du vocabulaire, du style du romancier de même que le médium utilisé par ces lecteurs ordinaires empêchent les historiens et les chercheurs en littérature de considérer les lettres en tant que documents humains, notamment en raison des postures et tournures imposées par la pratique épistolaire⁷³. Il est fort probable que les auteurs de lettres à l'écrivain aient exagéré certains détails, tellement cette forme littéraire « est traversée par

⁶⁸ Judith LYON-CAEN, *op. cit.*, p. 89.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 163.

⁷⁰ Judith Lyon-Caen est historienne et s'intéresse particulièrement à la littérature et ses impacts dans l'histoire. Son premier livre, issu d'une thèse déposée en 2002, s'intéresse aux lettres reçues par Balzac et Sue en réponse à leurs romans.

⁷¹ *Ibid.* p. 191.

⁷² *Ibid.*, p. 192.

⁷³ *Ibid.*

des stratégies de séduction et d'apitoiement⁷⁴. » Certes, l'Italien, Zola et le Dr Lauppts ont pu considérer ces lettres en tant que documents, mais notre œil contemporain nous empêche de partager cette considération.

La pratique de la lettre à l'écrivain est placée sous le signe de l'impossible : écrire au romancier constitue une transgression des normes sociales⁷⁵. En raison de la gloire des écrivains, l'obscurité relative des épistoliers les place devant une situation intenable, d'autant plus qu'il n'existe aucun modèle, tant dans les anthologies que dans les manuels épistolaires, pour une lettre adressée à un célèbre auteur de la part d'un lecteur inconnu. Cette communication mène l'épistolier à se dire et à se dévoiler au romancier par une série de procédés propre à la fois à la lettre et au roman. Brigitte Diaz affirme que la lettre conserve en mémoire sa forme, ses particularités, à travers le temps⁷⁶, et les épistoliers ordinaires n'échappent pas à cette tendance. Ce qui change dans ce style de lettre, c'est l'utilisation d'un vocabulaire propre au romancier à laquelle la lettre est dédiée : « Les lettres de lecteurs sont écrites dans une langue mimétique des romans, ce qui s'explique tant par la fascination exercée par ces textes que par le désir des épistoliers d'apparaître comme de bons lecteurs⁷⁷. » Cette identification au langage du roman se produit d'abord en raison d'une forte identification avec les personnages ou les péripéties du roman. Parfois, et en raison d'une identification partielle ou incomplète, les épistoliers effectueront des bricolages, en utilisant des références littéraires à plus d'un auteur, plus d'un roman pour « se [définir] tantôt “ avec ” tantôt “ contre ” ou “ à distance ” du roman⁷⁸. » C'est exactement ce que fera l'Italien ; l'absence de personnages le représentant constitue l'une des raisons le poussant à s'exprimer, à écrire à Zola et à lui demander de faire preuve de courage pour mettre de l'avant le vécu d'un pan de la population jusque-là ignoré.

2.2.1. Un roman naturaliste ?

Le choix d'écrire au romancier naturaliste s'explique en raison de son intérêt à la fois pour la littérature, la science et les problématiques sociologiques exposées dans les romans de Zola. Ce

⁷⁴ *Ibid.*

⁷⁵ *Ibid.*, p. 129.

⁷⁶ Brigitte DIAZ, *op. cit.*, p. 15.

⁷⁷ Judith LYON-CAEN, *op. cit.*, p. 192.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 198.

choix influence la manière d'écrire de l'aristocrate italien, sa façon d'exprimer ce qu'il vit. L'hypothèse soumise suit le travail réalisé par Lyon-Caen, qui suggère, comme ce fut déjà soulevé, que la lecture des romans permet aux lecteurs de formuler leur expérience⁷⁹. Il est nécessaire de souligner, d'abord, que les lettres de l'aristocrate ne sont pas des romans, malgré le titre que leur a apposé Lauptz. Le narrateur, omniscient chez Zola, ne l'est pas dans les écrits épistolaires anonymes. Racontant sa propre vie, l'Italien est un narrateur autodiégétique et élabore de son point de vue les événements entourant son éducation et sa vie amoureuse et sexuelle. Néanmoins, comme Lyon-Caen le souligne, les lettres à l'écrivain se caractérisent par la reprise ou l'imitation de certaines figures du roman, dans ce cas-ci des romans naturalistes de Zola.

i. Le roman expérimental de Zola

Les ressemblances avec les œuvres de Zola sont d'autant plus étroites que le regard se porte sur l'idéal du romancier, soit la forme du roman naturaliste, dont la méthode sera explicitée dans le *Roman expérimental* (1880) ; la définition du naturalisme proposée par Émile Zola est presque complètement reprise par l'Italien dans son récit de vie. En 1876, Zola définit le naturalisme en tant qu'

étude raisonnée des faits et des personnages, la recherche des sources, la résurrection des sociétés et de leurs milieux ; [...] dans les lettres, dans le roman surtout, c'est la continuelle compilation des documents humains, c'est l'humanité vue et peinte, résumée en des créations réelles et éternelles⁸⁰.

Il propose d'acquérir le vrai par une méthode, qui se découvre « par une démarche analogue à celle de l'homme de science [et s'expose] sans considération des dogmes [et] des rhétoriques⁸¹. » Il indique que le romancier, à la manière « d'un observateur et d'un expérimentateur, fait mouvoir les personnages dans une histoire particulière, pour y montrer que la succession des faits y sera telle que l'exige le déterminisme des phénomènes mis à l'étude⁸². » Cette méthode permet de concevoir non seulement les romans de Zola, mais également les lettres de l'Italien : en raison du niveau d'éducation de l'aristocrate, l'on peut concevoir une connaissance de la majorité des écrits de Zola, incluant les textes non romanesques, dont le *Roman expérimental*.

Le *Roman d'un inverti-né* et la *Suite du roman d'un inverti-né* sont pétris par le vocabulaire programmatique de l'esthétique naturaliste : l'Italien envoie ces « documents humains » dans

⁷⁹ *Ibid.*, p. 192.

⁸⁰ Émile ZOLA, « Revue dramatique », *Le Bien public*, Paris, 30 octobre 1876.

⁸¹ Henri MITTERAND, « Le naturalisme théorique », *Zola et le naturalisme*, Paris, Presses universitaires de France, « Que sais-je ? », 2002, p. 25.

⁸² Émile ZOLA, *Le Roman expérimental*, Paris, Eugène Fasquelle « Bibliothèque-Charpentier », 1902 [1880], p. 7.

lesquels il affirme connaître le « mal perfide [l’homosexualité] qui [le] poursuit [...] **par science innée**. » (*SRI*, 69). Par « science innée », l’aristocrate renvoie entre autres à la conception zolienne de l’hérédité (et par conséquent de l’inversion) ; dans le dernier tome des *Rougon-Macquart*, soit *Le Docteur Pascal*, Zola présente une conception de l’hérédité et de son pendant, l’innéité : « Il [Pascal] était parti du principe d’invention et du principe d’imitation, l’hérédité ou reproduction des êtres sous l’empire du semblable, l’innéité ou reproduction des êtres sous l’empire du divers⁸³. » Il décrit l’innéité par l’apparition d’un être « nouveau, ou qui paraît tel, et chez qui se confondent les caractères physiques et moraux des parents, sans que rien d’eux semble s’y retrouver⁸⁴. » La « science innée », c’est donc la combinaison de plusieurs caractéristiques nouvelles, sans origines précises dans l’ascendance d’une personne. L’aristocrate commente justement les observations envoyées à Zola dans la lettre adressée au médecin : « j’envoyais jadis à M. Zola ce qu’il vous a plu de nommer un **roman** — et qui est bel et bien une **histoire** — j’adresserai à présent à **vous**, Monsieur, quelques observations sur moi-même et sur mes ascendants. » (*SRI*, 69). Le support nouveau sur lequel il reçoit les commentaires autour du *Roman d’un inverti-né* motive le changement d’appellation de cette *suite*, bien qu’elle demeure une histoire et que « observation » soit un terme utilisé par Zola. Le cheminement méthodique de l’aristocrate, bien qu’entrecoupé de quelques retours en arrière (par *fausse honte*, rappelons-le), tient également de cette méthodologie mise de l’avant par l’écrivain naturaliste : le jeune homme procède par étapes, d’abord avec sa naissance, son enfance, ses premières amours, son ascendance et l’hérédité (la question de la *race*).

L’Italien décrit sa famille dans sa première lettre à Zola, en construisant la figure de ses parents de la même façon que sont présentés les parents de Maxime, Angèle et Aristide Saccard dans *La Fortune des Rougon* et dans *La Curée* :

Ma mère fut très jolie dans sa jeunesse, quoique sortant d’une famille **très laide et vulgaire**. Elle a toujours eu **peu** d’esprit et je reproche toujours à mon père de s’être allié à une famille si laide et avec si peu de distinction. Il me dit qu’il était très jeune alors et ne comprenait pas beaucoup l’importance qu’il faut donner à un mariage.

En regardant ma mère qui, à cinquante-cinq ans, est encore d’une jolie taille, quoique sa figure se soit gâtée, je pense toujours à votre **Angèle** de *La Curée*. C’est la même douceur, le même manque d’énergie, une faiblesse de caractère étonnante — elle ne peut lire une petite anecdote sentimentale sans pleurer ; elle a peu de mémoire et sa seule excuse est sa grande bonté. (*RI*, 17-18).

⁸³ Émile ZOLA, *Le Docteur Pascal*, Paris, Le livre de poche, 2004 [1893], p. 87-88. Notons que ce livre est paru quelques mois avant l’envoi de la lettre de l’aristocrate au Docteur Lauphs.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 88.

Angèle est décrite dans le premier roman des *Rougon-Macquart* comme « une blonde molle et placide⁸⁵ » sans « volonté et [dont] on pouvait disposer [...] comme d'un meuble⁸⁶. » Elle mène, à Paris, « une vie effacée et heureuse⁸⁷ », comme la mère de l'aristocrate, toutes deux étant d'un « caractère très doux et très bon, simple et aimable. » (SRI, 117). Zola décrit qu'Angèle « acceptait la misère avec cette mollesse de femme chlorotique⁸⁸ », qu'elle mourut comme elle avait vécu, mollement, s'effaçant dans la mort, après s'être effacée dans la vie⁸⁹. » Ce traitement de la figure de la mère de Maxime est fort comparable au portrait dont dresse l'Italien de la sienne, qui développe, pour la décrire, un champ lexical de la faiblesse : « manque d'énergie », « faiblesse de caractère », « peu de mémoire ». Comme Angèle, la mère de l'aristocrate semble effacée, oubliable. Le père de l'épistolier ressemble, quant à lui, à un jeune Aristide, insoucieux de son avenir : « Il me dit qu'il était très jeune alors et ne comprenait pas beaucoup l'importance qu'il faut donner à un mariage. » (RI, 17). Dans *La Fortune des Rougon*, Aristide n'a pas clairement développé de conscience face à son avenir : « Aristide se laissa marier. À cette époque, il ne voyait pas clairement dans ses ambitions ; la vie de province ne lui déplaisait pas ; il se trouvait à l'engrais dans sa petite ville, mangeant, dormant, flânant⁹⁰. » En vieillissant, tout comme Aristide, le père de l'aristocrate se montre très persévérant dans l'atteinte de ses objectifs : « même dans les moments où la fortune semblait l'abandonner, il ne s'est pas laissé décourager et a su ressaisir la fortune. » (RI, 16).

La lettre adressée au Dr Laupts revisite certains de ces passages, avec la légèreté et les divagations permises par le genre épistolaire, tout en conservant une structure assez scientifique :

Mes frères sont sains, bien portants et robustes. L'ainé tient de la famille de mon père, il a les yeux bleu foncé et durs de grand-maman, il est d'un caractère d'un égoïsme féroce, sec, hautain et antipathique. Il est TRÈS bien de sa personne mais son moral n'a rien d'attrayant — *un pallone pieni di vento*⁹¹, disait de lui mon père. [...] Mon second frère est tout italien et méridional, d'un caractère expansif et gai qui le fait aimer de tous ceux qui le connaissent et l'approchent. [...] Mon troisième frère a, heureusement pour lui, perdu sa femme qui était ennuyeuse et triste et il — au moins il le dit — ne se remariera **jamais**. Ce dernier frère vient en ligne directe de **l'Orient**, il est court et trapu comme un bas-relief assyrien et assez disgracieux de sa personne. (SRI, 119).

⁸⁵ Émile ZOLA, *La Fortune des Rougon*, Paris, Le livre de poche, 2004 [1871], p. 126.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 127.

⁸⁷ Émile ZOLA, *La Curée*, Paris, Le livre de poche, 1996 [1872], p. 80.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 75.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 92.

⁹⁰ Émile ZOLA, *La Fortune des Rougon*, *op. cit.*, p. 126.

⁹¹ « Un ballon rempli d'air » en italien.

Cette description aurait très bien pu se retrouver dans un des romans de la série des *Rougon-Macquart*, si ce n'est des personnages qui diffèrent⁹². La description que fait l'Italien de ses frères met d'abord l'accent sur leur apparence, en accordant une attention spéciale à l'aspect héréditaire de leur physique. Il présente leurs qualificatifs physiques, écrivant à propos des « yeux bleu foncé et durs » de son aîné, de l'aspect méridional et italien de son second frère et de son physique disgracieux — « court et trapu », d'allure assyrienne. L'épistolier dévoile le caractère psychologique de sa fratrie. Le plus âgé est décrit durement – égoïste, sec, antipathique –, et le jeune aristocrate fera même intervenir les paroles de son père, en italien, pour le qualifier. Il n'aura, pour le second, que de bons mots : « un caractère expansif et gai qui le fait aimer de tous. » Finalement, le dernier frère est présenté en quelques mots et il appert que son moral ressemble à son physique. L'Italien commentera, pour ce dernier frère, la perte de sa femme, suggérant que le trépas de cette dernière « ennuyeuse et triste » constitue une bonne nouvelle pour la famille.

ii. Le cas médical

Les lettres de l'aristocrate italien partagent plusieurs caractéristiques avec la forme du « cas » médical, autre composante du roman expérimental : « le mot “cas” est aussi commun en médecine que sont rares les réflexions sur ce qu'il désigne⁹³. » Ce terme, inspiré de domaines étrangers à la médecine, notamment la grammaire, apparaît commun dans l'usage médical, sans que rien ne le caractérise particulièrement⁹⁴. Une première tentative de détermination du *cas* par le chirurgien et médecin Fournier de Pescay, en 1813, désigne le cas en tant qu'« affection *ou* remarquable *ou* inopinée, qui fixe l'attention, *soit* par elle-même, *soit* relativement à l'individu chez lequel elle est développée. C'est une maladie particulière, *ou bien* c'est une circonstance

⁹² « À seize ans, Antoine était un grand galopin, dans lequel les défauts de Macquart et d'Adélaïde se montraient déjà comme fondus. Macquart dominait cependant, avec son amour du vagabondage, sa tendance à l'ivrognerie, ses emportements de brute. Mais, sous l'influence nerveuse d'Adélaïde, ces vices qui, chez le père, avaient une sorte de franchise sanguine, prenaient, chez le fils, une sournoiserie pleine d'hypocrisie et de lâcheté. [...] Chez Ursule, au contraire, la ressemblance physique et morale de la jeune femme l'emportait ; c'était toujours un mélange intime ; seulement la pauvre petite, née la seconde, à l'heure où les tendresses d'Adélaïde dominaient l'amour déjà plus calme de Macquart, semblait avoir reçu avec son sexe, l'empreinte plus profonde du tempérament de sa mère. [...]

En face des deux bâtards, Pierre semblait un étranger, il différait d'eux profondément, pour quiconque ne pénétrait pas les racines mêmes de son être. Jamais enfant ne fut à pareil point la moyenne équilibrée des deux créatures qui l'avaient engendré. » Cette cascade de paragraphes est tirée de Émile ZOLA, *La Fortune des Rougon*, *op. cit.*, p. 104-105.

⁹³ Juan RIGOLI, « “Cas” et “cas rares” au XIX^e siècle », dans Paolo TORTONESE (dir.), *Le Cas médical, entre norme et exception*, Paris, Classiques Garnier, 2020, p. 17.

⁹⁴ Consulter l'article de J. Rigoli sur la confusion entre « cas » et « cas rares ».

survenue dans une maladie⁹⁵. » Inscrite dans le *Dictionnaire des sciences médicales, par une société de médecins et de chirurgiens*, cette notice des « cas rares » mène Fournier de Pescay à une définition du cas, alambiqué, contradictoire. Effectivement, ce dernier définit le cas par une série de possibilités ; remarquable *ou* inopiné, intéressante *soit* selon les caractéristiques de la maladie, *soit* selon les qualités du malade. Notons, pour l’instant, l’ambivalence du terme, qui désigne à la fois, et de façon contradictoire, « le commun et le rare, la manifestation individuelle du spécifique et l’anomalie inclassable, un objet de savoir et de curiosité⁹⁶. » Par ailleurs, Claude Bernard, auteur de *l’Introduction à l’étude de la médecine expérimentale*, dont s’inspire Zola pour le roman expérimental, utilise également le terme « cas » dans une acception commune : « cas d’individus atteints de la même maladie⁹⁷ », « des cas de mort et des cas de guérison⁹⁸ », « un cas particulier de l’état physiologique⁹⁹ ». Il croit davantage à la publication des différents cas qu’aux statistiques et autres données générales sur les cas médicaux : « Ce qui veut dire que la loi des grands nombres n’apprend jamais rien pour un cas particulier. [...] Je ne comprends pas qu’on puisse arriver à une science pratique et précise en se fondant sur la statistique¹⁰⁰ ». Bernard considère le cas non pas en tant qu’acception généralisée, mais justement pour l’unicité des caractéristiques d’un cas en particulier. Ainsi, tant chez Fournier de Pescay que chez Bernard, le cas ne mérite pas de définition précise, privilégiant plutôt une acception plus générale de « maladie considérée dans le sujet particulier qui en est affecté¹⁰¹. »

Le *Roman d’un inverti-né*, tout comme la *Suite du roman d’un inverti-né*, comporte certainement des caractéristiques du cas ; l’histoire de l’épistolier intègre, par sa description de l’homosexualité, le grand univers des « cas » médicaux. Une particularité du récit de l’Italien réside dans l’aspect fortement psychologique de son cas, avec des manifestations tant intellectuelles que physiques :

Je n’avais plus aucune honte en ce moment et lui-même semblait pleinement heureux. Il poussait de longs soupirs de plaisir et de satisfaction. Après nous être levés [lavés] et habillés soigneusement, je me regardai dans le miroir. Je fus frappé de l’étrange et presque effrayante beauté que j’avais en ce moment. Mon visage était empourpré, mes lèvres rouges comme du sang, mes yeux brillaient de tout

⁹⁵ *Ibid.*, p. 23. Je souligne ici l’ambiguïté de la définition.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 33.

⁹⁷ Claude BERNARD, *Introduction à l’étude de la médecine expérimentale*, Paris, J. B. Baillièrre et fils, 1865, p. 257.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 192.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 128.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 193.

¹⁰¹ Émile LITTRÉ, *Dictionnaire de la langue française*, tome premier, Paris, Hachette, 1873, p. 498, cité par Juan RIGOLI, *loc. cit.*, p. 20.

leur plus bel éclat. J'étais fier de moi-même, du plaisir que j'avais donné et de celui que j'avais reçu.
(*RI*, 43).

L'aristocrate, dans ses lettres, donne accès à la fois à ses relations physiques avec d'autres hommes, et à ses pensées et à ses réflexions. La perception qu'il a de lui-même après son premier acte sexuel avec le Capitaine est révélatrice des multiples changements que cette découverte modifie en lui. Il présente la particularité de son initiation sexuelle, les modifications en son for intérieur et les impacts à plus long terme. Le jeune épistolier rejette sur le Capitaine les sources de sa corruption morale : « vous ne comprendriez certainement pas comment un jeune homme de dix-neuf ans, aussi complètement vierge, ait pu corrompre aussi aisément un homme de vingt-cinq ans qui connaissait déjà plusieurs femmes. » (*RI*, 40). Ses relations sexuelles et son initiation par le très savant Capitaine l'ont projeté dans une vie de débauche et d'amours impropres avec d'autres hommes, ont mené à la corruption d'hommes qui auparavant ne l'étaient pas.

De la même façon, l'aristocrate explique les différents éléments qui laissent déjà présupposer, à un jeune âge, sa sexualité non conventionnelle. Une « première grande douleur » (*RI*, 19) qu'exprime l'Italien concerne les vêtements féminins qu'il portait jeune et qu'on lui retira abruptement pour remplacer les petites robes par « des culottes et une petite jaquette. » (*RI*, 18). Il exprime cette blessure par l'impression qu'on lui retire ce qu'il était destiné à porter. Il explique ses désirs particuliers, les met en relation avec d'autres événements de sa vie et parvient à brosser un portrait à la fois de sa propre personne et des envies qui le prennent, ses pulsions sexuelles contraires à la norme. Il s'analyse comme un cas médical, avec acuité, en insistant sur l'individualité de la maladie dans sa vie, contrairement aux autres victimes de l'homosexualité. Son cas est remarquable et celui des autres n'est que banal, voire ignoble : l'aristocrate dédaigne les autres hommes homosexuels, les considérant inférieurs dans leur approche de leur maladie.

iii. La réponse au médecin

Bien que les lettres envoyées à Zola et à Laupps aient été considérées dans leur ensemble jusqu'à maintenant, quelques différences sont observables entre les deux. En s'adressant au médecin, l'Italien établit avec lui une correspondance, certes très courte. En raison de cette correspondance, le registre langagier de l'aristocrate est légèrement modifié, pour mieux répondre à l'aliéniste. Le recueil *Tares et poisons* remplace ici la lettre qui aurait répondu à ce que le médecin a nommé le *Roman d'un inverti-né*. Ainsi, l'ensemble du recueil – et non seulement les

commentaires portant directement sur les premières lettres de l'épistolier – est pris en compte par le jeune homme dans sa réponse de septembre 1896, qui sera intitulé la *Suite du roman d'un inverti-né*. Cette *Suite* s'adresse très certainement au médecin, mais répond à l'ensemble du recueil *Tares et poisons* : « Je n'ai cessé d'être vierge [...] et le resterai toujours. **Que M. Raffalovich ne craigne rien de ce côté-là !** » (SRI, 79). Les analyses et les réflexions de ce savant homosexuel¹⁰² se retrouvent effectivement dans le recueil de Laupts, qui fait intervenir les pensées de quelques chercheurs (Krafft-Ebing, Raffalovich, Moll) pour justifier ses propres théories. Ce dernier discours sur les causes de l'inversion, sur les circonstances qui donnent naissance aux invertis occasionnels, masculiformes ou féminiformes, avec un cerveau féminiphile ou masculiphile. Rejoignant Krafft-Ebing, Laupts considère que l'hérédité, et plus particulièrement les altérations de « la pureté des races » constitue une raison importante, sinon essentielle, de l'inversion sexuelle, comme l'exprime, lui aussi, l'Italien : « Vous laissez entendre que les études sur le croisement des races seraient fort intéressantes, je puis vous en dire quelque chose. [...] **Nous sommes ce que nous font nos parents.** » (SRI, 71-73) L'aristocrate consacre alors plusieurs pages à sa généalogie, ajoutant aux observations précédemment contenues dans *le Roman d'un inverti-né* des considérations sur sa grand-mère maternelle et ses pulsions très masculines (SRI, 103-119). L'écriture de l'Italien dans cette dernière lettre est donc informée par le recueil de Laupts.

Dans la *Suite du roman d'un inverti-né*, l'épistolier interpelle l'aliéniste aussi souvent qu'il s'adressait à Zola, sans pour autant changer la forme de son texte. Effectivement, il serait mal avisé que de considérer la *Suite du roman d'un inverti-né* en tant que texte médical ; la dernière lettre du jeune aristocrate s'inscrit dans les mêmes logiques narratives, identitaires et héréditaires que le *Roman d'un inverti-né*. Le titre de la dernière lettre appuie également cette observation : l'on considère les lettres suffisamment similaires pour les associer au même genre. Le plus important changement dans cette lettre au médecin, hormis le nouveau destinataire, demeure l'attitude plus assurée de l'épistolier : « Mon esprit est de même : je sais désormais ce que je suis et ce que je veux, j'en ai pris mon parti et je cherche dans la vie tout le bonheur que je puis trouver,

¹⁰² Raffalovich est effectivement un homme homosexuel, ayant le privilège d'écrire sur ce qu'il vit, l'abordant d'un point de vue scientifique et littéraire. Pour davantage d'informations, voir Patrick CARDON, *Discours littéraires et scientifiques fin-de-siècle : la discussion sur les homosexualités dans la revue Archives d'anthropologie criminelle du Dr Lacassagne, 1886-1914 : autour de Marc-André Raffalovitch*, Paris, Orizons, 2008.

sans m'inquiéter du reste. » (SRI, 75) Cette nouvelle posture montre l'évolution du jeune homme, une maturité qu'il ne possédait pas quelques années plus tôt.

La réponse de Laupts provoque toutefois chez le jeune aristocrate une réponse inconstante, parfois incompatible avec cette confiance audacieuse de son identité sexuelle. Effectivement, Laupts affirme dans *Tares et poisons* que la responsabilité de la mort du sergent, le premier amant de l'Italien, appartient justement à ce dernier¹⁰³. Contrairement à d'autres moments, où l'Italien se montre revendicateur, ouvert à son identité différente, l'épisode de la mort de son amant semble l'avoir marqué de façon particulière. Là où l'on s'attend à ce qu'il revendique la naturalité de ces désirs non socialement acceptés, comme il l'a d'ailleurs fait longuement, il accepte ici la condamnation du médecin et se considère comme responsable de la mort du sergent¹⁰⁴.

iv. Posture de l'écriture

Un des aspects fort intrigants de l'écriture de l'Italien est que celle-ci déroge à certaines normes établies de la lettre à l'écrivain, en raison d'un éthos assez différent des autres lecteurs ordinaires. José Luis Diaz affirme que les lettres à l'écrivain « mettent naturellement l'accent sur leur destinataire¹⁰⁵. » Selon lui, la lettre adressée au romancier n'est qu'une excuse pour l'épistolier de se mettre soi-même à l'épreuve :

Leurs rédacteurs veulent lui [à l'écrivain] faire des remarques d'ordre stylistique, l'inviter à traiter un sujet donné dans ses œuvres futures, l'informer (non sans perversité parfois) de ce que la rumeur publique dit de lui, lui apporter un soutien moral ou même financier ou encore vérifier la conformité de l'homme et de l'écrivain et la noblesse de son âme. Mais, par ricochet, c'est aussi et d'abord à eux-mêmes qu'ils s'adressent par ces missives envoyées à leur *alter ego* de prédilection. C'est eux-mêmes qu'ils mettent à l'épreuve par ce détour épistolaire. [...] L'écrivain devient ainsi une sorte de factotum, censé pouvoir remplir tous les vides du sujet : une prothèse universelle propre à combler l'infini de son manque à être¹⁰⁶.

Brigitte Diaz suggère ce même détour par l'autre, que la lettre autorise, voire qu'elle oblige : l'exercice épistolaire permet de tirer « le double bénéfice d'un dialogue avec l'autre et d'un entretien avec soi¹⁰⁷. » Autoréflexive, la lettre est centrée sur le moi, dans la mise en scène, l'exploration, l'identification, l'archivage et la construction de l'identité de l'épistolier¹⁰⁸. Judith

¹⁰³ Dr LAUPTS, *op. cit.*, p. 100.

¹⁰⁴ Cette mort sera explorée dans le chapitre suivant.

¹⁰⁵ José-Luis DIAZ, « Cher auteur... », dans José-Luis DIAZ (dir.), *Textuel*, « Écrire à l'écrivain », n° 27, février 1994, p. xv.

¹⁰⁶ *Ibid.*

¹⁰⁷ Brigitte DIAZ, *op. cit.*, p. 81.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 84.

Lyon-Caen affirme, quant à elle, que les lettres adressées à Balzac et à Sue constituent une demande d'aide : « La plupart des récits de vie insérés dans les courriers [...] viennent à l'appui d'une demande d'aide : aide matérielle le plus souvent, sous forme de recommandations ou d'argent, aide parfois simplement morale — un conseil, un mot de réconfort¹⁰⁹. » Ces différentes conceptions de la lettre à l'écrivain suggèrent une posture empreinte de compréhension de l'autre et de soi. Les épistoliers, et plus souvent les épistolières, s'adressent aux romanciers dans un état assez chaotique, « [livrant] à chaud les émotions de leur lecture¹¹⁰. » Cette posture, bien qu'en partie présente chez l'aristocrate italien, ne le représente pas complètement.

Effectivement, les images de soi, l'éthos que projette l'Italien diffèrent de celles attribuées normalement aux épistoliers auteurs de lettres à l'écrivain. L'aristocrate se dépeint plutôt en tant que narcissique invétéré : « Ce que je puis vous dire, c'est que je suis plus égoïste que jamais » (*SRI*, 75). Quelques pages plus loin, il se représente en tant qu'œuvre : « Et maintenant, Monsieur, après l'œuvre, passons un peu en revue ceux qui l'ont construite. » (*SRI*, 103). Les lettres qu'il écrit, bien qu'elles tentent de décrire les membres de sa famille, finissent toujours par revenir à sa propre personne. Quelques pages plus loin, affirmant avoir révélé tout ce qu'il avait à dire, il discourt encore sur sa propre personne sur plusieurs feuillets¹¹¹. Il ne se concentre sur ses destinataires qu'à quelques moments, la première page du *Roman d'un inverti-né* et celle de la *Suite du roman d'un inverti-né*, et quelques paragraphes par-ci par-là. Il commente, avec beaucoup de flatteries, l'écriture de Zola, son œil de fin observateur, mais ne le fait que pour mieux s'intéresser à sa propre personne : « Tout cela [les remarques sur Baptiste, le personnage homosexuel dans *La Curée*] est très **commun** et très **dégoûtant** et n'a rien à faire avec la confession que je vous envoie. » (*RI*, 15). L'Italien aime s'entendre parler, se relire, et le fait admirablement tout au long des nombreuses pages que contiennent le *Roman d'un inverti-né* et la *Suite du roman d'un inverti-né*.

Dans la même logique, il n'écrit pas pour commenter ses lectures. Il discute de certaines lectures, surtout celles qui l'interpellent, mais ne s'adresse à Zola que pour critiquer l'absence de représentativité homosexuelle dans son œuvre. Ses remarques et impressions sont bien méditées, réfléchies et transmises pour faire part d'une déception vécue en raison du manque de

¹⁰⁹ Judith LYON-CAEN, *op. cit.*, p. 208.

¹¹⁰ Brigitte DIAZ, « À l'écrivain George Sand, à Nohant, par La Châtre... », dans José-Luis DIAZ (dir.), *Textuel*, « Écrire à l'écrivain », n° 27, février 1994, p. 92.

¹¹¹ Il s'étend sur exactement cinq pages manuscrites (neuf pages dactylographiées dans le recueil de M. ROSENFELD).

représentativité ressentie. L'Italien déplore l'absence de personnages homosexuels dans la littérature contemporaine. Dans sa première lettre (le deuxième document), il apprend à Zola la raison de ses lettres, soit une passion renouvelée pour un homme de son passé :

P.S. Savez-vous, Monsieur, ce qui m'a poussé à vous écrire ici, où je suis pour le jubilé du S.P. ? — C'est la rage et l'envie que j'ai éprouvées en revoyant un jeune homme de la plus parfaite et auguste beauté, pour lequel j'ai eu jadis la plus idéale passion et auquel je n'ai jamais parlé et ne parlerai **jamais**. Je l'aime tant que je le hais et voudrais le savoir mort, pour qu'il ne fût jamais à personne. Avez-vous soupçonné martyr pareil ?

Ainsi, contrairement aux affirmations de Diaz et de Lyon-Caen, ces lettres du jeune homme ne découlent pas d'une expérience de lecture bouleversante, mais plutôt d'un découragement devant l'insuffisance de la littérature à dire les nouvelles identités : « Cependant, avoir été à côté d'Hyacinthe, le doux ami d'Apollon, d'Alexis, le bel amant de Virgile, et se retrouver ensuite sur les pages d'un traité d'anthropologie en compagnie d'un Parker et d'un Taylor, c'est un peu dur [...] je constate un fait : *That's all !!* » (SRI, 71). Ne pouvant se projeter complètement dans les récits zoliens, l'aristocrate italien imagine pouvoir influencer le célèbre écrivain. Toutefois, cette requête de devenir un personnage romanesque respecte l'image habituelle caractéristique des auteurs de lettres à l'écrivain : la demande. L'entière du projet de l'aristocrate découle d'un souhait, espoir qu'il maintient des années durant : « À chaque nouveau roman de M. Zola, j'espérais trouver enfin un personnage qui fut la reproduction de moi-même, mais mon attente fut toujours déçue » (SRI, 67), étant dans l'attente d'un modèle littéraire en qui se projeter ou qui serait créé à partir de sa personne, dans lequel il pourrait se mirer. L'Italien adopte une série de postures qui diffèrent de celles des autres personnes écrivant aux romanciers durant le XIX^e siècle, d'où l'importance d'étudier ces lettres.

Diaz affirme que la lettre est un acte de naissance au monde et à l'écriture : « La graphie fait passer, presque miraculeusement, l'être intime, le muet intérieur, à une visibilité pour autrui et pour soi qui est aussi le mime d'une naissance¹¹². » En tant que « brouillon de soi¹¹³ », la lettre occupe une place de choix dans la genèse de l'initiation à l'écriture. Elle constitue le plus souvent le premier acte dans la découverte scripturale. Elle est souvent la première occasion qu'ont ces épistoliers d'affirmer leur identité et leur agentivité : « [elle] fait plutôt office de refuge face à

¹¹² Brigitte DIAZ, *op. cit.*, p. 72.

¹¹³ Philippe LEJEUNE, *Les brouillons de soi*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1998.

l'existence et témoigne parfois d'un manque à être que l'épistolier ignore ou veut ignorer, porté qu'il est par l'affirmation axiologique de son identité naissante¹¹⁴. » *Le Roman d'un inverti-né* et sa *Suite* sont d'excellents exemples de la genèse du « je » de l'épistolier¹¹⁵, la découverte de sa propre personne. Les lettres qu'écrit l'Italien provoquent chez lui une réflexion, tant sur son identité « anormale » que sur son avenir et son appartenance. Après tout, « l'exercice épistolaire [permet de tirer] le double bénéfice d'un dialogue avec l'autre et d'un entretien avec soi¹¹⁶. » Cet entretien laisse l'Italien réaliser pleinement son identité et découvrir l'aspect naturel de sa sexualité : « Chacun a ses penchants inscrits dans le cerveau et dans le cœur ; qu'il les suive avec regret ou avec joie, **il faut bien qu'il les suive** et qu'il laisse les autres se conduire selon leur nature à eux. C'est la fatalité qui nous crée et nous conduit à travers notre existence — lutter contre elle ne serait que témérité inutile et folie !! » (*SRI*, 73). Cela ne l'empêche pas de comprendre que le monde ne voit pas du même œil les déviations de la norme et, donc, de se cacher du regard public.

L'étude du *Roman d'un inverti-né* dans son genre épistolaire est essentielle à une compréhension complète de l'aristocrate et permet de cerner l'audace et le désir de l'Italien. Effectivement, ignorer l'aspect épistolaire du *Roman d'un inverti-né* empêche de comprendre pleinement l'étendue de la réflexion de l'aristocrate qui se déploie pour soi et pour un destinataire précis. Les lettres mettent en évidence à la fois ses nombreux emprunts, faits tant à l'univers zolien qu'au monde médical, et des caractéristiques pourtant bien différentes du « roman » : une autoréflexivité digressive, vagabondant entre divers états de soi. La lettre, en tant que « miroir de soi », est un espace littéraire où l'épistolier peut réfléchir sur sa propre personne, sans exigence de concision ou de clarté. Les digressions, essentielles au genre épistolaire, dévoilent des aspérités et des particularités de soi, sans soucis de cohérence. L'ensemble de ces indices, laissés consciemment ou non par l'épistolier, constituent des traces que le destinataire devra débusquer, des « traces mates et fugaces de soi-même, traces en souffrance, en attente d'un pisteur qui vienne les débusquer, en remonter le cours, en reconstruire le parcours sinueux¹¹⁷. » « Testament inachevé¹¹⁸ », la lettre permet à l'épistolier de se transmettre à l'autre, aux autres, et fait de lui,

¹¹⁴ Brigitte DIAZ, *op. cit.*, p. 82.

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 77.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 81.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 107.

¹¹⁸ *Ibid.*

« sous tous les plans – intime, littéraire, culturel –, un passeur¹¹⁹. » En dévoilant son récit de vie, sa difficulté à accepter son identité et son désir de grandeur, l'Italien s'érige véritablement, pour reprendre l'idée de Diaz, en « passeur ». Non seulement souhaite-t-il éclairer la voie pour les autres hommes homosexuels et pour les « savants » que sont Zola et le docteur Laupt, mais il tente, par l'entremise de son désir de devenir personnage romanesque, de guider les personnes homosexuelles sur le chemin de l'acceptation de soi.

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 106.

CHAPITRE TROISIÈME

L'ÉPISTOLIER, PASSEUR CULTUREL

« Je lui laissai tout ce que je possédais en argent et lui donnai plusieurs souvenirs, en lui recommandant de m'écrire le plus souvent possible. Il me le promit et je partis enfin. » (RI, 38) Ces mots marquent la séparation du sergent et de l'Italien, séparation douloureuse et désagréable qui mène l'épistolier à « une insurmontable mélancolie » (RI, 38). Par cette correspondance, l'aristocrate se console et parvient à accepter la distance qui l'éloigne de son amant. Cet éloignement permet d'établir la condition primordiale de la lettre d'amour (mais c'est vrai pour toutes les lettres) : communiquer malgré l'absence de l'autre¹. Très peu d'informations sur ces lettres d'amour transparaissent dans le récit de l'aristocrate, et pourtant, cette correspondance dans la correspondance semble le meilleur moyen de poursuivre la réflexion sur l'épistolaire entamée dans le chapitre précédent.

Cette correspondance entre les deux hommes, malheureusement égarée aujourd'hui, s'estompe en quelques mois, et peu après le décès du sergent dans de tragiques circonstances. L'existence de cet échange avorté montre l'usage important qu'a l'Italien de l'épistolarité à travers le temps (depuis la fin de son service militaire jusqu'à la *Suite du roman d'un inverti-né*) et éclaircit les conditions de possibilité entourant la rédaction de ces lettres, qui pourtant devraient être difficiles (à écrire et à envoyer) : la lettre d'amour entre hommes constitue un objet hors-la-loi et dangereux au XIX^e siècle². Que reste-t-il de cet amour et de cette relation, tel qu'élaborés dans le *Roman d'un inverti-né* et la *Suite du roman d'un inverti-né* ? On propose une double réflexion concernant tout d'abord la spécificité d'écrire cet amour dans des lettres adressées à un écrivain et à un médecin et ensuite la dimension initiatique de cette histoire. Seul homme réellement aimé par l'aristocrate, le sergent se fait initier au monde de l'amour entre hommes, mais cumule des échecs à ces différents rituels, qui semblent le mener vers sa fin tragique. On verra que celle-ci, prédite par le texte, accumule de nombreuses caractéristiques de ce que les anthropologues et les

¹ Catherine KERBRAT-ORECCHIONI, « L'interaction épistolaire » dans Jürgen SIESS (dir.), *La lettre, entre réel et fiction*, Paris, SEDES, 1998, p. 16.

² Quelques lettres ont été retrouvés, notamment par Philippe Lejeune, où leurs auteurs discutent de leur homosexualité, souvent en déplorant l'absence d'ouverture de la société dans laquelle ils vivent.

historiens appellent « la mauvaise mort³ ». Le statut du sergent change, évolue, passant d'un amant parmi tant d'autres au seul être véritablement aimé. Ce changement intrigant permet de proposer une réflexion sur les possibilités qu'offre la lettre pour faire le deuil et porter un regard sur le passé.

3.1. Une correspondance perdue – la lettre d'amour homosexuelle

Pour réfléchir à l'échange perdu entre l'Italien et le sergent, on s'est interrogé sur la possibilité d'existence d'autres correspondances entre amants (masculins ou féminins) au XIX^e siècle. À notre grande surprise, un ouvrage explore justement ces correspondances et documents, et contient notamment l'échange par télégrammes, préparant une rencontre, entre un jeune travesti, Camille, et un homme plus âgé⁴. Laé et Artières, les auteurs de cet ouvrage critique, proposent un questionnement sur ces documents perdus, égarés ou délaissés par l'histoire, et affirment que ces documents constituent souvent un point de départ intéressant pour une discussion sur les non-lieux de l'histoire, l'anecdotique⁵. Souvent incapables de fournir un récit historique ou sociologique, ces écrits permettent toutefois d'ébaucher des constats et de comprendre l'existence de certains phénomènes sociaux peu ou mal documentés par les journaux contemporains et les études critiques postérieures. Le cas de figure du travesti montre l'existence de ces êtres différents en France (et ailleurs) au XIX^e siècle et, surtout, qu'il leur est possible de s'écrire avec grande précaution et de parler de leur différence.

Dans l'interrogation que nous entamons sur les lettres d'amour entre le sergent et l'aristocrate, nous procédons à un cheminement inverse à celui d'Artières et de Laé. Nous ignorons tout des écrits entre les deux amants, mais connaissons ce qui se produit avant et après la correspondance. Étudier ce qui entoure cet autre échange épistolaire permet de cerner la manière dont l'Italien peut raconter son amour dans un document qui pourrait potentiellement être incriminant. Quelles sont ses conditions d'existence ? Et surtout pour l'Italien, comment avouer un amour homosexuel à quelqu'un d'autre que son amant, dans le cas présent à un romancier et à un médecin ? On

³ Jean-Pierre VERNANT, « La belle mort et le cadavre outragé », *La mort, les morts dans les sociétés anciennes*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1990, p. 45-76.

⁴ Pour une analyse complète des échanges entre Camille et son prétendant, il faut consulter la première partie du livre de Philippe ARTIÈRES et Jean-François LAÉ, *Lettres perdues ; écriture, amour et solitude XIX^e-XX^e siècles*, Paris, Hachette, « Littératures », p. 17-37

⁵ *Ibid.*, p. 10.

s'intéresse, pour répondre à ces questions, aux lettres d'autres personnes ayant avoué leur amour pour quelqu'un de leur sexe.

3.1.1. La lettre d'amour : espace de rencontre

Toute lettre d'amour n'est pas identique. Il devient difficile de cerner les caractéristiques de ces documents si intimes qui, comme le souligne Ruth Amossy,

combine les règles et les contraintes [de deux *types de discours*]. [La correspondance amoureuse] obéit aux impératifs du *discours épistolaire* comme interaction à distance et échange. Elle emprunte par ailleurs ses formes et ses thèmes au *discours amoureux*, qui lui fournit toute une panoplie de scénarios : déclaration, séduction, sollicitation, querelle, refus, rupture, etc⁶.

Ce sont ces deux modèles de communication qui ressortent de l'analyse des lettres d'amour, dont les modalités changent selon les siècles⁷. La lettre vise à « abolir le temps et la distance [...] entre les êtres séparés⁸ » : « On écrit *parce que séparés*, en même temps que *pour créer l'illusion qu'on est ensemble*⁹. » Cette condition de possibilité, l'absence de l'autre, est essentielle et rappelle que la distance spatio-temporelle « constitue une donnée fondamentale de cette forme de communication¹⁰. » La lettre d'amour est un lieu de souffrance et consolide l'absence de l'autre : « elle est ce qui a été, ce qui n'est plus, miroir de sentiments exaspérés, édulcorés, de mots d'attente conventionnels que l'on se doit de dire à l'autre pour s'apaiser soi-même quand il n'est plus là. N'y a-t-il pas là non pas amour mais simplement souffrance d'absence¹¹ ? » Pour cacher le manque à l'autre, ce type de lettre utilise une quantité imposante de références au cadre spatio-temporel, le quotidien de l'épistolier y est abondamment décrit, les menues tâches comme les événements remarquables rappellent l'intimité et l'instant présent, ce qui laisse le destinataire et le destinataire exister dans un même moment¹². L'objectif de ces lettres, souvent non datées, est de créer une forme de « présent infini, qui vient rejoindre un passé en attente depuis l'éternité et, quant au futur, il ne se conçoit que comme la répétition du Même¹³. » La temporalité est ainsi

⁶ Ruth AMOSSY, « La lettre d'amour du réel au fictionnel », dans Jürgen SIESS (dir.), *La lettre, entre réel et fiction*, Paris, SEDES, 1998, p. 73.

⁷ Pour une analyse plus complète de l'ensemble des modalités de la lettre, voir l'article de Ruth Amossy.

⁸ Marie-Claire GRASSI, « Des lettres qui parlent d'amour » *Romantisme*, n° 68, 1990, p. 23.

⁹ Catherine KERBRAT-ORECCHIONI, *loc. cit.*, p. 17.

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ Marie-Claire GRASSI, *loc. cit.*, p. 30.

¹² *Ibid.*, p. 25; Catherine KERBRAT-ORECCHIONI, *loc. cit.*, p. 17.

¹³ Sophie de MIJOLLA-MELLOR, « L'espace et le temps de la lettre d'amour », *Topique*, volume 3, n° 147, 2019, p. 23.

abolie, prolongeant l'amour dans le temps et effaçant les barrières spatio-temporelles entre les deux amants. L'intimité épistolaire est propice à la passion, rappelant l'intensité de l'amour : « Le corps devient présent et l'écriture se place non seulement sous le signe du moi mais aussi de l'excès, de l'expression de la démesure, de l'incessante hyperbole¹⁴. » Cette intensité épistolaire parvient, par son excès, à rendre présent l'autre, abolissant la distance : « La lettre intime en général, et particulièrement la lettre féminine, s'ouvre aux confessions psychologiques, aux effusions du moi qui ose s'affirmer, au tutoiement, aux embrassades et aux tendresses dans un net affranchissement des formes d'autrefois¹⁵. » C'est donc dire qu'entre le XVIII^e siècle et le XXI^e siècle, certaines mœurs ont changé. Toutefois, le manque à l'autre, le présence ressentie et l'utilisation de deux types de discours sont des constantes dans la compréhension de la lettre d'amour.

Dire l'amour, c'est aussi révéler des secrets. La lettre d'amour, « reviviscence de la présence¹⁶ », s'écrit dans l'intimité et dans le calme. C'est entre autres dans ces moments de solitude et d'éloignement que l'Italien écrit au sergent : « l'on me conseilla de changer de climat pour quelque temps et de me rendre dans le midi de l'Italie. Tout fut inutile, et ma seule consolation était dans les lettres que je recevais » (*RI*, 38). De plus, la lettre d'amour (homosexuelle) est faite de codes : « les mêmes topiques, les mêmes variations d'usage et surtout les mêmes circonlocutions¹⁷ » ont tendance à se retrouver dans les lettres amoureuses d'un couple d'amants, manière d'avouer un amour inavouable. Ce constat respecte ce que le deuxième chapitre révèle sur le mode épistolaire, soit que la lettre peut prendre plusieurs formes différentes, selon les besoins du moment (roman, cas médical, etc.). Justement, et malgré le fait que les lettres à Zola et au Dr Lauppts ne soient pas des lettres d'amour, certaines caractéristiques demeurent. Il est donc permis de croire que le jeune épistolier utilise ces mêmes pratiques dans ses lettres au sergent, surtout pour protéger son secret : son homosexualité.

Écrire en tant qu'homosexuel au XIX^e siècle comporte plusieurs risques ; la lettre pourrait être lue par autrui, risque réel et possible atteinte à la vie privée, comme le montre Amossy : « Tout

¹⁴ Marie-Claire GRASSI, *loc. cit.*, p. 23.

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ Françoise SIMONET-TENANT, « Aperçu historique de l'écriture épistolaire : du social à l'intime », *Le Français aujourd'hui*, n° 147, 2004, p. 41.

¹⁷ Clive THOMSON, « “Le sentiment dont nous parlons” : la correspondance de Georges Hérelle », *Études françaises*, volume 55, n° 1, 2019, p. 24.

lecteur autre que le partenaire de la relation amoureuse apparaît en position de participant illicite, sinon de voyeur¹⁸. » Tout secret, tout élément important est à risque d'être découvert par d'autres, et cette information peut alors être utilisée pour soustraire « de fortes sommes d'argent [...] en échange [de] silence¹⁹. » Ceux qu'Artières et Laé nomment les « maîtres chanteurs » subsistent et terrorisent les homosexuels et tous ceux qui ont des secrets qu'ils souhaitent ne pas voir déterrer. La prudence est donc de mise dans tout échange épistolaire : « Il est clair, par conséquent, qu'ils sont tous tout à fait conscients du risque qu'ils prennent en faisant allusion à leurs liaisons amoureuses dans leurs échanges épistolaires²⁰. » Hérelle et ses amis, au XIX^e siècle, ont « recours à des expressions approximatives, à des métaphores, à des allusions littéraires et, surtout, à des circonlocutions²¹ » pour évoquer leurs relations avec d'autres hommes. Cette précaution, dont nous esquissons l'existence, est une autre condition pour garantir la sécurité des participants d'un échange épistolaire homosexuel.

3.1.2. La lettre d'amour dans *le Roman d'un inverti-né* et la *Suite du roman d'un inverti-né*

N'ayant pas les lettres entre le sergent et l'Italien, on ne peut vérifier si elles respectent l'ensemble de ces critères. Nonobstant, les lettres que l'épistolier adresse à Zola et au Dr Laupts sont le lieu de l'écriture de cette histoire d'amour entre les deux amants, écriture qui s'inscrit dans certains codes littéraires de la lettre d'amour. Trois extraits abordent la relation avec le sous-officier dans le *Roman d'un inverti-né* et la *Suite du roman d'un inverti-né*, soit celui entourant le service militaire de l'Italien (*RI*, 30-39) et deux courts extraits dans la lettre au Dr Laupts (*SRI*, 85 et 99-101). Une fine analyse de ces passages montre la reprise de caractéristiques associées à la lettre d'amour dans une lettre à l'écrivain et au médecin. Ces lettres, qui rassemblent aussi les caractéristiques du roman naturaliste et du cas médical, se trouvent être le lieu d'écriture de cette histoire d'amour.

L'un des sentiments les plus importants transmis par l'écriture de la lettre à Zola demeure la passion de l'Italien pour le sergent : « Je m'affectionnai tellement à ce beau jeune homme que j'arrivai à l'aimer plus que tout au monde » (*RI*, 36). L'aristocrate affirme aussi qu'il aurait tout sacrifié pour le sergent (*RI*, 36) et que ce jeune militaire est le seul homme qu'il ait véritablement

¹⁸ Ruth AMOSSY, *loc. cit.*, p. 75.

¹⁹ Philippe ARTIÈRES et Jean-François LAÉ, *ibid.*, p. 36.

²⁰ Clive THOMSON, *loc. cit.*, p. 26.

²¹ *Ibid.*

aimé (*SRI*, 85). C'est cette passion qui transparait dans ces lettres adressées au romancier naturaliste et à l'aliéniste : l'Italien utilise l'hyperbole dans ses affirmations à l'endroit du sergent. Le « tout » et le « véritablement » ajoutent l'excès, relevé par Grassi, aux témoignages du jeune homme. Ces lettres sont le lieu d'une histoire d'amour fortement ancrée dans le passé : la relation avec le sergent se déroule environ trois années avant l'écriture du *Roman d'un inverti-né*. L'épistolier transmet l'importance de la vie de tous les jours en insistant sur certains manèges militaires et autres activités reliées à la vie dans l'armée, qui lui rappellent son histoire d'amour. Il commence la description de sa rencontre avec le sergent en déplorant la « véritable **horreur** pour la vie militaire » (*RI*, 30). La perspective de passer une année entière, épuisé par « la fatigue, la contrainte, la terrible discipline » (*RI*, 30), est mitigée par l'habitude et les distractions que propose la vie dans l'armée. En s'ancrant dans la misère de l'armée, il insiste sur les difficultés de la vie. Toutefois, il fait des remarques sur l'impact des leçons, qui sont « très favorable[s] sur [sa] santé et [son] humeur » (*RI*, 30). Le contact avec d'autres nobles et aristocrates contribue à rendre cette vie agréable. L'épistolier note les arrangements de sommeil (tous les soldats dans une même pièce), et la façon dont le labeur calme ses « hallucinations incessantes » (*RI*, 31), manière dont il décrit ses pulsions, précisant que « les hommes qui dormaient avec nous côte à côte ne [lui] donnaient aucune tentation » (*RI*, 31). Après leur première nuit d'amour, c'est une gamme complète d'émotions qui est dévoilée : « folles ardeurs », « honte », « désir » (*RI*, 35). Quelques semaines suffisent pour qu'un amour naisse : « Nous nous séparâmes enfin, en nous promettant de nous aimer toujours, et de faire le possible pour rester toujours ensemble. » (*RI*, 35). L'on voit s'esquisser la correspondance entre le sergent et l'Italien dans ce « possible pour rester toujours ensemble ». De plus, malgré la distance qu'impose le passé simple, la double utilisation du mot « toujours » parvient à concrétiser l'idée du « présent infini » tel que défini par de Mijolla-Mellor²². En effet, l'Italien écrit une série d'événements, d'anecdotes en lien avec son amant. Ce faisant, sa lettre est suspendue dans le temps, atemporelle, et l'amour devient un sentiment redondant²³, mais unique, « cherch[ant] désespérément à reproduire un passé qui vient de s'envoler et à décrire un présent entièrement tendu vers ce passé dans l'espoir de sa réitération²⁴. » Ce constat rejoint ceux de Marie-Claire Grassi, qui identifie la lettre d'amour en tant que

²² Sophie de MIJOLLA-MELLOR, *loc. cit.*, p. 23.

²³ *Ibid.*

²⁴ *Ibid.*, p. 25.

« souffrance d'absence²⁵ ». Ce sentiment est notamment unique en raison de la répétition impossible de ce passé, de cet amour. Les lettres qu'écrit l'aristocrate sont la seule manière qu'il a de vivre son histoire d'amour et d'écrire son deuil, empreint de nostalgie : « Il vit beau et jeune dans mon souvenir » (*SRI*, 99). Cette remémoration du passé, douloureuse, est aussi pétrie des discours sociaux et scientifiques de l'époque : « Je l'avais trop bien détraqué pour cela et son âme avait été trop bien façonnée et pétrie par [l'Italien] pour qu'il pût se contenter d'une vie et de jouissances ordinaires. » (*SRI*, 99-101). Cette ambivalence s'observe notamment en comparant le statut que possède le sergent dans les deux suites de lettres, celles destinées à Zola et celle pour le Dr Laupts.

L'approche de la relation au sergent diffère en effet grandement dans la *Suite du roman d'un inverti-né*, probablement en raison du long laps de temps (estimé à dix ans) entre la relation amoureuse et l'écriture de la lettre, adressée au Dr Laupts. Celle-ci est bien moins précise que celle du *Roman d'un inverti-né* pour décrire la relation avec le sergent et s'intéresse davantage aux émotions et sentiments qu'aux activités et moments entre amoureux. Alors que les premières lettres (à Zola) exposent des occasions précises : les relations intimes dans l'appartement payé par l'Italien (*RI*, 36), les bains parfumés et les excursions en cabriolet (*RI*, 37), la lettre à Laupts est une occasion pour l'épistolier d'être nostalgique, de réfléchir aux beaux moments passés avec le sergent. L'épistolier a « véritablement aimé alors, avec [sa] tête, avec [son] cœur, avec [ses] sens, avec tout » (*SRI*, 85), et est complètement démuni par sa séparation d'avec le sergent : « Ce fut comme un cauchemar, un rêve, et lorsque je me réveillais loin de **lui**, la passion avait tout brûlé et il ne restait que des cendres dans mon cœur » (*SRI*, 85). Cette passion, déjà soulevée, contraste avec l'impression que cet amour n'est pas réciproque, évoqué par l'épistolier quelques lignes plus haut : « Ce sentiment, je le partageais avec ardeur et en détraquant le cerveau et les sens de mon ami » (*SRI*, 85). Le jeune aristocrate croit fermement que le dérèglement de son amant ne pouvait mener qu'à la mort de celui-ci ; c'était « le mieux qu'il pût faire » (*SRI*, 99). L'ambivalence des émotions du jeune aristocrate rejoint les préoccupations du médecin²⁶, sans toutefois occulter l'importance qu'occupe le sergent dans sa vie.

²⁵ Marie-Claire GRASSI, *loc. cit.*, p. 30.

²⁶ Rappelons que le médecin croit fermement que le sergent est responsable de la mort du sergent, que l'épistolier a corrompu le militaire. Ces commentaires ont déjà été soulevés dans les chapitres précédents. Dr LAUPTS, *Tares et Poisons, perversion et perversité sexuelles*, Paris, Georges Carré, 1896, p. 100.

Dans la lettre au Dr Lauptz, l'absence de détails entourant le quotidien des deux amants permet à l'aristocrate de se concentrer sur ce qui est réellement important, soit ses sentiments pour son ancien amant. Cette hypothèse repose d'abord sur la sincérité des propos de l'aristocrate, et surtout sur l'intensité et l'exactitude de ses autres relations, dont l'une est présentée entre les deux extraits qui abordent le sergent dans la *Suite du roman d'un inverti-né* (SRI, 85 ; SRI, 99-101). La longue description des relations sexuelles avec l'homme de la gare sépare les commentaires de l'épistolier sur le sergent. Les ébats et même l'initiation à la sexualité anale sont minutieusement racontés :

Nous commençons toujours par des baisers, les mains, la bouche, **tout** était mis en action de la façon la plus savante et quand il ne nous restait plus rien à exécuter, et que nous nous sentions près de succomber à tant d'excitation, nos dernières forces servaient à consommer l'acte suprême devenu désormais habituel et d'une exécution qui, au lieu de la douleur primitive, ne nous causait plus que le plus grand plaisir. Après cela, nous restions longtemps unis et souvent endormis de fatigue et de volupté. (SRI, 95)

En augmentant graduellement l'intensité de la description, notamment avec une succession de subordonnées essoufflantes, l'aristocrate transmet l'haletante ardeur de la relation sexuelle. En plus des nombreuses subordonnées, la juxtaposition augmente la vivacité de la description, marquant la gradation d'une liaison intime, qui ne se termine qu'à la fin, au point. L'extrait cité comporte deux phrases : une très longue phrase racontant les ébats et une phrase plus courte qui marque la fin de la liaison sexuelle. L'aristocrate explique aussi candidement les codes utilisés pour communiquer avec d'autres hommes aux mêmes inclinations : « Il ne cessa de me regarder tout le long du dîner, s'aperçut de mon trouble [...]. Mais sans rien nous dire nous nous étions compris : je le sentais. » (SRI, 87). Certains signaux, qui ne sont probablement pas si différents que ceux entre hommes et femmes, sont partagés, ce qui permet aux hommes de s'identifier, sans alerter les autres personnes autour. Malgré une description limpide de l'acte sexuel, l'aristocrate utilise quelques périphrases pour le désigner, dont « l'acte suprême » et « exécution ». La présence du nom « exécution » et du verbe « exécuter », tendent à cacher les actions sexuelles, par pudeur, et à camoufler l'érotisme plutôt associé au Capitaine. Cette description des relations sexuelles entre l'Italien et l'homme de la gare témoigne que l'épistolier est frugal de détails sur sa liaison avec le sergent non pas par oubli, mais plutôt par respect et passion.

3.2. Érotisme, pour les amants ou pour autrui ?

La curiosité de ces lettres, écrites à Zola et au Dr Lauptz, qui semblent contenir des confessions d'amour pour le sergent, possèdent encore d'autres qualités : elles renferment, comme le démontre

la longue citation ci-haut, de nombreux éléments de nature érotique²⁷. Dans un effort de nuancer ce qui a été proposé ci-haut, nous joignons notre voix à celle d'Éric Walbecq, qui affirme que « la lettre érotique ne se classe nulle part²⁸ » et se questionne pour savoir si elle est « réellement une lettre d'amour²⁹ ? » Walbecq suggère en effet que la lettre érotique se situe entre le fantasme et l'intime : « intime, car ces lettres n'ont pas vocation à être lues par d'autres personnes que le destinataire ou la destinatrice³⁰. » Pourtant, l'Italien détaille longuement cette intimité érotique dans une lettre destinée à être utilisée par la littérature (dans un roman) ou par la science (dans un recueil médical). Les aventures avec plusieurs hommes sont décrites, à des niveaux divers (comme on l'a déjà aperçu avec l'homme de la gare), ce qui permet de considérer certains passages des lettres en tant qu'écriture épistolaire érotique et d'intégrer la relation entre le sergent et l'aristocrate dans une sérialité sexuelle. La correspondance avortée entre l'Italien et le duo Zola-Laopts comporte deux moments d'érotisme importants : le premier raconte l'initiation à la sexualité avec le Capitaine et le second, cité précédemment, ajoute des informations sur l'expérience marquante avec l'homme de la gare.

L'aristocrate commente longuement l'apprentissage réalisé auprès du Capitaine, un ami de son père, qualifiant ce dernier de « vrai satyre » (*RI*, 44). Plusieurs rumeurs courent au sujet de cet homme (*RI*, 41) et l'Italien frémit, par anticipation, « du désir de connaître enfin quelque chose par [lui-même] » (*RI*, 41). Pourtant, le jeune aristocrate n'éprouve « aucune affection pour cet homme » (*RI*, 42), mais sa virilité semble le porter à vouloir « être à lui » (*RI*, 42). Une première rencontre entre les deux, dans les écuries de l'ancien militaire, les mène à explorer leur désir l'un pour l'autre. Ce moment d'intimité, le premier d'une longue série, représente pour le jeune Italien un mélange émotif « de désir, de honte et de peur » (*RI*, 43). Suit ensuite une longue description de la relation sexuelle, qui semble transformer l'aristocrate :

Il se coucha sur moi haletant et soupirant bien fort, me pressa dans ses bras comme dans des étaux, me serra à m'étouffer et commença à se mouvoir sur mon corps. Il avait un membre énorme que je sentais remuer sur moi et qui me chatouillait délicieusement. Il me suçait pendant ce temps les oreilles, introduisait sa langue dans ma bouche et parcourait de ses mains tout mon corps. Il me disait d'une voix brisée les plus douces paroles et les mots les plus insensés. Quand il s'épancha sur moi ce fut une inondation ; il ne cessait de remuer et mugissait comme un taureau furieux. Pendant ce temps je m'étais épanché en abondance et nous restâmes longtemps ainsi presque anéantis dans les bras l'un de l'autre, véritablement collés ensemble. Nous dûmes faire un véritable effort pour nous détacher l'un de l'autre.

²⁷ La librairie Renaud-Bray, notamment, catégorise l'édition de Grojnowski dans le sujet « littérature érotique ».

²⁸ Éric WALBECQ, « Introduction », *Épistolaire, Revue de l'A.I.R.E.*, n° 43, « Éros dans la lettre », 2017, p. 10.

²⁹ *Ibid.*

³⁰ *Ibid.*

Je n'avais plus aucune honte en ce moment et lui-même semblait pleinement heureux. [...] Je fus frappé de l'étrange et presque effrayante beauté que j'avais en ce moment. (*RI*, 43)

L'épistolier utilise peu d'euphémismes pour aborder la sexualité, choisissant d'être franc avec Zola, qui, ne l'oublions pas, clame haut et fort son devoir de « tout dire » et de « tout dévoiler » de la nature humaine. La juxtaposition de plusieurs verbes dans chacune des phrases donne l'intensité nécessaire pour bien transmettre l'acte sexuel : la première phrase uniquement contient huit verbes, conjugués ou non. Cette intensité n'est brisée que par la répétition des mots « véritablement » et « véritable », dans un moment où un effort doit être fourni pour se relever. L'extrait présente également un autre cas de figure associé à ce genre d'énergie sexuelle, soit l'antithèse : « Il me disait d'une voix brisée les plus douces paroles et les mots les plus insensés. » Même s'ils sont non mutuellement exclusifs, les expressions « les plus douces paroles » et « les mots les plus insensés » s'inscrivent dans le désir de l'autre, la folie qui précède l'orgasme. Ces paroles, hyperboliques, semblent exciter tant le Capitaine que l'aristocrate, et précèdent directement l'éjaculation : « Quand il s'épancha sur moi ce fut une inondation. » Le terme « inondation » participe aussi de l'exagération associée au Capitaine dans l'extrait. Ces mots traduisent aussi la vivacité du Capitaine, qui, toujours selon l'épistolier, mugit « comme un taureau furieux ». Cette comparaison associe encore davantage le Capitaine et la sexualité ; le *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle* indique que « taureau », au sens figuré, signifie « homme vigoureux³¹ ». Cet animal associé depuis l'Antiquité grecque à la force et à la vivacité sexuelle caractérise l'éducateur de l'épistolier en tant qu'homme puissant tout comme l'autre comparaison présente dans l'extrait : « Il [...] me pressa dans ses bras comme dans des étaux ». Ces deux références à la force contribuent à l'érection du Capitaine en tant qu'amant masculin parfait, pendant de la féminité de l'aristocrate. Ce moment, qui signe la première expérience de nature sexuelle pour le jeune homme (qui a seize ans à l'époque), est transformateur, comme en témoigne « l'étrange et presque effrayante beauté » qu'il avait après la liaison. Rappelons, pour terminer l'analyse de cet extrait, que les éditions du Dr Laupt ont sévèrement modifié ce passage : le premier paragraphe cité a été tronqué par le médecin, et d'autres phrases tout juste après ce passage ont été traduites en latin.

³¹Pierre LAROUSSE (dir.), *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*, Paris, Librairie Larousse, 1866-1877, p. 1511.

Cet homme, de plusieurs années son aîné, « invent[e] les positions les plus étranges, les mouvements alternés et cadencés, les sauts et les torsions les plus extraordinaires » (*RI*, 44). Sans tout révéler, l'épistolier met de l'avant le répertoire corporel et sexuel de son amant, soulignant « les raffinements de volupté auxquels il [le Capitaine] se livrait » (*RI*, 44). Les tentatives de l'ancien militaire de posséder le jeune homme, par la relation anale, échouent pourtant ; la douleur est trop importante. Cet échec n'est pas complet : l'aristocrate tentera de nouveau l'expérience avec le sergent, sans succès, puis avec l'homme de la gare. Il est de notre avis que l'éducation que fournit le Capitaine n'est pas que sexuelle : « Il fut mon instituteur et si, en toutes choses, j'en avais eu de semblables, je ne pourrais certes pas me plaindre. » (*RI*, 45). Le temps que passent les deux hommes ensemble contribue à la survie sociale du plus jeune, lui transmettant des connaissances sexuelles et une série de codes propres à la vie cachée des homosexuels : « à l'égal de toutes les pratiques susceptibles de répression sociale et vouées à la clandestinité, les règles du jeu homosexuel se sont développées sous la double contrainte du risque minimum et de l'efficacité optimum³². » Ces pratiques visent « le développement d'un système de communication et de présentation de soi qui [...] permet le maximum de contacts orgasmiques³³ » ; elles sont maîtrisées par l'Italien qui ne semble éprouver aucune difficulté pour trouver des amants.

Ces détails érotiques sont adressés tant à Zola qu'à Lauphs. La relation avec l'homme de la gare, racontée dans la *Suite du roman d'un inverti-né*, est exprimée avec énormément de détails, décrivant les ébats, parfois euphémisés. Cette liaison est davantage placée sous le signe du plaisir. Cet amant respecte plus l'aristocrate que le Capitaine n'ait jamais pu le faire :

Il s'étendit à côté de moi et m'enlaçant dans ses deux bras, il pénétra peu à peu sous les couvertures. Lorsqu'il sentit la chaleur du lit, il poussa un soupir de satisfaction et, tout en me tenant embrassé et me baisant avec délice la tête et le visage, il étreignit de ses jambes longues et velues mon corps froid et poli comme un marbre. Celui-là non plus n'avait besoin d'être excité ! Il était tout ardeur mais se conduisait comme un amant avec sa maîtresse, avec douceur et délicatesse. Il me chatouillait délicieusement et frôlait de ses belles moustaches mes joues et ma tête avec une passion et un air heureux qui me plaisaient infiniment. Je n'en pouvais plus et au bout de quelques instants j'arrivais au terme de ma jouissance. (*SRI*, 91)

L'attention (la délicatesse) que porte l'homme de la gare pour l'Italien est fortement appréciée et mène l'épistolier à une jouissance. Le vocabulaire utilisé pour décrire l'arrivée dans l'amant dans le lit est très évocateur et indique l'issue à venir : les verbes « étendre », « enlacer », « pénétrer » et « étreindre » évoquent déjà la relation à venir. L'aristocrate souligne le contraste entre son corps

³² Michael POLLAK, « Les vertus de la banalité », *Le Débat*, 1981, vol. 3, n° 10, p. 136.

³³ *Ibid.*

et celui de son amant : alors que son corps est « comme un marbre », son amant possède de belles moustaches et un corps velu. Ces dernières caractéristiques, associées à une masculinité appréciée par le jeune homme, soulignent cette même virilité chez le Capitaine. L'homme de la gare, un diplomate, allie gracieusement délicatesse et virilité, dans un cocktail explosif qui le mène à finir l'éducation sexuelle de l'Italien, à l'initier à la sexualité anale.

3.2.1. Se dire à l'autre

Quelles différences surviennent dans la lettre d'amour ou la lettre érotique quand elle n'est pas adressée à l'amant ? La correspondance disparue, à l'origine de notre réflexion, n'est toujours pas retrouvée, ce qui oblige un travail sur des lettres, qui ne sont pas destinées à l'amoureux. Comme elles renferment une pléthore d'informations et de sentiments amoureux, les lettres constituant le *Roman d'un inverti-né* et la *Suite du roman d'un inverti-né* ont jusqu'ici été utilisées pour retracer le couple entre le sergent et l'aristocrate, que ce dernier érige en seul amour d'importance. En s'adressant à Zola et à Laupts, l'Italien utilise l'espace discursif permis par la lettre pour écrire ses histoires sexuelles et érotiques. En les donnant à lire à autrui, il peut revivre ses amours passées. Les nombreux passages érotiques permettent d'esquisser un constat similaire. L'épistolier italien dévoile ses aventures sexuelles par souci d'honnêteté, remplissant une lacune « qui n'échapperait certainement pas à [l']œil clairvoyant [de Zola] » (*RI*, 40). Il indique, au début de sa longue lettre au Dr Laupts, « [se sentir] pris d'amitié et de reconnaissance » (*SRI*, 69) pour le savant. L'aristocrate se révèle ainsi aux deux hommes en tant qu'ami, ce qui explique la présence de passages que l'on peut qualifier d'érotique³⁴. Walbecq affirme que les documents épistolaires érotiques sont difficiles à classer ; nos recherches tendent à démontrer que ces documents sont souvent adressés à des amis et non pas à des personnes partageant l'intimité : « L'obscénité épistolaire est une affaire d'hommes entre eux, en particulier dans leur jeune âge³⁵. » Les hommes n'écrivent pas d'obscénités à leurs maîtresses ; ils le font à des amis, pour se vanter. Il s'agit d'une sorte d'homosociabilité épistolaire, de l'ordre de l'initiatique : entre hommes, on se raconte nos exploits sexuels. On retrouve ce même plaisir de se raconter dans

³⁴ Laupts l'a certainement fait, traduisant en latin ces passages.

³⁵ Yvan LECLERC, « Flaubert, obscénités épistolaires d'un jeune homme », *Épistolaire, Revue de l'A.I.R.E.*, n° 43, « Éros dans la lettre », 2017, p. 41.

l'armée, lieu de rencontre entre le sergent et l'aristocrate, un lieu initiatique important, voire essentiel pour les jeunes hommes au XIX^e siècle.

3.3. Le récit de soi – ou comment les rites permettent de dévoiler l'amour malheureux³⁶

Plusieurs passages entourant la sexualité se retrouvent dans la description de la relation entretenue entre le sergent et l'Italien. En fait, l'ensemble de cette liaison est compliqué, surtout quand l'on considère l'explication de Lauppts, partiellement entérinée par l'aristocrate, sur la mort du militaire. En s'intéressant à cette aventure amoureuse dans une perspective ethnocritique, interrogeant les divers rites que les deux hommes doivent traverser, il semble possible d'éclaircir certains passages problématiques de ce couple. L'Italien nous apparaît évidemment en tant que personne liminaire³⁷ : son homosexualité le place sur la frontière des genres, entre masculinité et féminité. De plus, il mène un mode de vie plutôt nomade : « d'ailleurs, dans quelques jours, je ne serai plus ici » (*RI*, 65). Permise par sa richesse, cette vie de passages accentue l'ambiguïté constitutive de la liminarité. En postulant la liminarité du sous-officier également, notre analyse dévoile d'autres aspects complexes de la relation, notamment une attitude ambivalente de l'épistolier envers le sergent. L'on s'intéresse plus particulièrement à la mort du sous-officier en relevant les diverses annonces de cette mort dans le texte ainsi que les caractéristiques de la mauvaise mort et ses ressemblances avec le trépas du sergent. Cette mauvaise mort se remarque dans le traitement qu'accorde l'Italien au sergent, notamment par les différents statuts définissant celui-ci dans le *Roman d'un inverti-né* et la *Suite du roman d'un inverti-né*.

3.3.1. Amour et service militaire : des rites de passage

Essentiels au bon fonctionnement des sociétés, les rites de passage (du berceau à la tombe) sont nécessaires pour assurer une transition aisée entre deux états sociaux distincts. « [C]orrespond[ant] au processus de socialisation des individus en termes d'apprentissage des

³⁶ Cette prochaine section a déjà été publiée sous une autre forme dans la revue numérique *Ethnocritique.com*.

³⁷ L'expression est adaptée du « personnage liminaire », développé par Marie Scarpa. Le personnage liminaire « n'est définissable ni par son statut antérieur ni par le statut qui l'attend tout comme il prend déjà, à la fois, un peu des traits de chacun de ces états. » En explorant les limites, ce personnage reste pris dans l'entre-deux, sur le seuil, sans jamais pouvoir passer de l'autre côté. Scarpa détaille davantage dans son article les caractéristiques de ce personnage complexe. Marie SCARPA, « Le personnage liminaire », *Romantisme*, vol. 145, n° 3, 2009, p. 25-35.

différences de sexe et d'état³⁸ », ils se produisent en trois phases distinctes selon la classification de l'ethnologue Arnold Van Gennep : les rites de séparation, la période de marge et les rites d'agrégation³⁹. La phase de marge est celle où se forge l'identité de l'initié, où il décide, consciemment ou non, de sa place future dans la communauté. Cette construction identitaire se fait, comme l'exprime Marie Scarpa, « dans l'exploration des limites, des frontières [...] sur lesquelles se fonde la cosmologie d'un groupe social, d'une communauté⁴⁰. » L'ethnocritique, qui s'intéresse aux relations entre ethnologie et texte littéraire, fait l'hypothèse que la littérature met souvent en scène des personnages qui accomplissent mal les rites et qui sont pris indéfiniment dans un état marginal (soit la phase de l'entre-deux). Elle les appelle les « personnages liminaires ». Et nous verrons que le sergent et l'Italien appartiennent à cette catégorie de personnes qui ne mènent pas à terme leurs passages initiatiques.

Le service militaire, en France comme ailleurs en Occident, est l'un de ces rites de passage important pour les jeunes hommes⁴¹. La conscription est en effet au XIX^e siècle le « cérémonial par excellence de sortie de la jeunesse⁴². » Ce rite de passage possède, jusqu'en 1905, un caractère aléatoire, les conscrits pigeant au sort leur fonction dans l'armée⁴³. Le processus diffère légèrement pour les personnes issues de la noblesse ou de la grande bourgeoisie⁴⁴ : ces derniers peuvent payer une somme pour retarder ou devancer leur service militaire (entre dix-huit et vingt-sept ans, plutôt que les vingt ans prévus par la loi), en réduire la durée (une année, plutôt que cinq) et choisir leur fonction au sein du corps militaire⁴⁵. L'aristocratie évite donc le hasard de la méthode normalement en vigueur. Ceux qui sont choisis, ou qui s'inscrivent volontairement, sont célébrés par toute la communauté et passent leur temps ensemble « à boire, à manger et chanter,

³⁸ Marie SCARPA, *loc. cit.*

³⁹ Arnold VAN GENNEP, *Les rites de passage*, Paris, Éditions A. et J. Picard, 1981 [1909].

⁴⁰ Marie SCARPA, *loc. cit.*

⁴¹ L'épistolier étant Italien, cet article sur les rites de passage (dont le service militaire) en France est à prendre avec prudence. Les modalités entourant ceux-ci sont semblables, certes, mais non nécessairement identiques : le système de conscription en Italie a été adapté à partir des lois de recrutement militaire françaises de 1818. Marco ROVINELLO, « The draft and draftees in Italy, 1861–1914 », dans Erik Jan ZÜRCHER (dir.), *Fighting for a Living : A Comparative Study of Military Labour 1500-2000*, Amsterdam, Presses de l'Université d'Amsterdam, 2013, p. 482.

⁴² Michel BOZON, « Des rites de passage aux “premières fois”. Une expérimentation sans fins », *Agora débats/jeunesses*, n° 28, 2002, p. 24.

⁴³ Michel BOZON, « Apprivoiser le hasard : la conscription au XIX^e siècle », *Ethnologie française*, n° 2-3, 1987, p. 301.

⁴⁴ Marco ROVINELLO, *loc. cit.*, p. 489.

⁴⁵ Ces informations viennent corroborer les propos de l'épistolier : « La fortune de mon père étant de nouveau rétablie, elle me permettait de devancer le temps prescrit par la loi et de faire mon volontariat [...] j'aurais donné je ne sais quoi pour être délivré de l'ennui horrible de passer une année d'une façon si désagréable » (*RI*, 30).

à éprouver leur résistance et à tester leur virilité⁴⁶. » Adulés et louangés, ces derniers « se rend[ent] en groupe, drapeau en tête, au bordel de la localité pour “ faire leurs premières armes ”⁴⁷. » Être apte au service militaire, « être déclaré bon pour le service » est l'équivalent d'« un brevet de masculinité⁴⁸ ». Suivant la coutume décrite par Bozon, les décisions importantes (mariage, emploi, famille) des hommes sont prises après leur passage dans l'armée. Le moment du service militaire marque donc une traversée, soit la transition entre la vie de garçon et celle d'adulte, puisque c'est après la conscription que traditionnellement ils se marient. Gage de virilité, leur séjour dans l'armée « [atteste de leur] aptitude au mariage et aux relations sexuelles⁴⁹ » ; l'adéquation est faite entre les qualités guerrières et les qualités maritales.

Comme Bozon l'indique clairement, le service militaire est une phase de marge, moment où les identités se forgent, où l'individu masculin apprend et définit sa place dans le monde. En s'engageant dans l'armée, le narrateur du *Roman d'un inverti-né* se retrouve loin du domaine familial et dans un espace liminaire. Soigneusement traité toute sa vie, l'aristocrate doit maintenant affronter le monde extérieur sans aide, sans la sécurité qu'apportent ses parents : « J'avais eu toujours une véritable **horreur** pour la vie militaire. [...] Les premiers temps me parurent vraiment assez durs » (*RI*, 30). Ce premier déplacement confine l'Italien dans la marge qui sépare l'enfance de l'âge adulte, car jamais il ne se mariera. Toutefois, le récit de l'épistolier fait apparaître une double marge : non seulement le jeune homme est en plein passage vers la virilité, mais il doit affronter la marge sexuelle dévoilée par le service militaire.

Ce deuxième état liminaire est souligné par la relation entretenue entre l'aristocrate et le sergent, jeune sous-officier d'environ vingt-cinq ans. Les deux hommes se rencontrent durant le volontariat du narrateur et deviennent rapidement amants. Décrit par le texte comme une personne silencieuse et modeste, gracieuse et « de la plus jolie figure » (*RI*, 31), le sergent est d'un rang social inférieur à l'aristocrate : « ils [les nobles dans l'armée] se voyaient avec déplaisir préférer un jeune homme qu'ils ne considéraient pas comme de notre rang. » (*RI*, 38). Courageux, il est même comparé « à Hector ou à Achille » (*RI*, 33), les héros favoris de l'enfance de l'épistolier. Cette rencontre est décisive dans la vie de l'Italien, pour qui « l'idée de devoir [se] séparer pour longtemps, sinon pour toujours, de [son] ami [lui] était insupportable » (*RI*, 38). Elle donne

⁴⁶ Michel BOZON, « Des rites de passage aux “premières fois”. Une expérimentation sans fins », p. 24.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 25.

⁴⁸ *Ibid.*

⁴⁹ *Ibid.*

également le ton au traitement du sergent dans la *Suite du roman d'un inverti-né*, où l'Italien le décrit comme « le seul [qu'il a] véritablement aimé » (*SRI*, 99). Or, malgré cette déclaration amoureuse a posteriori de la part de l'Italien, on peut affirmer que le jeune sergent vit plusieurs malheurs en raison de sa relation anormale, « monstrueuse⁵⁰ » avec l'aristocrate.

Les deux hommes sont encore jeunes, environ dix-neuf ans pour l'Italien et vingt-cinq ans pour le sous-officier. La situation familiale de ce dernier ayant changé – son père s'est remarié et a eu de nouveaux enfants –, cette conjoncture a mené le sergent à rejoindre l'armée dès ses dix-sept ans, et constitue la raison pour laquelle il y est resté (*RI*, 32). C'est un homme « qui faisait si tristement son devoir, était sobre et sortait peu » (*RI*, 32). Ce jeune soldat « d'une merveilleuse beauté » (*RI*, 32) nous apparaît dans un état de marge, ne souhaitant pas retourner à la société civile. Plusieurs raisons pourraient pousser le sous-officier à demeurer dans l'armée, dont la perspective d'un avancement professionnel. Toutefois, le texte suggère que cette théorie est fautive, justement parce qu'il fait si *tristement* son devoir. Ce n'est pas l'appel des armes qui semble le maintenir dans l'armée, mais plutôt l'absence d'avenir et le sentiment de ne pas appartenir à sa communauté d'origine : « Il n'avait pas de mère, et son père avait d'une autre femme plusieurs enfants ; c'était ce qui l'avait poussé à continuer la vie militaire » (*RI*, 32). Cette solitude pourrait l'avoir mené à chercher du réconfort auprès de ses collègues. C'est du moins lors de discussions intimes, alors que l'aristocrate « prodiguait comme par plaisanterie les plus douces caresses et les mots les plus flatteurs » (*RI*, 34), que la relation entre les deux hommes commence. L'état de marge que constitue le service militaire, tant pour l'épistolier que pour le sergent, semble avoir joué un rôle important et essentiel pour que puisse se développer cet amour. Le service militaire est un moment hors de la société et d'où les femmes sont absentes. C'est en effet dans les périodes liminaires que la construction de l'identité se fait par « le détour vers l'autre⁵¹ ». Cela expliquerait la découverte par le sergent d'une sexualité nouvelle, différente de tout ce qu'il a connu dans son passé. Ce « détour par l'autre » est dangereux en raison des risques associés à cette marge. Il est effectivement possible de rester pris dans cette altérité et, par conséquent, de ne jamais terminer le rite et devenir non-initié, mal initié ou sur-initié⁵². En n'éduquant le sergent

⁵⁰ Sur le discours entre monstruosité et inversion sexuelle, voir Brandon CARROLL, « “The Insidious Presence That Speaks” : The Monster’s Confession in the *Roman d’un inverti-né* (1896) », dans Margot IRVINE et Jeremy WORTH (dir), *The Unknowable in Literature and Material Culture : Essays in Honour of Clive Thomson*, Newcastle-upon-Tyne, Publications Cambridge Scholars, 2019, p. 28-53.

⁵¹ Marie SCARPA, *loc. cit.*

⁵² *Ibid.*

qu'à des actes d'amour entre hommes, et camouflant ainsi une certaine dimension sexuelle de la relation, l'Italien initie mal le militaire à l'ensemble des pratiques d'un amour pédérastique. Ce raté s'explique entre autres par les désirs de l'aristocrate de vivre une histoire d'amour avec un autre homme (et donc ne pas être comme Baptiste dans *La Curée*) et par les défauts d'initiation dont il est également victime. Effectivement, bien que le Capitaine initie son protégé aux « positions les plus étranges » (*RI*, 44), il ne termine jamais le mouvement sexuel attendu : le coït anal. Cette double position de sur initié et de mal initié chez l'épistolier explique le manque d'éducation transmis au sergent : en demeurant dans une sentimentalité amoureuse, le militaire demeure dans une altérité singulière. Effectivement, l'amour que le sergent porte envers l'Italien est problématique et l'on peut imaginer que cela l'empêche, à terme, de devenir un « vrai » homme selon les codes de virilité en vigueur à l'époque⁵³. Il reste dans cette altérité sexuelle et dans un état liminaire jusqu'à sa mort quelques mois plus tard, lors d'une querelle d'ivrognes.

Le service militaire étant, comme nous l'avons dit, l'étape ultime menant à la vie d'homme et au mariage, plusieurs pratiques sexuelles et initiatiques y sont associées. La plus évidente, celle qui demeure dans l'esprit collectif jusqu'à aujourd'hui, demeure la visite des institutions que Bozon appelle les *bordels*, où on paye pour les services sexuels rendus. L'aristocrate n'a jamais apprécié ces visites dans les maisons publiques, d'où il en sort « écœuré et désolé » (*RI*, 27). Il y retourne à quelques reprises, « avec le désir de vaincre [sa] répugnance et de faire ce que les autres font » (*RI*, 27), sans jamais réussir. L'épistolier apprend au lecteur que le sergent ne visite les *bordels* qu'une ou deux fois par mois, principalement en raison de sa situation financière précaire (*RI*, 33). En accord avec les traditions établies par Bozon, le sergent respecte les normes sociales qui le mèneraient à la vie maritale, vie qui l'attend normalement au sortir de l'armée, tout comme l'aristocrate, bien que ce dernier échoue ces rites de virilité.

La pratique qui consiste à « faire ses armes⁵⁴ » dans les *bordels* n'est pas la seule qui a cours dans les camps militaires. Ainsi, pendant que leurs collègues profitent de leurs temps libres pour aller « à la promenade [...] au théâtre » ou pour des « amusements » (*RI*, 36), sous-entendu pour les exploits sexuels réalisés dans les maisons publiques, l'épistolier et le sergent disposent de

⁵³ Revenin fait notamment état, lors de la médicalisation des cas de pédérastie, de la « confusion entre efféminement et homosexualité masculine. » Régis REVENIN, « Homosexualité et virilité » dans A. CORBIN (dir.), *Histoire de la virilité*, t. 2 : *Le triomphe de la virilité. Le XIX^e siècle*, Paris, Seuil, 2011, p. 374.

⁵⁴ Michel BOZON, « Des rites de passage aux "premières fois". Une expérimentation sans fins », p. 25.

moments seuls pour être ensemble et pour se courtiser (*RI*, 33). Malgré l'absence de statistiques, les lettres formant le *Roman de l'inverti-né* et quelques autres récits écrits à la même époque indiquent que, même dans une proportion marginale, certains hommes pratiquent dans l'armée un amour homosexuel⁵⁵. Tentant de comprendre l'inversion temporaire de certains hommes, certains médecins, comme le Dr Laupts, l'expliquent par l'absence de femmes du milieu militaire : « B..., né homme, a toujours été homme par le caractère, par l'intelligence, par l'instinct. Il ne s'est inverti que lors d'un séjour prolongé dans une agglomération d'où la femme était bannie⁵⁶. » D'autres affirment tout simplement que ces hommes ont toujours ressenti ces pulsions homosexuelles⁵⁷. Néanmoins, ces pratiques jugées « perverses », pour reprendre le vocabulaire de l'époque, mènent les hommes loin du mariage, de la famille et de la vie en société.

Alors que le service militaire est un moment pour la guerre et le combat, le récit que l'Italien fait de son année dans l'armée ne relate aucun épisode d'entraînement ; si ces périodes d'activité guerrière sont évoquées, elles ne le sont qu'indirectement : « Les nombreuses occupations, les leçons au manège » (*RI*, 30). Tout ce qui fait la virilité d'un homme, normalement acquise lors du service, n'est pas abordé dans les lettres de l'épistolier. Ces qualités sont « la force et la résistance à la fatigue, l'aptitude à surmonter la souffrance physique et la douleur morale [et] l'acceptation d'enfin verser son sang pour la défense du pays⁵⁸. » Celles-ci troublent pourtant l'auteur du récit : « La fatigue, la contrainte, la terrible discipline m'effrayaient beaucoup » (*RI*, 30). L'Italien rejette ces valeurs associées à la virilité et elles sont en plus complètement évacuées du récit, au profit d'une initiation à une sexualité nouvelle. Cette éducation, différente de celle attendue lors du volontariat, constitue une sorte de fabrique de la virilité à l'envers. Privé de femmes, le campement des soldats devient un lieu propice pour la « déviation des pulsions génésiques⁵⁹ ». Le rite militaire

⁵⁵ Régis REVENIN, « L'homosexualité masculine dans le Paris des débuts de la Troisième République et de la Belle Époque (années 1870–années 1910) : transgression et subversion des hiérarchies nationales, sociales et raciales ? », *Bulletin d'histoire politique*, n° 1, 2010, p. 223-234.

⁵⁶ Dr LAUPTS, *Tares et poisons. Perversion et perversité sexuelle*, Paris, George Carré, 1896, p. 9.

⁵⁷ Dans son article sur l'homosexualité et la virilité, Revenin élabore la division scientifique sur l'acquisition (ou non) de l'état homosexuel. D'ordre biologique, privilégiant le caractère inné de l'inversion sexuelle et l'autre d'ordre psychologique, établissant l'acquis (souvent par l'initiation par l'autre). Cette divergence d'opinions ne serait que dépassée avec Freud, bien que l'argument soit encore entendu au XXI^e siècle. Régis REVENIN, « Homosexualité et virilité », p. 379.

⁵⁸ Jean-Paul BERTAUD, « L'armée et le brevet de virilité » dans A. CORBIN (dir.), *Histoire de la virilité*, t. 2 : *Le triomphe de la virilité. Le XIX^e siècle*, Paris, Seuil, 2011, p. 63.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 78.

devant préparer à la vie en société et ultimement au mariage contribue dans ce cas-ci à détruire ce même idéal familial.

Par son manque d'enthousiasme pour les femmes, l'officier capte l'attention de l'Italien. La façon dont ses paroles sont rapportées par l'épistolier ne relève aucun intérêt de la part du sergent pour celles-ci. L'on assiste toutefois à une situation complètement différente quand il est avec l'Italien : « Je n'ai jamais autant joui avec une femme [...] et leurs baisers et leurs caresses ne sont pas si chauds et passionnés » (*RI*, 35). Les soins apportés par la présence d'un amant ont bouleversé la vie du jeune soldat. Toutefois, aucune mention n'est faite par le premier critique de ces documents humains, le Dr Laupts, concernant l'enthousiasme du jeune sous-officier pour les douceurs avec l'Italien. Le récit de l'aristocrate, accordant tout l'espace aux sentiments et émotions intimes, déplace les événements attendus lors du service militaire. Ce déplacement, doublé par le meurtre de l'officier dans un contexte peu glorieux, suscite un questionnement sur la nature de cette mort et sur ses conséquences symboliques.

3.3.2. Une mauvaise mort...

Rappelons que le sergent meurt dans une querelle d'ivrognes quelques mois après sa rupture avec l'Italien. Quelques indications, agissant comme des annonces funestes, sont présentes dès l'arrivée de ce jeune sous-officier, ce qui mène le lecteur attentif à prédire cette funèbre issue. En premier lieu, la sexualité, et plus particulièrement l'homosexualité, joue un rôle extrêmement important : cette raison est mise de l'avant par Laupts pour justifier la fin tragique du sergent. Il indique que l'aristocrate est responsable de la mort du sergent, puisque ce dernier a été corrompu par les pratiques perverses de l'inversion sexuelle⁶⁰, sans considérer son manque d'intérêt pour les femmes et son attrait certain pour l'Italien. L'épistolier, peu de temps avant de décrire le début de sa vie sexuelle active avec le sergent, soliloque sur le désir qu'il a pour lui et sur sa peur de l'affirmer, il conclut en disant qu'il « serait mort de honte avant d'avoir terminé l'horrible phrase » (*RI*, 33). Le texte passe directement aux premiers ébats des deux hommes. Pourrait-on suggérer que cette honte perdure et affecte plus tard le sergent, une fois que celui-ci se retrouve seul avec ses désirs nouvellement éveillés ? Une continuité semble s'établir entre la mort symbolique (« mourir de honte ») et la mort réelle. Une seconde phrase semble annoncer la mort du sergent et

⁶⁰ Dr LAUPTS, *op. cit.*, p. 101.

les conditions entourant celle-ci : « Le fourrier, qui dormait dans une petite chambre à côté [était] ivre mort lui aussi » (*RI*, 34). Ces mots « ivre mort », qui précèdent de quelques instants les premières caresses fatigues, semblent prédire la mort du jeune sous-officier lors d'une querelle d'ivrognes. Que faire également de la promesse de s'aimer pour toujours : « Nous nous séparâmes enfin, en nous promettant de nous aimer pour toujours [...] » (*RI*, 35) ? Faisant suite à une première nuit d'ébats, cette promesse n'est pas tenue, tant par le sergent que par l'Italien, qui cessent tous deux de s'écrire alors que la vie les sépare (*RI*, 38), ce qui constitue un des ratés de la correspondance entre eux. Ce bris de serment contribue à sceller le sort du jeune homme dans « un dénouement [...] romanesque⁶¹ [...] pourtant bien réel » (*RI*, 39). Ces quelques intersignes, « signes concrets annonciateurs d'événements (souvent dramatiques) à venir⁶² », annoncent la mort du militaire, mais ne semblent pas complètement la justifier⁶³, comme le remarque justement le Dr Laupts. Selon ce dernier, le meurtre du militaire est, comme nous l'avons dit, explicable en raison de sa relation problématique avec l'Italien⁶⁴. Lues attentivement, les lettres de l'aristocrate proposent une explication fort différente de celle présentée par l'aliéniste.

Comparé à Hector et à Achille (*RI*, 33), le sergent ne se montre pas à la hauteur de cette si glorieuse comparaison, douloureuse pour ce sous-officier mort dans la fleur de l'âge. La comparaison contribue à enfermer le sergent dans un état liminaire : non seulement ce dernier ne devient jamais *homme* puisqu'il est différent sexuellement, mais le texte lui refuse de surcroît le statut glorieux normalement réservé aux guerriers. En réduisant au silence les exploits militaires du sous-officier et en explicitant l'amour partagé entre les deux hommes, l'épistolier présente le sergent en tant qu'inverti sexuel, un efféminé, et non en tant que guerrier. Le sergent est victime de ce que l'on nomme la « mauvaise mort ». Ce type de mort représente « ce qui est au-delà du laid, la monstruosité d'un être devenu pire que rien, d'une forme qui a sombré dans l'innommable⁶⁵. » Ce sont des êtres impossibles à célébrer, qui tombent dans l'oubli collectif. Curieusement, les victimes de la « mauvaise mort » sont décrites de la même façon que le sont les

⁶¹ Le dénouement semble romanesque en raison des rebondissements qui ont fait suite au départ de l'Italien. La mort du sergent quelques mois plus tard semble clore trop parfaitement l'anecdote présentée par l'épistolier.

⁶² Jean-Marie PRIVAT, « Le *Retour* et ses discours. Une ethnocritique des intersignes », dans Jean-Michel ADAM et Ute HEIDMANN (dir.), *Sciences du texte et analyse de discours. Enjeux d'une interdisciplinarité*, Genève, Slatkine Érudition, 2005, p. 197-227.

⁶³ Peut-on réellement justifier la mort ?

⁶⁴ Dr LAUPTS, *op. cit.*, p. 100.

⁶⁵ Jean-Pierre VERNANT, *op. cit.*

personnages liminaires⁶⁶. Cet horrible trépas s'esquisse en contrepoint de la « belle mort⁶⁷ ». Théorisée d'après les cosmologies de la Grèce Antique, la « belle mort » correspond à l'acte de mourir avec honneur afin de s'assurer le renom et la gloire éternelle. Ce type de mort scelle à jamais l'excellence du guerrier et lui assure une place dans la mémoire des hommes. Ces guerriers qui meurent honorablement et vaillamment possèdent « [une] jeune et virile beauté [...] dont le corps frappe d'étonnement, d'envie et d'admiration⁶⁸. » Le bûcher funèbre permet de conserver les attributs du mort dans la mémoire collective : « Beauté, jeunesse, virilité du cadavre, pour lui appartenir définitivement et s'attacher à la figure du mort, exigent que la dépouille ait cessé d'exister comme le héros de vivre⁶⁹. » Cette « belle mort » est celle d'Achille, qui est précisément comparé au sergent.

Aux côtés de ce héros grec, le sergent fait piètre figure. Ne possédant ni statut particulièrement élevé ni même de grandes victoires (celles-ci ne sont pas narrées), le sergent meurt dans un contexte peu honorable en cumulant plusieurs traits définissant le « mauvais mort », caractérisé par une mort subite, prématurée, violente, injuste et dé-ritualisée⁷⁰. Le militaire meurt subitement, sur le bord d'une route, de façon violente, abrupte et injuste. Sa mort, avant l'heure, est complètement dé-ritualisée par le *Roman d'un inverti-né*, qui passe sous silence les divers rites associés au trépas : « Il fut tué d'un coup de pistolet par un de ses compagnons ivres qui avait eu une querelle avec lui au sujet de leur service. Il mourut tout de suite sur la route bordée de sapins qui s'étend de la ville à la forteresse » (*RI*, 38). La forme du fait divers, utilisée par l'épistolier pour rapporter le décès de son amant de façon détachée, renforce l'inhumanité de la mort. Cette impression est consolidée par le refus du texte de nommer et d'accorder un rite funèbre au jeune homme « d'une merveilleuse beauté » (*RI*, 32), rendant le sous-officier une personne facilement

⁶⁶ « Le cadavre outragé n'a part ni au silence qui entoure le mort habituel ni au chant louangeur du mort héroïque ; ni vivant, puisqu'on l'a tué, ni mort, puisque privé de funérailles, déchet perdu dans les marges de l'être, il représente ce qu'on ne peut pas célébrer ni davantage oublier : l'horreur de l'indicible, l'infamie absolue : celle qui vous exclut tout ensemble des vivants, des morts, de soi-même. » *Ibid.*

⁶⁷ *Ibid.*

⁶⁸ *Ibid.*

⁶⁹ *Ibid.*

⁷⁰ « On peut résumer la littérature anthropologique assez abondante (souvent redondante) sur ce point précis de la mauvaise mort en disant que c'est une mort : 1 – solitaire ; 2 – soudaine ; 3 – prématurée ; 4 – violente ; 5 – injuste ; 6 – inhumaine (le cadavre est défiguré) ; 7 – dé-ritualisée (pas de trépas). » Jean-Marie PRIVAT, « Le cadavre du réalisme », dans Wesley, B. et C. Bouliane (dir.) *Repenser le réalisme*, Cahier ReMix [En ligne], n° 07, avril 2018, Montréal, Observatoire de l'imaginaire contemporain, 2018. URL : <http://oic.uqam.ca/fr/remix/le-cadavre-du-realisme>.

oubliable, innommable. Alors que les circonstances exactes entourant la mort du soldat sont inconnues, deux versions sont proposées aux lecteurs de l'Italien, écrites à quelques années d'intervalle⁷¹. Les premiers sentiments de l'épistolier à l'égard du meurtre de son amant sont plutôt effacés, apathiques :

Je n'ai pas regretté la mort que j'ai apprise par les journaux [...] L'amitié trop ardente que j'avais eue pour lui s'était consumée d'elle-même et il n'en restait pas même les cendres. Je n'aurais eu aucun plaisir à le revoir et j'aurais eu honte pour lui et pour moi. (*RI*, 39).

Ses intentions, quelque temps après la mort de son amant, sont claires : ne pas afficher d'émotions ni avouer qu'il avait autrefois aimé cet homme. Pourtant, quelques années plus tard, un tout autre discours est écrit à l'attention du Dr Lauptz : « je n'ai connu qu'une **seule** fois la véritable passion avec ses délires et ses tourments, ses jalousies et ses transports, quand l'on est **deux** et pourtant l'on ne fait **qu'un** avec celui qu'on aime ! » (*SRI*, 85). Le sergent devient la source, dans les souvenirs de l'aristocrate, d'une folle passion. Cette nouvelle façon de raconter la mort du sergent s'inscrit presque en opposition complète avec le premier récit : « Ce fut comme un cauchemar, un rêve, et lorsque je me réveillais loin de **lui**, la passion avait tout brûlé et il ne restait que des cendres dans mon cœur » (*SRI*, 85). Les cendres, présentes seulement dans la mémoire de l'Italien, pourraient-elles indiquer un tombeau par le feu ? Les flammes du bûcher, permettant de conserver les attributs virils du cadavre, pourraient s'être incarnées symboliquement dans la mémoire de l'aristocrate pour protéger la mémoire de son véritable amour, pour donner à ce héros le tombeau glorieux qui lui revient.

Ce changement entre le *Roman d'un inverti-né* et la *Suite du roman d'un inverti-né* démontre la nature problématique associée à la figure du sergent. Victime d'une « mauvaise mort » dans le premier récit, il reçoit symboliquement les divers rites funèbres associés à la « bonne mort » dans le second. Ce tombeau glorieux, dans lequel le militaire « [vit] toujours beau et jeune dans [les] souvenirs de [l'Italien] » (*SRI*, 99), témoigne de la transformation de l'amant en *éternel jeune garçon*⁷², en héros. Toutefois, en instituant le militaire en tant qu'*éternel jeune garçon*, l'épistolier

⁷¹ La datation des textes du *Roman d'un inverti-né* et de sa suite est encore incertaine. Alors que la *Suite du Roman d'un inverti-né* est datée de septembre 1896, les lettres adressées à Zola ont été écrites entre 1888 et 1889.

⁷² Ce concept renvoie à celui d'« éternelle jeune fille » de Marie Scarpa. Angélique, dans *Le Rêve* (1888) de Zola, n'accomplit pas les divers rites de passage, que Scarpa lie avec la figure de la brodeuse. Elle est une figure intermédiaire, transitive et se fige dans un rôle de vierge exemplaire et expérimentale. Dans le *Roman d'un inverti-né* et la *Suite du roman d'un inverti-né*, le sergent demeure figé dans un rôle, l'amant. Il est à l'intermédiaire entre l'apogée de la virilité masculine (en raison de sa figure de militaire) et son pendant homosexuel (qu'à l'époque on pouvait nommer tante ou folle). Pour de plus amples informations sur la nature de l'*éternelle jeune fille*, voir l'ouvrage

ne participe-t-il pas à invertir le jeune homme pour toujours, rétablissant le caractère de « mauvais mort » du sergent ?

3.3.3. Statut du sergent dans *Le Roman d'un inverti-né* et *La Suite du roman d'un inverti-né*

La transformation de la représentation du sergent dans les souvenirs de l'Italien doit être interrogée, pour mieux comprendre les changements de ton dans les lettres de l'épistolier. Ces différences concernent principalement le rôle associé au sergent, de même que la responsabilité réclamée de l'aristocrate dans la mort de son amant. Dans le *Roman d'un inverti-né*, ce dernier est un amant parmi d'autres. Toutefois, dans la *Suite du Roman d'un inverti-né*, l'Italien institue le sous-officier en tant que seul véritable amour qu'il ait eu : « J'ai véritablement aimé alors, avec ma tête, avec mon cœur, avec mes sens, avec tout » (SRI, 85). Ce passage du sergent, qui va de l'universalité des amants à l'unicité du véritable amour, est élaboré pour permettre d'esquisser un portrait du sergent et, par le fait même, de l'épistolier.

Les premières lettres de l'aristocrate présentent le sergent en tant qu'exutoire pour ses passions « criminelles ». L'Italien est très vocal et passionné, dès la première rencontre avec le sous-officier. Ce dernier l'emplit de « jalousie et [d'] envie » (RI, 31). Le sergent représente tout ce que n'est pas l'épistolier : un homme grand, courageux et vaillant – l'Italien possède « une figure enfantine » (RI, 30), féminine et raffinée. Sans être nécessairement pris de désir, du moins les premiers jours, l'Italien trouve un plaisir à observer son collègue militaire, puisque la beauté de ce dernier se compare à celle des chefs-d'œuvre antiques (RI, 32). Le niveau d'intérêt et de passion augmente au moment où les deux hommes commencent leurs activités illicites. Ils se découvrent l'un et l'autre et trouvent ensemble un bonheur absolu et qui leur est jusque-là inconnu.

Cette relation change dramatiquement lorsque se termine le service militaire de l'aristocrate. Vivant une peine d'amour, « un vide affreux » (RI, 38), il est pris d'une « insupportable mélancolie » (RI, 38). Il retrouve la santé après quelques mois et « l'image de [son] ami [s']efface [...] et [perd] tout son charme et sa vivacité » (RI, 38). L'amant qu'il a promis d'aimer pour toujours est soudainement relayé à l'arrière-plan. Sans en être heureux, il n'est même pas contrarié

de Scarpa. Marie SCARPA, *L'Éternelle jeune fille. Une ethnocritique du Rêve de Zola*, Paris, Honoré Champion, « Romantisme et Modernités », 2009.

lorsque les lettres de son ami cessent de lui parvenir. La mort de cet amant est présentée, nous l'avons dit, au lecteur de la même façon effacée et terne. Ce détachement complet semble contraire à la passion vécue. La conclusion de cette saga amoureuse s'adresse au destinataire, pour la première fois depuis de nombreuses pages : « La terre⁷³ gardera ce secret et seules ces pages vous le feront connaître. Je n'ai dit que la pure et simple vérité, libre à vous de n'y pas croire ; le dénouement vous paraîtra romanesque, il est pourtant bien réel » (*RI*, 39). Interpeler Zola au moment précis où l'intérêt sexuel se perd pour justifier la « fin romanesque » révèle peut-être une conscience aigüe de l'aspect problématique d'une sexualité anormale aux yeux d'un romancier naturaliste. Tente-t-il alors de minimiser la tristesse ressentie face à la mort du sergent ?

Dans *La Suite du roman d'un inverti-né*, l'intérêt de l'Italien est renouvelé. La mort du sergent est toujours bien réelle, mais les souvenirs de l'Italien érigent le jeune soldat en tant que héros viril et courageux. Le texte passe du fait divers, relaté dans les premières lettres, à une passion sans bornes et unique (*RI*, 85). L'aristocrate affirme, dans une phrase qui résume ces intenses émotions ressenties pour sous-officier : « Que ne donnerais-je pas pour éprouver encore une fois une minute de ce bonheur qui résumait en lui des siècles de béatitude ! » (*SRI*, 85). Avec le sergent, l'éternité se joue en un seul instant : « Ces quelques secondes me parurent un siècle » (*SRI*, 35). Quelques pages plus loin, l'épistolier revient à nouveau sur cette relation avec le sous-officier, soulignant avoir apporté dans cette relation passée « une fougue cruelle et aigüe » (*SRI*, 99). Heureux de la mort de son amant, car il vit pour toujours beau et jeune dans son esprit, l'Italien se remémore les mois « d'une vie étrange, fantastique et exceptionnelle » (*SRI*, 99) que les deux hommes ont vécu ensemble.

Malgré les années séparant les lettres, certaines émotions demeurent les mêmes : la culpabilité anime toujours l'aristocrate, qui se sent responsable de la mort de son amant. Lors des premières lettres, l'Italien apprend au lecteur que « l'horrible et maudite ardeur [...] avait entraîné avec elle un être bien innocent de ces fautes, et que seule une maudite passion avait mordu et empoisonné » (*RI*, 37). Cette propension à la culpabilité demeure également dans la *Suite du roman d'un inverti-né*, lorsque l'aristocrate pense « [avoir] trop bien détraqué [le sergent] pour [revenir dans une vie normale] et son âme avait été trop bien façonnée et pétrie par [lui] pour qu'il pût se contenter

⁷³ Pourrait-on lire ici un intertexte entre l'amour des deux hommes et les diverses formes de sexualités présentées dans *La Terre* (1887), de Zola ? Ce dernier texte a été publié deux ans avant l'envoi des lettres de l'Italien. M. Rosenfeld a fait le premier de ces constats dans son article. Michael ROSENFELD, « Zola et l'homosexualité, un regard nouveau », *Les Cahiers naturalistes*, vol. 61, n° 89, 2015, p. 213-229.

d'une vie et de jouissances ordinaires » (*SRI*, 99-101). L'Italien continue d'affirmer sa responsabilité, faisant également sienne l'agentivité que lui accorde le Dr Lauppts dans son essai critique de 1896 :

La nécessité, au point de vue de la vitalité, de l'avenir de la race, d'étudier les causes morbides, de discerner les éléments dangereux et mauvais, au rang desquels, pour une part appréciable, doit être rangé l'être frappé de perversion sexuelle : le pervers, l'inverti-né féminiforme⁷⁴.

Bien que l'Italien acquière dans la dernière lettre une fierté nouvelle⁷⁵, celle-ci semble naître depuis l'absence de sentiments de perte et de tristesse associés normalement à la mort d'un être cher. Cette absence émotionnelle représente, pour l'épistolier, le danger qu'il pose à la société : « après m'avoir connu et avoir vécu plusieurs mois d'une vie étrange, fantastique et exceptionnelle, le mieux qu'il pût faire, n'était-ce pas de mourir ? » (*SRI*, 99). Cette ambiguïté, entre orgueil et danger, est constitutive de la personne qu'est l'Italien.

Ces variations dans les états d'âme de l'Italien indiquent l'oscillation des diverses émotions ressenties. Le jeune homme se sent profondément responsable de la mort du sergent, étant celui qui l'a (mal) initié à l'amour pédéraste. Il associe, comme le fait la société européenne du XIX^e siècle, l'inversion sexuelle et la maladie mentale⁷⁶. Dans sa prise de responsabilité, l'épistolier fait intervenir le destin : « Le destin s'en chargea, mais ne croyez-vous pas qu'à défaut de la main d'autrui, sa propre main ne se serait pas chargée de faire partir ce coup de pistolet qui trancha son existence ? » (*SRI*, 99). Cette notion s'inscrit comme pendant de la coutume. Le destin, selon Yvonne Verdier, est une faute commise à l'égard de la coutume et de l'amour⁷⁷. Celles-ci, responsables des nombreux malheurs vécus par les individus, expliquent les chutes funestes de ces derniers. Avoir « trop bien détraqué » (*SRI*, 99) le sergent constitue une faute à l'amour ; la mort du sergent est alors le point culminant d'une série de fautes symboliques. L'initiation par le jeune aristocrate du sergent à une sexualité entre hommes est un écart important face à la coutume de l'époque, qui trace les vies de chaque membre de la communauté. Déroger de ce chemin longuement établi par la tradition européenne pour s'invertir, devenir un pédéraste, dérègle la vie

⁷⁴ Dr LAUPTS, *op. cit.*, p. 104.

⁷⁵ « Chacun a ses penchants inscrits dans le cerveau et dans le cœur ; qu'il les suive avec regret ou avec joie, il faut bien qu'il les suive et qu'il laisse les autres se conduire avec leur nature à eux. C'est la fatalité qui nous crée et nous conduit à travers notre existence – lutter contre elle ne serait que témérité inutile et folle !! » (*RI*, 73).

⁷⁶ Pour plus de détails sur l'association entre inversion sexuelle et maladie mentale, voir l'ouvrage de Foucault. Michel FOUCAULT, *Histoire de la sexualité*, t. 1 : *La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, Tel, 1976.

⁷⁷ Yvonne VERDIER, *Coutume et destin : Thomas Hardy et autres essais*, Paris, Gallimard, 1995, p. 153.

du sergent. Rejeter sur le destin ce qui pourrait n'être que simple malchance entraîne le jeune épistolier à accepter une agentivité dans la mort de son amant.

En transposant sur papier ses sentiments autour de son passé, l'Italien nous oblige à une réflexion sur cette écriture de soi, alors que les écrits s'étirent dans le temps. L'écriture des souvenirs permet de réfléchir aux différentes manières de faire le (la) mort. La prise de responsabilité de l'Italien, face à la mort de son amant, est une forme de mauvaise mort, précipitée par les aveux de l'épistolier. Celui-ci s'accuse, dans ses lettres, d'avoir causé la mort du jeune militaire. Le trépas de ce dernier paraît effectivement injustifié, tant aux yeux du Dr Lauphs qu'à notre regard contemporain. Malgré cette culpabilité, le *Roman d'un inverti-né* et la *Suite du roman d'un inverti-né* constituent la création d'un bon mort. En érigeant un tombeau par lettres pour son amant, dans lequel ce dernier est présenté comme le seul véritable amour, l'Italien fait de son texte un monument funèbre, seule sépulture connue pour ce jeune sergent. L'hommage rendu par l'épistolier au jeune sous-officier devient, dès lors, la plus glorieuse des tombes, même si elle demeure anonyme.

CONCLUSION

En s'intéressant aux caractéristiques propres au genre épistolaire, notre lecture du *Roman d'un inversé* et de la *Suite du roman d'un inversé* soulève pour la première fois l'unicité de ce texte. Concevoir les écrits de l'Italien en tant que lettres permet d'apprécier la complexité générique de celles-ci, soulignant son usage en tant que roman, cas médical ou autobiographie. La complexité de la personnalité de l'aristocrate italien peut être soulevée en raison de ces constats, surtout quand l'on peut lire une version complète et non censurée de ses lettres. Pour en arriver à comprendre l'aristocrate en tant qu'individu complexe et nuancé, il a d'abord été nécessaire de porter attention aux nombreux changements et modifications imposés au texte à travers les publications. Le *Roman d'un inversé* a obtenu un titre pour sa première parution. Ce titre, qui est utilisé dans ce mémoire pour souci de cohérence critique, modifie l'importance et l'authenticité des lettres de l'Italien, en insistant sur deux points qui sont pourtant absents des écrits du jeune homme : les composantes « roman » et « inversé ». Ce titre crée une attente chez le lecteur, qui ouvre le livre pour y lire un roman sur un inversé (l'aristocrate ne se nomme jamais un inversé). Les nombreuses altérations au *Roman d'un inversé* constituent en effet une première barrière à l'étude de ce texte. Ce premier chapitre se conclut sur un bilan des recherches passées, dont l'immense majorité a été réalisée sur des versions tronquées des lettres de l'aristocrate. Ces études sont donc à revisiter dans des travaux futurs.

Saisir la multiplicité et l'intensité de la personnalité de l'épistolier devait également passer une réflexion sur son écriture, et c'est justement la voie de l'épistolarité qui a donné les conclusions les plus justes. Alors que toutes les publications sur le *Roman d'un inversé* soulignent l'épistolarité du texte, aucune ne présente les conséquences de celle-ci : le choix générique de la lettre provoque des impacts que l'essai, l'autobiographie ou le roman n'auraient pas pu transmettre. Effectivement, Brigitte Diaz souligne que la lettre impose à son auteur de s'écrire tel qu'il est, sans se soucier des contradictions avec les lettres passées ou futures. Cette vision en kaléidoscope de l'identité s'explique notamment par ce qu'elle nomme le « vagabondage épistolaire¹ », un laisser-aller des pensées et des réflexions permettant justement une plus grande vision de l'intimité de l'épistolier. Cette vulnérabilité de l'aristocrate contraste avec l'audace qu'il

¹ Brigitte DIAZ, *L'épistolaire ou la pensée nomade*, Paris, Presses universitaires de France, « Écriture », 2002.

démontre en écrivant à un romancier célèbre. Non seulement cette forme particulière reprend des thèmes de l'auteur ciblé, mais elle constitue une transgression sociale et culturelle. Ce même courage s'exprime également dans la *Suite du roman d'un inverti-né*, alors que l'épistolier ajoute, corrige et dément certaines affirmations du médecin à qui il s'adresse. Ce dialogue, modelé par les romans zoliens et les recherches savantes de Laupts, autorise la conception de cette correspondance avortée en tant que matière authentique et unique, bien différente des autres textes similaires recensés par Philippe Lejeune².

Finalement, notre intérêt pour la correspondance perdue entre l'aristocrate et le sergent nous a menés à réfléchir sur l'éros et l'érotisme du *Roman d'un inverti-né* ainsi que sur la relation entre les deux hommes. La dimension érotique des lettres de l'aristocrate montre la façon dont l'épistolier conçoit ses destinataires, en tant qu'amis. Raconter ces expériences intimes, avouer son amour est possible pour l'aristocrate en raison de son anonymat, certes, mais aussi parce qu'il voit en Zola et Laupts des personnes de confiance. En nous interrogeant sur les rituels qui sont au cœur de l'histoire d'amour entre le sergent et l'épistolier, nous avons remarqué que tous deux cumulent des ratés et qu'ils sont prisonniers d'un statut liminaire. Ces constats conduisent le sergent à vivre dans une altérité à laquelle il n'est pas prêt, le menant ultimement à son trépas.

Nous avons commencé l'esquisse des conséquences de ce mémoire sur les analyses possibles de ce texte, soulignant notamment l'ouverture des conclusions possibles pour un texte comme le *Roman d'un inverti-né*. Ce travail de recherche réfléchit également, aux côtés de travaux comme ceux de Michael Rosenfeld, aux implications de la censure et de l'approche utilisée au XIX^e et début du XX^e siècle pour recueillir et traiter des aveux et confidences de nature homosexuelle. Rosenfeld a pu démontrer les multiples traces laissées par le Dr Laupts (Georges Saint-Paul), traces qui perdurent encore aujourd'hui et qui teintent forcément les écrits du jeune Italien. La prochaine étape logique pour assurer une meilleure compréhension des identités inverties et homosexuelles de la fin-de-siècle serait justement de se pencher sur les traces manuscrites laissées par les médecins, juges et autres représentants d'autorité sur leurs écrits. Cela nécessitera évidemment un important travail sur les archives de ces professionnels, pour, espérons-le, déterrer les versions originelles, celles écrites par les hommes étudiés, et découvrir de quelles façons les pensées de ces hommes, souvent incarcérés, ont été trahies.

² Philippe LEJEUNE, « Autobiographie et homosexualité en France au XIX^e siècle », *Romantisme*, n° 56, 1987, p. 79-94.

Ces trahisons ont été malheureusement trop fréquentes dans les littératures des groupes minoritaires. Dans un monde où ces identités sont réprimées et mises au ban, les lieux où il est sécuritaire d'exister sont rares. La lettre de l'aristocrate nous semble être l'un de ces lieux. Une phrase de Brigitte Diaz, précédemment citée dans le second chapitre, semble nous mener vers une réflexion similaire : la lettre « fait plutôt office de refuge face à l'existence et témoigne parfois d'un manque à être que l'épistolier ignore ou veut ignorer, porté qu'il est par l'affirmation axiologique de son identité naissante³. » Cette réflexion de Diaz est porteuse de sens et propose un espace propice pour concevoir la lettre en tant qu'espace sécuritaire (*safe space* en anglais).

Entretenir une réflexion sur le *safe space* dans la lettre nous mène à réfléchir dans un champ nouveau pour ce mémoire, mais fécond de sens : les études *queers* et féministes. Sans vouloir, en conclusion, *queeriser* ce texte unique, on souhaite plutôt entrevoir comment, déjà à la fin du XIX^e siècle, des hommes et des femmes entretenant des identités diverses pouvaient trouver des espaces dans lesquels s'épanouir, dont la lettre. Philippe Lejeune se questionne sur les différentes modalités accessibles pour parler d'homosexualité dans le grand siècle : « selon quels types de discours disponibles et dans quels cadres sociaux possibles⁴ ? » Plusieurs chercheurs dans ces deux domaines d'études ont étudié l'espace discursif nécessaire pour se sentir en sécurité, pour être capable de produire l'aveu qui permettra une sortie du placard⁵ et la libération du secret de Polichinelle. L'Italien évoque à quelques reprises dans ses lettres des espaces où il peut agir comme bon lui semble, souvent dans le domaine du privé (la chambre, l'appartement, la pénombre, etc.). Les espaces publics permissifs n'existent pas sans une série de codes et de repères que seules certaines personnes connaissent⁶. Toutefois, il ne peut s'avouer être différent que dans une lettre, certes anonyme. Celle-ci devient pour lui un lieu où il peut exister et s'épanouir : « J'ai écrit pour **moi**, mais ce que j'ai écrit, je l'envoie à **vous**. Vous serai-je utile à quelque chose ou aurai-je perdu mon temps ? En tout cas, je ne regrette pas ces heures. J'ai revécu toute ma vie dans ses affreuses douleurs et ses joies coupables et délirantes. » (*RI*, 59). Il surenchérit quelques lignes plus bas : « mais comme cela m'amuse singulièrement, je continue encore un petit peu, plus pour **moi** que pour **vous**. » (*RI*, 60). Un plaisir certain marque l'écriture de ces lettres, plaisir qui s'explique par le sentiment de sécurité qui accompagne l'épistolier. Notons que l'anonymat a

³ Brigitte DIAZ, *L'épistolaire ou la pensée nomade*, Paris, Presses universitaires de France « Écriture », 2002, p. 82.

⁴ Éric BORDAS, « Introduction. Comment en parlait-on ? », *Romantisme*, 2013, vol. 1, n° 159, p. 5.

⁵ Eve KOSOFKY SEDGWICK, *Épistémologie du placard*, Paris, Éditions Amsterdam, 2008, p. 95.

⁶ Michael POLLAK, « Les vertus de la banalité », *Le Débat*, 1981, vol. 3, n° 10, p. 136.

permis à la fois une trahison de la confiance du jeune homme et une protection de son identité. Effectivement, malgré plusieurs publications de ses lettres (ce qui constitue une trahison, un rejet des traditions épistolaires), personne n'a pu identifier l'auteur du *Roman d'un inverti-né*. De cette façon, et possiblement en raison de l'anonymat, ces lettres constituent un espace d'autant plus sécuritaire.

BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

1. Sur les différentes éditions françaises du *Roman d'un inverti-né* (selon l'année de publication)

LAUPTS, Dr, « Le Roman d'un inverti », *Archives d'anthropologie criminelle*, tome 9, 1894, p. 211-215, p. 367-373 et p. 729-737.

LAUPTS, Dr, « Le Roman d'un inverti », *Archives d'anthropologie criminelle*, tome 10, 1895, p. 131-138, p. 228-241 et p. 320-325.

LAUPTS, Dr, « Le Roman d'un inverti-né », *Tares et Poisons. Perversion et perversité sexuelles*, Paris, Georges Carré, 1896, p. 47-95.

LAUPTS, Dr (G. Saint-Paul), « Le Roman d'un inverti-né » et « La Suite du roman d'un inverti-né », *L'homosexualité et les types homosexuels*, Paris, Vigot Frères, 1910, p. 47-95 et p. 432-441.

SAINT-PAUL, Georges, « Portait d'inverti. Silhouettes de bisexuels », *Invertis et homosexuels*, Paris, Vigot Frères, « Thèmes psychologiques », 1930, p. 69-128.

HAHN, Pierre, « Le Roman d'un inverti-né. Préfacé par Émile Zola », *Nos ancêtres les pervers. La vie des homosexuels sous le Second Empire*, Paris, Olivier Orban, 1979, p. 231-266.

Anonyme, *Roman d'un inverti-né*. Préface d'Émile Zola, extrait de *Perversion et perversité* par le Dr Lauppts, Lyon, A rebours, 2005.

Daniel Grojnowski (éd.), *Confessions d'un inverti-né : suivies de Confidences et aveux d'un Parisien*, Paris, José Corti, 2007.

PENISTON, William A. et Nancy ERBER (dir.), « Le Roman d'un inverti », *Bougres de vies (Queer Lives) : huit homosexuels du XIX^e siècle se racontent*, Cassaniouze, ErosOnyz, 2012, p. 143-204.

ROSENFELD, Michael (dir.), « Le Roman d'un inverti-né » et « La Suite du roman d'un inverti-né », *Confessions d'un homosexuel à Émile Zola*, Paris, Nouvelles éditions Place, 2017, p. 15-145.

2. Sur les éditions traduites du *Roman d'un inverti-né* (selon l'année de publication)

THAL, Wilhelm, *Romans eines Konträrsexuellen*, Leipzig, Spohr, 1899.

BEULWITZ, Rudolf von, « Ein Brief Emile Zola an Dr. Lauppts über Frage der Homosexualität », *Jahrbuch für sexuelle Zwischenstufen*, n° 7, 1905, p. 371-386.

SETZ, Wolfram (éd), *Der Roman eines Konträrsexuellen. Eine Autobiographie*, Berlin, verlag Rosa Winkel, 1991.

ERBER, Nancy et William A. PENISTON (dir.), *Queer Lives : Men's Autobiographies from Nineteenth-Century France*, Lincoln, Nebraska University Press, 2007.

Il Romanzo di un Invertito Nato, Mis en ligne par la Biblioteca di Progetto Gay en novembre 2014. [En ligne]. [URL : <http://gayproject.altervista.org/romanzo.pdf>]

ROSENFELD, Michael, William A. PENISTON et Nancy ERBER (dir. et trad.) *The Italien Invert : A Gay Man's Intimate Confessions to Émile Zola*, New York, Columbia University Press, 2022.

3. Corpus secondaire

ZOLA, Émile, *La Curée*, Paris, Le livre de poche, 1996 [1872].

ZOLA, Émile, *La Débâcle*, Paris, Livre de poche, 2003 [1892].

ZOLA, Émile, *La Fortune des Rougon*, Paris, Le livre de poche, 2004 [1871].

ZOLA, Émile, *La Terre*, Paris, Le Livre de poche, 2006 [1887].

ZOLA, Émile, *Le Docteur Pascal*, Paris, Le livre de poche, 2004 [1893].

ZOLA, Émile, *Le Rêve*, Paris, Le livre de poche, 2003 [1888].

ZOLA, Émile, *Le Roman expérimental*, Paris, Eugène Fasquelle, « Bibliothèque-Charpentier », 1902 [1880].

4. Concernant directement le corpus

CARROLL, Brandon, « “The Insidious Presence That Speaks” : The Monster's Confession in the *Roman d'un inverti-né* (1896) » dans IRVINE, Margot et Jeremy WORTH, *The Unknowable in Literature and Material Culture : Essays in Honour of Clive Thomson*, Newcastle-upon-Tyne, Cambridge Scholars Publishing, 2019, p. 38-53.

COUNTER, Andrew J., « One of Them : Homosexuality and Anarchism in Wilde and Zola », *Comparative Literature*, vol. 63, 2011, p. 345-365.

HAHN, Pierre, *Nos ancêtres les pervers. La vie des homosexuels sous le Second Empire*, Paris, Olivier Orban, 1979.

- HEATHCOTE, Owen, « Not I ? Framing Gay Identity in *Confessions d'un inverti-né* and *Moi, Pierre Seel, déporté homosexuel* », *French Studies Bulletin : A Quarterly Supplement*, vol. 114, 2010, p. 6-10.
- LACASSAGNE, Alexandre (dir.), *Archives d'anthropologie criminelle*, tome 9, [En ligne], 1894. [URL : <https://criminocorpus.org/fr/bibliotheque/doc/9/>]
- LACASSAGNE, Alexandre (dir.), *Archives d'anthropologie criminelle*, tome 10, [En ligne], 1895. [URL : <https://criminocorpus.org/fr/bibliotheque/doc/10/>]
- LAUPTS, Dr, *Tares et Poisons. Perversion et perversité sexuelles*, Paris, Georges Carré, 1896.
- LAUPTS, Dr (G. Saint-Paul), *L'homosexualité et les types homosexuels*, Paris, Vigot Frères, 1910.
- LEJEUNE, Philippe, « Répertoire des autobiographies écrites en France au XIX^e siècle (1789-1914), section 4 : vies », *Romantisme*, vol. 17, n° 56, 1987, p. 95-100.
- PENISTON, William A. et Nancy ERBER (dir.), *Bougres de vies (Queer Lives) : huit homosexuels du XIX^e siècle se racontent*, Cassaniouze, ErosOnyz, 2012.
- RIVERS, Christopher, « Improbable Prescience : Emile Zola and the Origins of Homosexuality », *Excavatio : Emile Zola and Naturalism*, vol. 14, n° 1-2, 2001, p. 41-62.
- ROSARIO, Vernon A., « Histoires d'inversion : Novelizing Homosexuality at the Fin de Siècle », dans FISHER, Dominique D. et Lawrence R. SCHEHR (dir.), *Articulations of Difference : Gender Studies and Writing in French*, Stanford, Stanford University Press, 1997, p. 100-118.
- ROSARIO, Vernon A., « Inverts : Pointy Penises, Hysterical Mollies, and Literary Homosexuals » dans *The erotic Imagination : French histories of perversity*, Oxford, Oxford University Press, 1997, p. 89-97.
- ROSEN, Karl, « Emile Zola and Homosexuality », *Excavatio : Emile Zola and Naturalism*, vol. 2, 1993, p. 111-116.
- ROSENFELD, Michael (dir.), *Confessions d'un homosexuel à Émile Zola*, Paris, Nouvelles éditions Place, 2017.
- ROSENFELD, Michael, « Genèse d'une pensée sur l'homosexualité : la préface de Zola au *Roman d'un inverti* », *Genesis. Manuscrits – Recherche – Invention*, n° 44, mai 2017, p. 213-217.
- ROSENFELD, Michael, « Zola et l'homosexualité, un nouveau regard », *Les Cahiers naturalistes*, vol. 89, 2015, p. 213-228.
- SAINT-PAUL, Georges, *Invertis et homosexuels*, Paris, Vigot Frères, « Thèmes psychologiques », 1930.

TERNOIS, René, « Mélanges – Ce que Zola n’avait pas osé dire », *Les Cahiers naturalistes*, vol. 14, 1968, p. 156-160.

5. Sur la correspondance et l’écriture de soi

AMOSSY, Ruth, *La présentation de soi*, Paris, Presses universitaires de France, « L’Interrogation philosophique », 2010.

AMOSSY, Ruth, « La lettre d’amour du réel au fictionnel », dans Jürgen SIESS (dir.), *La lettre, entre réel et fiction*, Paris, SEDES, 1998, p. 73-96.

ARTIÈRES, Philippe et LAÉ, Jean-François, *Lettres perdues ; écriture, amour et solitude XIX^e-XX^e siècles*, Paris, Hachette, « Littératures ».

CORGER, Jean-Claude, « La lettre d’amour », *Acta Universitatis Lodziensis. Folia Litteraria Romanica*, n° 1, 2000, p. 35-44.

DIAZ, Brigitte, *L’épistolaire ou la pensée nomade*, Paris, Presses universitaires de France, « Écriture », 2002.

DIAZ, Brigitte, « À l’écrivain George Sand, à Nohant, par La Châtre... », dans DIAZ, José-Luis (dir.), *Textuel*, « Écrire à l’écrivain », n° 27, février 1994, p. 91-108.

DIAZ, José-Luis, « Cher auteur... », dans José-Luis DIAZ (dir.), *Textuel*, « Écrire à l’écrivain », n° 27, février 1994, p. x-xxi.

DIAZ, José-Luis, « Le XIX^e siècle devant les correspondances », *Romantismes*, n° 90, 1995, p. 7-26.

FERREYROLLES, Gérard, « L’épistolaire, à la lettre », *Littératures classiques*, vol. 71, n° 1, 2010, p. 5-27.

GRASSI, Marie-Claire, « Des lettres qui parlent d’amour », *Romantisme*, n° 68, 1990, p. 23-32.

GUSDORF, Georges, *Les écritures du moi. Lignes de vie I*, Paris, Odile Jacob, 1991.

JOVICIC, Jelena, *L’intime épistolaire (1850-1900) : genre et pratique culturelle*, Newcastle upon Tyne, Publications Cambridge Scholars, 2010.

KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, « L’interaction épistolaire » dans Jürgen SIESS (dir.), *La lettre, entre réel et fiction*, Paris, SEDES, 1998, p. 15-36.

LEJEUNE, Philippe, *Les brouillons de soi*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1998.

LEJEUNE, Philippe, *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, « Poétique », 1975.

LYON-CAEN, Judith, *La lecture et la vie : les usages du roman au temps de Balzac*, Paris, Tallandier, 2006.

MELANÇON, Benoît, « Diderot épistolier : pour une poétique de la lettre familière au XVIII^e siècle. Conclusions d'une thèse » dans MELANÇON, Benoît et Pierre POPOVIC (dir.), *Les Facultés des lettres. Recherches récentes sur l'épistolaire français et québécois*, Montréal, Université de Montréal, « Centre universitaire pour la sociopoétique de l'épistolaire et des correspondances (CULSEC) », 1993, p. 13-43.

MUSITELLI, Pierre, « Le chiffre comme unique refuge : la correspondance sous surveillance de Pietro et Alessandro Verri », *Épistolaire. Revue de l'A.I.R.E.*, Association Interdisciplinaire de Recherches sur l'Épistolaire, 2018, n° 44, « Avec ou sans enveloppe. La lettre et le secret », p. 85-96.

SIMONET-TENANT, Françoise, « Aperçu historique de l'écriture épistolaire : du social à l'intime », *Le Français aujourd'hui*, n° 147, 2004, p. 35-42.

6. Sur l'ethnocritique et l'anthropologie

BOZON, Michel, « Des rites de passage aux “ premières fois ”. Une expérimentation sans fins », *Agora débats/jeunesses*, n° 28, 2002, p. 24.

BOZON, Michel, « Apprivoiser le hasard : la conscription au XIX^e siècle », *Ethnologie française*, n° 2-3, 1987, p. 301.

PRIVAT, Jean-Marie, « Le *Retour* et ses discours. Une ethnocritique des intersignes », dans ADAM, Jean-Michel et Ute HEIDMANN (dir.), *Sciences du texte et analyse de discours. Enjeux d'une interdisciplinarité*, Genève, Slatkine Érudition, 2005, p. 197-227.

PRIVAT, Jean-Marie, « Le cadavre du réalisme », dans WESLEY, Bernabé et Claudia BOULIANE (dir.) *Repenser le réalisme*, Cahier ReMix, [En ligne], n° 07, avril 2018, Montréal, Observatoire de l'imaginaire contemporain, 2018. [URL : <http://oic.uqam.ca/fr/remix/le-cadavre-du-realisme>]

SCARPA, Marie, « Le “document humain”, entre littérature et ethnographie », dans FABRE, Daniel et Marie SCARPA (dir.), *Le moment réaliste, Un tournant de l'ethnologie*, Lorraine, Presses universitaires de Nancy, coll. « EthnocritiqueS », p. 99-119.

SCARPA, Marie, *L'Éternelle jeune fille. Une ethnocritique du Rêve de Zola*, Paris, Honoré Champion, « Romantisme et Modernités », 2009.

SCARPA, Marie, « Le personnage liminaire », *Romantisme*, vol. 145, n° 3. 2009, p. 25-35.

VAN GENNEP, Arnold, *Les rites de passage*, Paris, Éditions A. et J. Picard, 1981 [1909].

VERDIER, Yvonne, *Coutume et destin : Thomas Hardy et autres essais*, Paris, Gallimard, 1995, p. 153.

VERNANT, Jean-Pierre, « La belle mort et le cadavre outragé », *La mort, les morts dans les sociétés anciennes*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1990, p. 45-76.

7. Sur les sexualités et leur histoire

ARTIÈRES, Philippe, « Lacassagne : Le professeur et l'inverti », *Criminocorpus. Revue d'Histoire de la justice, des crimes et des peines*, n° 1, [En ligne], janvier 2005, [URL : <https://journals.openedition.org/criminocorpus/120>]

ARTIÈRES, Philippe, « Présentation » dans APITZSCH, George, *Lettres d'un inverti allemand*, Paris, EPEL, 2006, p. 12-13.

BERTAUD, Jean-Paul, « L'armée et le brevet de virilité » dans CORBIN, A. (dir.), *Histoire de la virilité*, t. 2 : *Le triomphe de la virilité. Le XIX^e siècle*, Paris, Seuil, 2011, p. 63-82.

BORDAS, Éric, « Introduction. Comment en parlait-on ? », *Romantisme*, vol. 159, n° 1, avril 2013, p. 3-17.

CARDON, Patrick, *Discours littéraires et scientifiques fin-de-siècle : la discussion sur les homosexualités dans la revue Archives d'anthropologie criminelle du Dr Lacassagne, 1886-1914 : autour de Marc-André Raffalovitch*, Paris, Orizons, 2008.

FOUCAULT, Michel, *Histoire de la sexualité*, Paris, Gallimard, « Tel », 2013 [1976-1984].

KOSOFSKY SEDGWICK, Eve, *Épistémologie du placard*, Paris, Éditions Amsterdam, 2008.

LECLERC, Yvan, « Flaubert, obscénités épistolaires d'un jeune homme », *Épistolaire, Revue de l'A.I.R.E.*, n° 43, « Éros dans la lettre », 2017, p. 37-47.

LEJEUNE, Philippe, « Autobiographie et homosexualité en France au XIX^e siècle », *Romantisme*, vol. 17, n° 56, 1987, p. 79-94.

MAZALEIGUE-LABASTE, Julie, « De l'amour socratique à l'homosexualité grecque », *Romantisme*, vol. 159, n° 1, avril 2013, p. 35-46.

OOSTERHUIS, Harry, « Richard von Krafft-Ebing's " Step-Children of Nature " », *Science and Homosexualities*, p. 67-88.

POLLAK, Michael, « Les vertus de la banalité », *Le Débat*, 1981, vol. 3, n° 10, p. 132-143.

RAFFALOVICH, Marc-André, *Uranisme et unisexualité ; étude sur différentes manifestations de l'instinct sexuel*, Lyon, A. Storck Éditeur, 1896.

- REVENIN, Régis, « Homosexualité et virilité » dans CORBIN, A. (dir.), *Histoire de la virilité*, t. 2 : *Le triomphe de la virilité. Le XIX^e siècle*, Paris, Seuil, 2011, p. 374.
- REVENIN, Régis, « L’homosexualité masculine dans le Paris des débuts de la Troisième République et de la Belle Époque (années 1870–années 1910) : transgression et subversion des hiérarchies nationales, sociales et raciales ? », *Bulletin d’histoire politique*, n° 1, 2010, p. 223-234.
- REVENIN, Régis, « Les études et recherches lesbiennes et gays en France. 1970-2006. » *Genre & histoire*, [En ligne], 2007. [URL : <https://journals.openedition.org/genrehistoire/219>]
- SIBALIS, Michael D., *Hahn, Pierre (1936-1981)*, GLBTQ Archives, [En ligne], 2015 [2006]. [URL : http://www.glbqtarchive.com/ssh/hahn_p_S.pdf]
- THOMSON, Clive, « “Le sentiment dont nous parlons” : la correspondance de George Hérelle », *Études françaises*, volume 55, n° 1, 2019, p. 17-31.
- WALBECQ, Éric, « Introduction », *Épistolaire, Revue de l’A.I.R.E.*, n° 43, « Éros dans la lettre », 2017, p. 10.

8. Autres théories et méthodes

- BENVENISTE, Émile, *Problèmes de linguistique générale*, tome 1, Paris, Gallimard, 1966.
- CARROY, Jacqueline, « L’étude de cas psychologique et psychanalytique (XIX^e siècle-début du XX^e siècle) » dans PASSERON, Jean-Claude et Jacques REVEL, *Penser par cas*, Paris, Éditions de l’École des hautes études en sciences sociales, 2005, p. 201-228.
- DIONNE, Ugo, *La voie aux chapitres*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2008.
- MARTIN, Étienne, *Précis de déontologie et de médecine professionnelle*, Paris, Masson et Cie, « Précis médicaux », 1923 [1914].
- MITTERAND, Henri, « Le naturalisme théorique », *Zola et le naturalisme*, Paris, Presses universitaires de France, « Que sais-je ? », 2002.
- PASSERON, Jean-Claude et Jacques REVEL, « Penser par cas. Raisonner à partir de singularités » dans PASSERON, Jean-Claude et Jacques REVEL, *Penser par cas*, Paris, Éditions de l’École des hautes études en sciences sociales, 2005, p. 9-44.
- REID, Martine, « L’histoire littéraire au prisme du “genre” », *Le français aujourd’hui*, 2016, n° 193, p. 25-32.
- RIGOLI, Juan, « “Cas” et “cas rares” au XIX^e siècle », dans TORTONESE, Paolo (dir.), *Le Cas médical, entre norme et exception*, Paris, Classiques Garnier, 2020, p. 17-33.

ROVINELLO, Marco, « The draft and draftees in Italy, 1861–1914 », dans ZÜRCHER, Erik Jan (dir.), *Fighting for a Living : A Comparative Study of Military Labour 1500-2000*, Amsterdam, Presses de l'Université d'Amsterdam, 2013, p. 482.

9. Autres sources

AUGÉ, Claude (dir.), *Nouveau Larousse illustré*, Paris, Librairie Larousse, 1897-1904.

AUGÉ, Claude (dir.), *Le Larousse pour tous*, Paris, Librairie Larousse, 1907-1910.

BERNARD, Claude, *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, Paris, J. B. Baillière et fils, 1865, p. 257.

BOUILLET, Marie-Nicolas (dir.), *Dictionnaire universel des sciences, des lettres et des arts*, Paris, Librairie Hachette, 1854.

DEMARTINI, Dominique, Sumi SHIMAHARA et Christiane VEYRARD-COSME (dir.), *La Lettre-Miroir dans l'Occident latin et vernaculaire du v^e au xv^e s.*, Paris, Institut d'études augustiniennes, 2018.

ESPÉ DE METZ, G., *Plus fort que le mal, essai sur la mal innommable, pièce en 4 actes*, Paris, A. Maloine, 1907.

ESPÉ DE METZ, G., *Ludibrai venti*, Paris, R. Debresse, 1935.

ESPÉ DE METZ, G. (paroles), Marcel de LA REINE et René XILEF (musique), *En avant pour l'honneur : chanson de route du groupe des Brancardiers de la 55^e Division de Réserve* [musique imprimée], Paris, Costallat & Cie, 1915.

GRIVEL, Charles, *Fantastique-fiction*, Paris, Presses universitaires de France, 1992.

LAROUSSE, Pierre (dir.), *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*, Paris, Librairie Larousse, 1866-1877.

LE BRAS, Hervé, « Natalisme », *Encyclopædia Universalis*, [En ligne], sans date. [URL : <https://www.universalis.fr/encyclopedie/natalisme/>].

LE ROBERT, « Inverti », [En ligne], sans date, [URL : <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/inverti>].

LITTRÉ, Émile (dir.), *Dictionnaire de la langue française*, Paris, Librairie Hachette, 1873-1877.

MARTIN, Étienne, « Préface à la 25^e année », *Archives d'anthropologie criminelle*, tome 25, 1910, p. 5-7.

ZOLA, Émile, « Revue dramatique », *Le Bien public*, Paris, 30 octobre 1876.